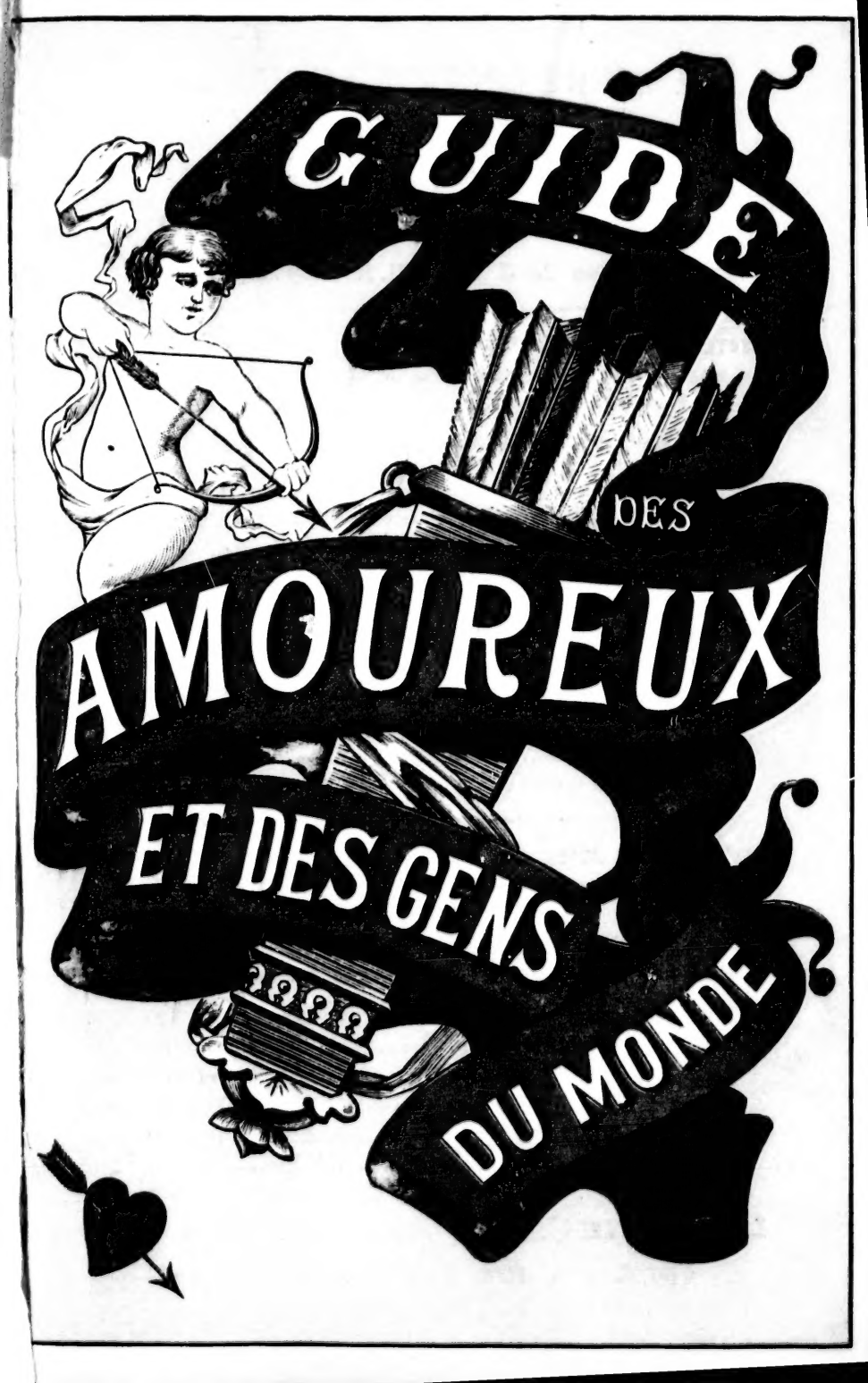




GUIDE

DES

AMOUREUX

ET DES GENS

DU MONDE

LA BONNE LECTURE EN FAMILLE.

- Histoire du Canada, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par F. X. Garneau. 4^e édition, 4 beaux volumes.....** 6 00
- Œuvres complètes de M. l'abbé H. R. Casgrain, 4 beaux volumes.....** 6 00
- Œuvres complètes d'Octave Crémazie, publiées sous le patronage de l'Institut canadien de Québec. 1 beau volume, avec portrait** 1 50
- Nouveau Recueil de Chansons comiques, romances, chansonnettes etc., avec musique. 1 vol.....** 0 25
- Nouvelle Cuisinière canadienne, contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes; poisson, volaille, gibier, œufs, légumes, salades, etc.; différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc. 5^e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. 1 volume, élégamment cartonné en toile.....** 0 50
- Le Kiroir des Ames, ou exposition des différents états des âmes par rapport à Dieu, conformément à la réalité ou aux idées allégoriques de la foi, à l'usage de tous ceux qui désirent leur salut ou qui veulent contribuer à celui des autres. 1 volume, avec gravures, cart** 0 60
- Dictionnaire complet de la langue française, par P. Larousse. Edition spéciale pour le Canada, contenant environ 4000 articles concernant l'histoire, la géographie et la biographie canadiennes. Nouvelle édition avec 2000 gravures et plus de 500 portraits dont un grand nombre de personnages célèbres canadiens. 1 gros volume.....** 1 00

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256 & 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL

LE GUIDE DES AMOUREUX

ET DES GENS DU MONDE.

LE GUIDE DES ALPES

LE GUIDE DES ALPES

ALPES

LE GUIDE DES AMOUREUX

ET
DES GENS DU MONDE

L'AMOUR—LA COUR—LE MARIAGE

CONSEILS SAGES POUR TOUTES LES SITUATIONS DÉLICATES QUI
PEUVENT SE PRÉSENTER DEPUIS LA NAISSANCE DE L'AMOUR
JUSQU'AU MARIAGE ET MÊME PLUS TARD ; EXPOSÉ DES
DEVOIRS À REMPLIR ET DES RÈGLES D'ÉTIQUETTE
RELATIVES AUX DEMOISELLES ET AUX GAR-
ÇONS D'HONNEUR, AUX BAPTÊMES ET
À DIVERS ANNIVERSAIRES

AVEC

UN SYSTÈME COMPLET DE TÉLÉGRAPHIE AMOU-
REUSE, LE LANGAGE DES FLEURS ET
CELUI DU MOUCHOIR

ET

QUELQUES REMARQUES SUR LA TIMIDITÉ ET LE MOYEN DE LA
FAIRE PASSER.

CANADA

En vente chez tous les Libraires

ENREGISTRÉ conformément à l'acte du parlement du
Canada, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à
Ottawa, en l'année 1898.

AVANT-PROPOS

Le *Guide des amoureux* que nous soumettons aujourd'hui à la jeunesse des deux sexes est un ouvrage essentiellement nouveau, non pas que les sentiments y exprimés soient de récente date, hélas ! l'amour, ses joies et ses chagrins, sont choses vieilles comme le monde ; mais nous avons tenu à réunir sous une forme non pas simplement rajeunie et adaptée à nos habitudes canadiennes, mais radicalement neuve et essentiellement locale, tous les conseils, toutes les indications, tous les renseignements et tous les secrets du grand art de plaire et de faire l'amour.

Il existe actuellement un certain nombre de petits traités qui sous des titres variés affectent de vouloir initier jeunes gens et jeunes filles aux grands mystères de l'hymen et de la vie conjugale ; mais tous ces opuscules ont le grand tort de flairer un parfum étrange d'exotisme ; on y sent un démarquage inconscient de choses déjà vieillottes et fades qui ont perdu toute saveur dans leur pays d'origine et n'y trouvent plus qu'un marché d'exportation, comme les vieilles modes et les antiques crinolines.

Nous avons adopté d'ailleurs un plan essentiellement nouveau ; au lieu de confondre, comme dans

les anciens manuels, la question de l'étiquette et celle de la correspondance, nous avons cru qu'il y avait lieu de faire une séparation complète de ces deux éléments de la galanterie amoureuse.

La place de plus en plus importante que prend dans les relations sociales la question d'étiquette, l'attention de plus en plus grande que l'on apporte à l'observation de ces règles pour classer un homme ou une femme dans la société, imposent à chacun le devoir d'en connaître à fond les finesses grandes et petites.

Nul n'ignore que dans le monde, aujourd'hui, une faute de tenue, une faute de manières, une erreur, un oubli dans les mille riens des usages admis, se pardonnent souvent moins facilement qu'un crime dont auraient rougi nos aïeux.

Nous ne sommes plus au temps béni où tout était permis aux amoureux, où la seule obligation qu'on leur imposât était d'être heureux et de le montrer ; Cupidon maintenant est enveloppé de mille bandelettes qui entravent ses ébats et que pourtant il ne peut pas briser sans compromettre son bonheur, son existence même.

L'esclavage du monde s'est appesanti sur nous et a rivé nos chaînes ; ce que nous avons de mieux à faire est d'apprendre à porter allégrement et décemment nos entraves.

Voilà le but de ce traité : enseigner au jeune homme et à la jeune fille qui s'aiment la plus sûre voie pour arriver à la réalisation de leur rêve et de

leur idéal ; à passer par toutes les étapes du voyage, qui s'appellent : *l'amour, la cour, le mariage*, et une fois arrivés au but, à jouir librement du bonheur qu'ils auront conquis et mérité.

Tous les écueils de cette route, nous les avons signalés en indiquant le moyen de les éviter ou de les contourner ; toutes les rencontres, nous les avons prévues avec la façon de les utiliser ou de les écarter ; tous les ports de salut, nous les avons notés ; tous les subterfuges, nous les avons dévoilés ; toutes les joies, nous les avons décrites ; toutes les douleurs, nous les avons effleurées, et enfin tous les bons conseils, nous les avons prodigués.

Maintenant, notre rôle est fini ; nous remettons nos lecteurs et lectrices aux mains de notre *Guide des amoureux* avec un dernier conseil : suivez - le bien, *sic itur ad astra !*

Montréal, mars 1898.



LE GUIDE DES AMOUREUX

ET DES GENS DU MONDE.

LA PASSION MAÎTRESSE.

Le bien fut l'objet primitif de toutes les passions et de tous les sentiments humains. La vertu était leur but et le bonheur de tous devait être leur œuvre. Nous nous sommes habitués à distinguer parmi les passions les bonnes et les mauvaises, mais le mal n'est que la perversion du bien ; ce qui rend pernicieuses certaines passions, c'est l'altération de leur cours naturel ; si elles eussent tranquillement suivi le lit qui leur était tracé, l'onde en fût restée pure et sans tache. La curiosité, la crainte, l'espérance, la joie, la tristesse, la sympathie, l'étonnement, la colère ont une origine immaculée mais qui se flétrit par de défectueuses applications. La passion maîtresse de l'humanité, le mouvement le plus noble du cœur est exposé à perdre son incomparable beauté dans les dédains de la fierté ou dans les angoisses de la jalousie aux yeux glauques. Les plus grands bienfaits peuvent devenir les pires fléaux. L'amour peut devenir un malheur ; trop souvent il tourne mal, mais qui donc peut en blâmer l'amour même ? Son origine est pure et bonne, elle est bénie et bienfaisante. C'est l'amour qui fait naître l'estime et l'amitié, le patriotisme et la philanthropie, la bienfaisance et la charité, la reconnaissance et la piété. Son influence se répand dans toute notre vie ; il enchaîne les cœurs et exalte les facultés intellectuelles au-dessus

du terre à terre. Grâce à son action grandissante, nous rendons à Celui dont le nom est Amour, le tribut légitime de notre adoration. L'amour est l'âme de toutes les vertus,—c'est la divinité qui s'incarne en nous.

Dans l'acception ordinaire du mot, l'amour est le bien qui réunit des individus de sexes différents et l'émotion ardente, accrue des qualités de celui qui en est l'objet, dont les sensations sont les plus douces. C'est l'affection chaleureuse d'un homme pour une femme et d'une femme pour un homme ; c'est une passion ancienne, aussi ancienne que le cœur humain. Lorsque l'homme habitait son premier séjour, l'amour faisait de l'Eden un séjour encore plus céleste ; lorsque ce temps béni eut un terme, l'amour continua à l'encenser des parfums du paradis perdu et à alléger sa douleur. L'amour sema les roses sous ses pas, enguirlanda son logis ; l'été, il lui apparut comme un premier rayon de l'aurore, et l'hiver, il apaisa la tristesse des jours noirs ; il soulagea son cœur et lui apprit à sourire. L'histoire du monde nous montre à chaque page l'amour vainqueur, l'amour triomphant et affirmant chaque jour son pouvoir davantage. Il a produit les plus belles actions, engendré les plus nobles vertus, guidé les existences les plus éclatantes dans le chemin de l'honneur et de la gloire, rempli les âmes des aspirations les plus généreuses, fortifié les courages abattus, insufflé l'espoir aux volontés faiblissantes, rendu la vie précieuse par l'effet de sa mystérieuse alchimie. Souvent nous affectons de négliger l'amour ; nous sourions des bardes amoureux, comme si les accents de leur lyre n'éveillaient aucun écho dans notre cœur ; mais en agissant ainsi, nous nous mentons à nous-mêmes. L'amour est plus fort que n'a jamais pu le chanter aucun poète ; il

fait plus que n'ont jamais pu le proclamer les prêtresses les plus mystiques.

L'amour est une passion universelle ; il appartient à tous et le monde est son berceau. Princes et paysans reconnaissent sa puissance. Il habite dans les palais, mais ne méprise pas pour cela l'humble cottage. A l'or et aux diamants il ajoute un lustre nouveau ; aux êtres simples, il donne ce que ne pourraient leur procurer ni l'or ni les bijoux. Il donne ce que rien ne peut arracher : le bonheur tranquille et personnel. Il se moque des faux sourires de la fortune ; la chaleur de l'été ne le réchauffe pas plus que ne le refroidit la bise de l'hiver. Il est immuable : aussi vrai que la vie, plus fort que la mort. Comme il est universel, tous les hommes sont soumis à son sceptre. Quel que soit leur tempérament, quelle que soit leur position, les hommes sacrifient tout à l'autel de l'amour. Pas une cuirasse qui soit à l'épreuve des flèches de Cupidon. Le sage et le simple d'esprit, le savant et l'ignorant doivent tous en apprendre les leçons, qui sont les mêmes pour tous.

Si l'on considère l'amour à ce point de vue, si l'on admet sa toute-puissance, si l'on songe aux graves responsabilités qu'il fait naître, ou conçoit toute l'attention et tout le soin que comporte l'étude d'un pareil sujet. Ce n'est pas une matière qu'on puisse traiter à la légère ou discuter en passant comme l'on ferait d'un livre nouveau ou d'une mode de saison. L'esprit féminin est prompt à mêler le roman à l'amour et à s'éloigner ainsi des réalités de la passion. Sa fiction a ouvert ses ailes merveilleuses, et l'imagination a orné tout ce qu'il y a de palpable et de positif, des flots d'or de l'aube naissante.

L'esprit est plein des vieilles idées de chevalerie et

songe aux galants paladins armés de pied en cap qui s'enrôlaient aux Croisades pour gagner un sourire de leur belle, ou qui se lançaient au combat pour défendre l'écharpe de leur dame. On rêve aux rendez-vous secrets des fiancés qui s'échappent des mains de leurs gardiens pour voguer au clair de la lune sur les lacs et les lagunes. On médite d'amour éternel, de fiers défis, de cruelle infidélité et l'on se familiarise si bien avec l'idéal qu'on en cherche en vain la réalisation en ce monde. L'amour, l'amour vrai, l'amour en pur métal, souple et luisant tel qu'il sort des ateliers de Cupidon devient de la vulgaire fausse monnaie. Bien des romans avec leurs passages amoureux de trop large envergure ont tellement trompé de jeunes filles, leur ont tellement tourné la tête en pleine floraison, qu'elles ont succombé au dégoût des réalités de la vie et de l'amour. L'amour est une partie essentielle de l'existence de la femme : c'est le grand mobile de sa vie. Elle vit dans une atmosphère d'amour. Son affection est plus vraie, plus profonde, plus solide que celle de l'homme. L'attention de l'homme est distraite par d'autres choses,— la conquête du nom, de l'influence ou du pouvoir, par les soucis et les devoirs que lui impose le monde. Pour la femme, l'amour est la grande réalité à laquelle tout se rapporte et autour de laquelle tout se concentre.

La force de la vraie affection peut difficilement être évaluée à son juste prix. Aimer sincèrement n'est pas une affaire banale ; avoir un second soi-même que l'on aime plus que la vie, qui est tout dans tout, le commencement et la fin du bonheur, c'est quelque chose que le cœur seul peut comprendre et que l'expérience seule peut apprendre.

Mon ange, l'amour et ses flammes,
L'amour, est-ce un mot seulement ?
C'est une pensée en deux âmes,
C'est en deux cœurs un battement.

Comment l'amour veut-il nous prendre ?
Il prend sans qu'on l'ait vu venir.
Et quand finit cet amour tendre ?
Ce n'est pas lui, s'il peut finir.

L'amour, pour être pur et sain, doit avoir pour base une mutuelle estime. La vertu est nécessaire en amour et plus elle est vivace, plus profondes en sont les délices. Le flambeau de l'amour, une fois allumé sur l'autel des affections, peut brûler longtemps si sa flamme est entretenue par les deux adorateurs ; mais il faut l'attention de tous les deux. Heureux ceux qui servent à pareil autel et dont les cœurs sont unis du doux lien de l'amour ; qui, ayant appris à aimer aux premières caresses du printemps, aiment encore quand la feuille fanée et desséchée pend tristement sur sa tige ! Un amour de ce genre doit toute sa durée à la constance réciproque et à la confiance illimitée.

L'AMOUR ROMANESQUE.

Les romans, les poèmes et les chansons nous parlent souvent du coup de foudre, de cet amour soudain qui nous saisit en apercevant une personne pour la première fois, et beaucoup de jeunes gens prennent ce qui n'est qu'un phénomène et qu'un incident, pour un article

de foi amoureuse. Une dame aperçoit un monsieur, peut-être même le lui présente-t-on, ou le rencontre-t-elle accidentellement, l'aperçoit-elle devant sa maison, ou dans la rue, au bal, au théâtre, à l'église, immédiatement elle ressent pour lui un sentiment inconnu jusqu'alors, — ce sentiment dont les livres lui ont parlé et qu'ont ressenti avant elle toutes les Eléonores et les Juliettes de cabinets de lecture. Ah ! il n'y a pas à en douter, du moins elle le croit ; son cœur est pris, il a subi l'influence magnétique de celui qui est désormais son idole : elle aime enfin. Les yeux du bel étranger, — car dans un amour de ce genre, l'être aimé est forcément toujours beau, — semblaient lui lancer des regards dont le sens était trop significatif pour pouvoir être mis en doute ; elle s'imagine qu'elle ne pourra jamais oublier ces yeux-là et pourtant elle ne connaît pas le nom de celui qui les possède, elle ignore s'il est marié ou s'il est garçon, elle ne sait pas quelle est sa position ni quel est son caractère, que lui importe, elle est amoureuse. Elle songe au bien-aimé pendant les longues heures du jour et rêve encore de lui pendant les douces heures de la nuit ; elle prépare des plans, combine des moyens pour communiquer avec lui et se laisse absolument anéantir par sa passion soudaine jusqu'au jour où elle perd absolument le contrôle de sa propre volonté, et devient l'esclave inconsciente d'un amoureux ignorant de tant d'amour. Hélas ! elle pense que si elle pouvait vivre des siècles elle ne l'oublierait pas un seul instant. Endormie ou éveillée, elle a toujours devant les yeux les traits du bel étranger. C'est un amour plein de rêves et de poésie et celle qui le chérit si tendrement ne sait pas tous les chagrins que peut lui causer sa juvénile folie. Elle s'est abandonnée

aux dictées de son cœur et oublie qu'il y a pour elle un long avenir encore ; sa vie se consume dans un état d'inconscience mystique et douce, mais c'est une existence qui ne peut pas durer longtemps ainsi.

L'inverse se produit aussi quelquefois. Il arrive aussi qu'un jeune homme se laisse soudainement dérober son cœur par une jolie dulcinée. A son point de vue, tout ce qui est grâce, amabilité, beauté, charme, se concentre dans celle qu'il aime. Il ne l'a vue qu'une fois, qu'une minute peut-être, mais cela a suffi pour l'empoigner d'une façon irrémédiable : c'est une culbute complète du roc de la sobriété dans le gouffre de la passion. Il dirige sans cesse ses pas vers la demeure de l'adorée, disposé à entreprendre tous les pèlerinages, à affronter les épreuves d'initiation les plus redoutables pour gagner la main de celle qu'il aime. Très probablement, certainement peut-être, la dame de ses pensées ignore complètement ses tourments ; les connût-elle, elle s'en occuperait peut-être fort peu.

Mais il se peut qu'ils soient tous deux tombés amoureux l'un de l'autre simultanément, au même instant, et que l'impression première s'affermisse, prenne un corps et se fortifie aux rencontres suivantes. Il leur semble alors qu'ils vivent l'un pour l'autre, le secret de leurs entrevues, le mystère de leurs rencontres dans les bosquets les plus touffus, l'ignorance où tout le monde est de leur amour, — tout cela donne à l'intrigue un cachet romanesque qui les enlace de sa fatale magie.

Ils n'ont aucun but d'avenir, — ils ne songent pas au mariage, — ils ne songent pas au fameux cercle mystique, à cette alliance bénie qui enserrera leurs existences dans sa boucle d'or, ils ne songent ni à l'argent, ni aux héri-

tages, ni aux positions, ni aux espérances, ils s'occupent encore moins du consentement des parents. Leurs mains sont jointes et ils sont heureux, leurs yeux se noient mutuellement dans leur éclat amoureux, et les cœurs battent à l'unisson. Les objets eux-mêmes prennent pour eux une beauté nouvelle qu'ils ignoraient, le ciel est plus bleu, les fleurs plus odorantes. L'amour a jeté sur tout son manteau éblouissant et ils aiment comme seuls de jeunes cœurs savent aimer. Mais, après tout, ce n'est qu'une passion fugitive. Ils ne se comprennent pas l'un et l'autre. Tranquillement déposés au port, ils oublient les vents et les tempêtes du voyage. Leur amour repose sur des fondations bien précaires. C'est un château en Espagne, une demeure éthérée semblable aux nuages éternellement changeants. Avant peu, il va présenter un aspect bien différent. Il ne vit que de secret et d'exaltation, comme le duvet du fruit, comme le vermeil des fleurs ; il se fanera vite, beaucoup trop vite. La beauté peut provoquer l'émotion, mais ce n'est pas de l'amour. L'amour doit naître de l'amour, c'est-à-dire que l'amabilité et les attentions soutenues doivent être les précurseurs de la sympathie nécessaire et doivent lui préparer les voies. L'emballement est souvent pris pour de l'amour, c'est un vertige ; c'est de la folie, c'est absolument l'inverse de l'amour, qui polit et grandit les caractères. Il se peut qu'une passion aussi soudaine et aussi violente puisse faire céder un cœur dans le premier accès d'excitation. Mais combien funestes souvent peuvent être les conséquences ! Que ce soit un homme ou une femme qui aime du premier coup, à première vue, à la folie, et qui capitule, livrant au premier assaut la citadelle de ses affections, nous les plaignons égale-

ment, et malheur à eux. Il peut y avoir un moment d'extase, mais c'est une bouffée d'opium ; le rêve peut être délicieux, mais combien cruel sera le réveil ! Si le cœur est réellement pris — s'il a vraiment appris à tirer toute sa joie, toute sa force de l'amour d'un autre cœur et si on lui enlève cet amour, si seulement cet amour vivifiant se refroidit on prend des ailes et s'enfuit, — ah ! alors, il ne laisse plus qu'une morne solitude déserte et flétrie dans laquelle les fleurs de l'affection ne pourront plus jamais fleurir.

L'amour romanesque, dans la plupart des cas, est un caprice frivole ou un fol emballement : dans tous les cas il est dangereux et il faut s'en garder. Une rencontre, un coup d'œil furtif, un rendez-vous accordé, l'échange de quelques mots brûlants de passion, la lettre pleine de tendresse reçue ou échangée ne doivent jamais, pour un homme ou pour une femme, constituer une connaissance réciproque suffisante pour donner des titres à l'amour. L'amour, s'il est sincère, doit avoir pour objet le mariage, et qui donc pourrait engager ses affections, sacrifier sa vie, s'unir, en un mot, avec un inconnu ? La beauté est généralement la cause première de ces brûlantes passions ; un beau visage, une jolie tournure, une voix agréable les font naître, mais il ne faut pas oublier que la beauté, si on la considère quelquefois comme une lettre de crédit, est aussi bien souvent une lettre de recommandation qui trahit ceux qui s'y confient.

L'AMOUR CONJUGAL.

Victor Hugo a dit :

Mais je remplacerai, moi, ton père et ta mère !

Oui, tous les deux ! j'en prends l'engagement sans peur :

Ton père ! j'ai mon bras ; ta mère ! j'ai mon cœur.

Nous n'entreprendrons pas de mieux définir ce sentiment indéfinissable, l'amour conjugal. Disons que "c'est un amour sans fièvre, sans trouble, sans égarement ; une affection paisible et enchanteresse dont l'influence se prolonge dans un riant avenir." En vain montrerions-nous un cortège d'amitié, d'estime, de dévouement, d'abnégation : aurions-nous donné pour cela une idée de la félicité suprême dans la vertu ?

L'amour conjugal ne naît pas seulement de l'attachement et de l'estime que deux époux professent l'un pour l'autre ; son unique origine n'est point ce sentiment profond qu'ils ont de leurs devoirs mutuels. C'est cela et quelque chose de plus encore : c'est cela et l'amour.

Et quand un philosophe nous dira : "L'amour conjugal est le sentiment qui doit présider au mariage et en quelque sorte le purifier. Il ne ressemble point à l'amour proprement dit, à cette passion impétueuse et quelquefois terrible qui naît de l'effervescence des sens, s'apaise avec eux et se consume par sa propre violence, en ne laissant après elle qu'amertume et regrets." A lui aussi, nous répondrons qu'il ne faut pas chasser l'amour, parce qu'on introduit le devoir ; et que l'ardeur n'exclut pas toujours la durée. Car si

les sensations s'émoussent avec le temps, c'est au contraire le propre du sentiment de demeurer égal et continu.

Ah ! n'arrachons pas l'amour au mariage : aimer et être aimé, n'est-ce pas là tout ce qu'on envie, tout ce qu'on regrette ? Aimer, c'est vivre, c'est voir battre son cœur, c'est voir palpiter son âme. Être aimé.... Laissons une femme étaler à nos regards combien de trésors ce mot renferme :

“ Être aimé, dit madame de Girardin, c'est être com-
“ pris, c'est être béni, c'est être consolé, c'est être
“ heureux ; c'est marcher avec un guide protecteur dans
“ les sentiers périlleux de ce monde, guide charmant
“ qui détourne les ronces loin de vous, qui vous aide à
“ franchir les fleuves, à gravir les monts, qui sait
“ trouver pour vous un abri pendant la tempête,
“ un asile pour le repos ; c'est avoir un conseiller plein
“ de prudence qui connaît vos qualités et qui sait les
“ faire valoir ; un juge intéressé, sévère par orgueil,
“ mais indulgent par tendresse ; qui rêve pour vous la
“ perfection et qui vous chérit malgré vos fautes ;
“ c'est avoir un ami à qui l'on ose tout dire, parce
“ qu'on lui laisse tout deviner ; être aimé, enfin, c'est
“ vivre de confiance, d'affection, de délices ; c'est avoir
“ trouvé le bonheur ! ”... Faut-il rêver au mariage un
autre idéal ?

Aimer, être aimé, voilà donc les deux termes de cette loi mystérieuse d'attraction qui fait la force et la fécondité de l'univers. Voilà donc le double besoin qu'éprouve l'homme dès que la nature lui a révélé le secret de sa virilité.

L'homme songe alors à se choisir une compagne ;

qu'une jeune fille passe devant lui, qu'elle attire son attention par ce je ne sais quoi qui nous séduit tous, ce qu'il voit alors, ce qu'il cherche en elle, c'est la femme digne d'être épouse, l'épouse digne d'être mère.

Hier, pour un bout de ruban posé avec art, pour une bottine dessinant un petit pied hardiment cambré, pour un gant bien ciré sur une main de fée, pour de beaux yeux bleus ou noirs, pour une bouche mignonne, vite un piédestal ; encore une rencontre, quelques mots échangés, un regard, un sourire, et l'idole se fût dressée, merveille d'esprit et de corps, parée de tous les charmes et de toutes les grâces, jusqu'au jour où, sur le même piédestal, une autre déesse eût monté aussi vite et pour aussi peu.

Aujourd'hui l'avenir lui apparaît sous un autre point de vue ; dans la vierge qui portera son nom il ne veut point admirer le corps, mais l'âme ; il n'oserait effleurer d'un désir prématuré cette chaste créature. Ce qu'il cherche, c'est un cœur qui réponde au sien ; mais un cœur pur, bon, sensible, capable de comprendre les saintes obligations du mariage et les devoirs sacrés de la maternité, les dévouements de l'amitié comme les joies de l'affection partagée.

Voici deux enfants qui ont grandi côte à côte ; nés au même hameau, ils ont, tout petits, joué sur le sable, au sortir de l'école, sur la grande place de l'église et couru, le dimanche, sur l'herbe rase des pâturages. Des années se sont écoulées ; le jeune homme est un robuste travailleur piochant fort la terre et menant droit la charrue ; la jeune fille, alerte ménagère, dirige la maison et sait soigner la basse-cour et l'étable. Chaque soir, après le rude travail du jour, ils se voient, ils se con-

templent, ils se rapprochent ; un beau soir, ils s'aiment, un beau soir qu'ils revenaient derrière la voiture chargée de foin. L'Âpre senteur des herbes nouvelles les a enivrés ; la poésie des champs a pénétré leurs cœurs ; les souffles de l'été ont embrasé leurs sens. Ils marchaient l'un près de l'autre, disant leurs gais refrains ; tout à coup, au détour du chemin, leurs regards se sont rencontrés ; l'étincelle a jailli ; et, leurs mains se joignant, les lèvres se sont touchées. Magnétisme de la nature enfantant le magnétisme de l'amour.

Dans ce premier baiser s'est échangé le premier serment ; dès lors une sainte communion existe entre ces deux âmes ; rien ne pourra les séparer. Des obstacles s'élèvent ; elles en triompheront, car elles ont la foi. En attendant que le jour tant désiré du mariage arrive enfin, ces deux fiancés, unis devant leur conscience et Dieu, demandant la patience à la céleste consolatrice qui a nom l'espérance, au mâle consolateur qui s'appelle le travail.

Et puis, au milieu de tout cela, n'y a-t-il pas les petits bonheurs que donne le hasard, " cet homme d'affaires du bon Dieu, " a dit un poète, les serrements de main, de taille parfois, à l'échappée, les danses, les veillées, les cadeaux si modestes qu'ils soient que permettent d'offrir les diverses fêtes ? N'est-ce donc rien cela, quand on s'aime ? Et ne puise-t-on pas des semaines de courage dans ces joyeux baisers qui s'échangent quelquefois, en revenant du travail, le long des haies du chemin creux ?

Certes, il est des fiancés dont la part est moins belle et qui, pourtant, bénissent leur destinée ! Voyez ces jeunes gens qui s'acheminent rapidement vers les rues

les plus sombres de la ville. La pluie tombe, l'obscurité est venue. Le jeune homme est à peine protégé par sa veste de travail et sa compagne trop légèrement vêtue échappe à grand'peine à l'ondée qui l'arrose. Tous deux s'avancent gaiement ; les habits sont trempés, mais les cœurs brûlent. Ils arrivent ainsi à l'humble demeure de la jeune ouvrière ; au seuil paternel, les mains se pressent en un chaste adieu. A demain ! disent-ils d'une même voix émue, et le lendemain, c'est de même.

Viennent les séductions inévitables des villes : la jeune fille trouve dans la pensée de son ami un refuge et une défense ; lui, de son côté, voit au seuil du cabaret se dresser l'image virginale, et il retourne au labour, heureux de hâter, à force de courage et de peine, le moment de l'union. Mais ces déshérités ont, eux aussi, leurs grandes joies, les promenades du dimanche, les soirées de famille quand l'ouvrage va bien ; c'est là qu'ils puisent patience et résignation, en amassant le mince pécule qui permettra de fonder enfin le petit ménage.

Les épreuves de ces fraîches amours sont une sainte préparation au mariage. Il vaut mieux y marcher ainsi à pas égaux que de s'y précipiter comme dans un refuge, dans un port de salut, après les orages des passions. Combien, cependant, prennent le chemin de traverse pour arriver au bonheur !

Arrière ces passions fangeuses où tant d'infortunés laissent, avec les lambeaux de leur vie, toute la noblesse de leur âme ; elles n'ont rien de commun avec l'amour conjugal. Toutes ces créatures au cœur calleux ou gangrené doivent disparaître, comme des spectres, à l'approche de l'ange du foyer domestique.

Les époux sont unis : cette jeune vierge dont la vue suffisait à vous enivrer, la voix à vous troubler, cette jeune vierge quitte, pour vous suivre, son père et sa mère. Elle est à vous, toute à vous, rien qu'à vous. Qui dira les joies de cette complète possession ? L'homme voudrait enlever son trésor ; il brûle de fuir loin du monde. Une fois qu'il a obtenu de la religion la consécration de ce lien indissoluble, il ne demande rien qu'à s'isoler dans une sorte de paradis où il ne vivrait que pour sa compagne et où sa compagne ne vivrait que pour lui.

Bientôt, après un jour, après huit jours, le monde et la famille reprennent leurs droits ; mais combien la timide créature est changée ! Ce n'est plus la jeune fille faible, naïve, rougissante, c'est la femme heureuse et confiante, pleine de force et de sécurité, parce qu'elle sent frémir sous le sien un bras fort et aimant. Elle porte, dans la vie, l'aurole de son bonheur domestique : sa jeune âme qui vient d'éclore au plaisir rayonne au dehors ; autour d'elle règne comme une atmosphère de tendresse ; et dans l'intérieur, dans la communauté, l'union se resserre et s'épure chaque jour davantage, et bientôt la maternité sanctifie la femme chaste et vertueuse.

Les enfants viennent alors : de ce moment l'épouse grandit en force et en dignité ; elle devient la mère ; rien dès lors n'est comparable à elle ; au-dessus de la mère, il n'y a que Dieu.

La petite créature qui vagit dans son berceau est le centre où convergent les joies et les douleurs, les espérances et les craintes du ménage. La mère voudrait le voir sans relâche sur son sein : le père l'entoure douce-

ment de ses bras nerveux et la presse sur sa rude poitrine. C'est à lui de songer à l'avenir pendant que la femme veille au présent ; et si la sueur coule plus abondante de son front, s'il part plus matin pour revenir plus tard, c'est qu'il travaille pour l'être chéri que Dieu lui a donné.

Que l'enfant ait sur la lèvre un sourire ou un sanglot, sur la joue les fleurs de la santé où les teintes plombées du mal, voilà le deuil ou la joie dans la maison ; car, pour la mère, il n'est de plaisirs célestes et de chagrins poignants que ceux dont le fruit de ses entrailles est la source ou l'objet.

Le petit être se développe ; il marche, il parle ; il n'a plus qu'à pousser, à la grâce de Dieu, sous l'œil vigilant des parents. L'âge d'étudier vient aussi ; il faut aller à l'école, au catéchisme, il faut apprendre à devenir homme et chrétien. Il y a bien encore les congés, les vacances ; mais la séparation est commencée. Le collège a pris l'un, la charrue l'autre, l'atelier un troisième. Ce triple apprentissage de la vie semble plus dur aux parents qu'à l'enfant : les soupirs de la mère le disent bien haut, et les nuages qui passent souvent sur le front du chef de la famille ne sont pas moins éloquents ; on sent que tous les rayons de ces deux âmes se réunissent à un même foyer, foyer d'ardente tendresse ; et leur parenté si étroite se resserre davantage par cette communauté de sensations.

A cette heure, il y a toujours de l'amour dans le mariage ; mais l'amour est cette fois plus calme et plus profond. Les deux époux se contemplent avec le même bonheur et la même ivresse qu'autrefois ; le temps a emporté bien des charmes ; mais, sur les visages déjà fanés, le cœur répand sa beauté sereine, inaltérable.

La vieillesse peut venir, elle n'altérera point cette union ; la mort seule la brisera. Quel tableau que celui de la famille se pressant autour de ces deux vieux compagnons, sur la tête desquels l'âge a posé sa blanche couronne !

Ils sont assis là, auprès du vieux foyer ; leurs petits-enfants grimpent pour baiser leur front vénéré ; les boucles blondes se mêlent aux mèches blanches ; c'est un reflet de soleil sur la neige. Le père courbe sa force devant la faiblesse de l'aïeul ; celui-ci demeure le guide de la famille ; il a marché soixante ans dans les sentiers de l'honneur et de la vertu ; il ne saurait s'égarer. C'est lui qui prend la parole le soir, durant la veillée laborieuse ; le père répare les outils faussés par le travail du jour, ou calcule le budget de la semaine ; l'aïeule file la laine pour ses petits-enfants ; la mère taille, coupe, rogne ; c'est le linge, ce sont les habits qu'il s'agit de faire et d'entretenir. Pendant ce temps, l'expérience parle ; elle donne ses leçons de morale, de probité, d'indulgence, de bonté que la vieillesse sait mêler sagement aux récits du passé. Vous qui allez traverser les épreuves de la vie, vous qui luttez contre elles, écoutez le vieillard : sa parole est sainte ; c'est l'écho de la voix de Dieu, de Dieu dont il se rapproche chaque jour jusqu'à l'heure où il pourra le regarder en face.

Mais le souverain Maître n'accorde pas à toutes les femmes les joies de la maternité ; le mariage qui n'est pas fécond n'en possède pas moins un charme et une douceur inexprimables. Les deux époux s'avancent dans la vie en se donnant la main, ils franchissent ensemble les obstacles ; ils partagent les mêmes dangers, ils savourent les mêmes joies. Leurs sensations sont com-

munes comme leurs intérêts ; à tout propos leurs âmes "vont du même côté," comme dit Balzac.

Quand ils ont ainsi lutté ensemble contre le sort, ils partagent le repos et les satisfactions du triomphe ; et dans cette marche paisible vers la tombe à laquelle ils s'acheminent sans regrets, il est doux pour chacun de serrer la main de son compagnon, cette main loyale qui n'a jamais quitté la sienne ; il est doux de réchauffer d'un baiser ce cœur toujours jeune et toujours semblable à lui-même. Aussi, quand ils auront terminé leur mission ici-bas, quand une même pierre les recouvrira tous deux, pourra-t-on y graver cette parole du chanfre d'*Esméralda* : "Le bonheur, c'est d'être deux et n'être qu'un ; un homme et une femme qui se fondent en un ange, c'est le ciel."

Quel contraste avec l'existence solitaire et morne du célibataire ! Devant cet abandon et ce désespoir, combien paraît juste la sentence de l'Écriture : "Malheur à l'homme seul !"

Ainsi, satisfaisant aux plus légitimes instincts de la nature, aux plus délicats besoins du cœur, l'amour conjugal est donc l'essence même du mariage. Et ce sentiment qui seul peut assurer le bonheur sur la terre, répond à la fois à la loi divine et à la loi humaine : il maintient la continuité de la vie, base de l'univers ; il crée la famille, base de la société, source enfin des jouissances les plus pures, sauvegarde des devoirs les plus sacrés, il apparaît comme la première condition du bonheur, on pourrait dire même de l'existence morale de l'homme. Et c'est devant le tableau de l'amour conjugal que le poète a dû s'écrier :

La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
Et vous aurez vécu si vous avez aimé.

CHOIX D'UN AMOUREUX.

CE QU'UNE FEMME DOIT RECHERCHER.

Il est de la plus haute importance de connaître parfaitement le caractère, les dispositions et la position de chaque personne, homme ou femme, avant que son amour soit agréé, avant que le cœur s'engage et que l'affection soit définitive. Il ne suffit pas de savoir que la vertu, la beauté, le talent sont des qualités précieuses en amour si la bienveillance et l'amabilité les accompagnent ; il y a quelque chose de plus spécifique à connaître et d'autres informations à prendre. Le cœur féminin est surtout exposé à céder à l'impression première et c'est aux femmes que nous allons, en conséquence, adresser quelques mots d'avertissement. L'affabilité générale, la complaisance, la bonne humeur sont certainement les indices indispensables de bonnes dispositions ; l'amabilité est le sûr chemin pour conduire à l'amour et c'est là qu'il faut tenir la barrière fermée, car, pas trop n'en faut. Une démonstration excessive d'attentions indique que celui qui s'y livre demande en retour une part spéciale d'attention. Il faut alors considérer deux choses : une qui vous intéresse : quel est le caractère de l'homme ; une qui l'intéresse, lui personnellement : êtes-vous capable de répondre à son amour ? Les remarques qui vont suivre sont assez suggestives pour qu'une jeune fille y trouve une indication utile des

qualités qu'elle doit rechercher chez un amoureux.

Intelligence.—Un homme inintelligent ne peut jamais imposer à une femme le respect ; sans respect il ne peut pas y avoir d'estime, et sans estime il n'y a pas d'amour possible. Aimer un homme qui n'a pas la conception de ce qui est grand, qui n'a d'idées personnelles sur aucun sujet, dont le cerveau est sans cesse endormi, qui ne pense pas ou croit penser, qui n'a pas conscience de la valeur d'un effort intellectuel, qui ignore la valeur du cerveau qu'il possède comme l'huître ignore la valeur de la perle qu'elle contient,—c'est une simple absurdité, cela ne peut pas être. Il serait honteux qu'un tel amour pût se présenter. Il est impossible de s'étendre trop sérieusement sur cette première condition : l'intelligence. Nous ne voulons pas dire par là qu'on ne doit aimer que des génies, sûrement non, nous en profitons même pour jeter le cri d'alarme contre les génies de contrebande et les prétendus génies : ceux qui cherchent à se créer un caractère spécial à force d'excentricités, qui font d'une façon extraordinaire les choses les plus ordinaires, qui disent l'heure au moyen de formules algébriques, qui boivent leur thé par les méthodes dosimétriques ou mesurent un pan d'habit avec un compas et un sextant. Le génie qui enchevêtre son sentimentalisme d'images décadentes, qui fait vibrer les syllabes et résonner les phrases, qui prend des attitudes de saule pleurer et tombe dans des pamoisons extatiques, est tout ce qu'il y a de pire comme amoureux et de plus dénué de la qualité moyenne d'intelligence. Un homme intelligent tire le meilleur parti possible de ses ressources intellectuelles ; sans poser au bel esprit ni au savant, il s'acquitte de son mieux des devoirs de société qui lui

incombehent ; dans une réunion ordinaire il est toujours à même de ne pas rester la bouche fermée ou, ce qui est pire encore, de commettre des bourdes impardonnables en parlant sans rime ni raison ; il peut causer sans avoir peur de ses propres paroles et évite de la part de ses compagnons les non moins désastreuses épithètes de fier comme un paon ou de bête comme une oie.

Principes arrêtés.—Il n'y a rien de désolant comme de voir quelqu'un que nous aimons sincèrement commettre dans la conversation des absurdités outrageantes, passer sans transition du pour au contre dans une discussion ; changer d'opinion comme le caméléon change de couleur ; tourner comme une girouette de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud sans aucune direction fixe, sans boussole, sans gouvernail. Avant que nous respections un homme, il faut qu'il apprenne à se respecter lui-même, et l'homme qui ne sait pas quelle est son opinion sur une question, qui souffle indifféremment le chaud et le froid, ne prouve certainement pas qu'il a le moindre respect de son propre caractère. Il y a des hommes qui paraissent n'avoir jamais une opinion à eux, qui adoptent une opinion comme ils suivraient une mode, comme ils choisiraient la couleur d'une cravate ou la coupe d'un habit ; ils s'emparent des idées nouvelles et les chérissent tant qu'il ne s'en produit pas d'autres ; mais s'il survient une nouveauté, la conquête se fait non moins vite et l'idée récente remplace la plus ancienne. Il est impossible d'estimer des galants aussi volages, qui ne sont jamais fidèles à rien parce qu'ils n'ont jamais eu de principes arrêtés.

Courtoisie.—Ceci est encore une qualité indispensable. Un amoureux doit être non seulement intelligent

et avoir du caractère, il faut encore qu'il soit poli. Les amoureux qui se conduisent en ours sont bons à rester dans les bois. On a dit un jour d'un homme qu'il avait beaucoup d'esprit, mais qu'il ne savait pas se tenir à table. C'est le cas de beaucoup de gens. Dédaigneux des règles de la bonne société, par ignorance ou par mépris des bonnes mœurs, cette catégorie d'individus rompt en visière avec toutes les coutumes admises et jamais il ne sera possible à une femme bien élevée d'avoir la moindre estime pour un être de ce genre. C'est une erreur grave de s'en rapporter à l'avenir pour la correction des mauvaises manières ; si un homme ne peut pas avoir des manières convenables tandis qu'il fait sa cour, ses manières comme homme marié seront toujours défectueuses. Vous verrez souvent un amoureux être gentil et aimable pour celle à qui il fait la cour et se montrer grossier à l'égard des autres personnes. Méfiez-vous de cet homme-là. Surveillez bien toutes ses actions ; notez bien toutes ses paroles et n'encouragez jamais l'amour chez un homme dont la conduite pourrait vous donner lieu de rougir. Un homme n'est pas courtois, s'il se joue des sentiments des autres hommes ; s'il se laisse emporter par la colère hors des limites de la bienséance, s'il fait preuve de jalousie dans ses paroles ou dans ses actes, s'il méprise les lois de la société dans laquelle il se meut. Pour imposer l'estime, un homme doit être estimable ; s'il n'impose pas l'estime, il n'est pas digne de l'amour.

Bon caractère.—Le caractère est le bonheur ou le malheur de l'existence conjugale. Un bon caractère répand partout la joie comme on répand les fleurs sur les pas des mariés du village, à pleines mains ; un mauvais

caractère est comme l'ivraie qui pousse dans le bon blé, il étouffe tout bonheur et toute prospérité, semant partout la ruine et la tristesse. Un amoureux peut être plein de tendresse, de délicatesse et de sollicitude pour celle qu'il aime, mais il faut savoir s'il se conduit avec les autres de la même façon. Est-il aussi doux, aimable, attentionné pour les autres ? Il n'est pas nécessaire qu'il le soit autant, mais enfin agit-il suivant le même principe, ou bien est-il dur et mesquin pour tout le monde, sauf pour elle ? Les natures viriles qui sont les plus graves lorsque des circonstances sérieuses nécessitent l'emploi de la force sont généralement doués dans la vie ordinaire des manières les plus tendres, comme le duvet le plus doux se récolte sur la poitrine des aigles. La douceur est de la plus haute importance. La goutte d'eau qui tombe sur le blé fait mûrir la tige et remplir l'épi tandis que la tempête brise tout et ne laisse que dégâts et dévastation. Un amoureux doit posséder et montrer une grande bonté de cœur, ce que l'on appelle un bon caractère ; on ne peut pas se fier aux êtres hautains ou vindicatifs, aux envieux ou aux pervers ; les accès de violence à l'égard des autres sont trop souvent une indication de ce qui peut nous arriver à nous-mêmes. N'oublions pas que tous les mots qui traduisent dans notre langue ce qui est bon et ce qui est cher : aimer, amour, aimable, ont une origine commune. L'amabilité doit donc marcher de pair avec l'amour.

Energie.—L'énergie, le goût du travail peuvent à première vue ne pas paraître indispensables pour un amoureux. Cependant, si l'on considère l'amour au point de vue de son but définitif, on comprend vite combien ces dons sont indispensables. Lorsque vous voyez un

homme chercher à réussir dans quelque chose en imitant, comme disent les Chinois, l'huître qui fait une perle, en baillant, on peut bien se demander si c'est un amoureux à rechercher. La paresse était considérée comme un crime à Athènes, et il serait à propos de la traiter partout de la même façon. Spinola ayant appris qu'un grand capitaine était mort de n'avoir rien à faire, disait : "C'était bien assez pour tuer un général." Le paresseux, l'inoccupé, l'oisif, devient la proie d'une sensibilité morbide extraordinaire et de tourments continuels. Il est constamment hanté du démon de la maladie ; c'est un somnambule continuelsans cesse à la recherche de ses propres facultés et oubliant toujours ce qu'il cherche. Une femme intelligente doit fuir un pareil personnage.

C'est Boileau qui a dit :

Non, je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épars,
Loin du trouble et du bruit, il croit trouver la paix
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
De coupables désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis, sur leurs pas soudain arrivent les remords
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps.

Le bonheur ne s'obtient qu'en fuyant l'inertie et en se lançant courageusement dans le travail. Alexandre

le Grand disait : " Vivre à l'aise dans la paresse est un odieux esclavage ; le travail est une royauté " Et ce bon Florian résumait parfaitement ce principe dans la morale de sa fable *la Guenon, le Singe et la Noix*.

Souvenez-vous que dans la vie
Sans un peu de travail on n'a pas de plaisir.

En un mot, l'homme travailleur mérite seul d'être aimé.

Moralité. — Il est bon de s'étendre un peu plus longuement sur cette question.

Personne évidemment ne voudrait accepter honorablement l'amour d'un homme qui n'est pas honorable, d'un homme dont le nom est souillé et se souille davantage chaque jour qu'il le porte : cependant, il y a une chose à laquelle il faut veiller spécialement. Il existe un dicton très souvent cité qui a fait bien des victimes, c'est celui qui attribue aux libertins sur le retour la spécialité de faire d'excellents maris. Or l'expérience journalière prouve que c'est tout le contraire qui se produit généralement. Un homme qui s'est trouvé en contact avec des femmes de la plus basse catégorie doit avoir contracté ou du moins est à même d'avoir contracté une bien piètre opinion du sexe féminin en général ; il doit avoir perdu le respect de la femme. Il est soupçonneux et jaloux, irascible, furieux sans motif, toujours indécis et toujours dans le doute. Sa propre imagination malade est pour lui une source continuelle de mauvaise humeur à laquelle s'ajoutent de mauvaises dispositions corporelles, conséquences forcées d'une vie irrégulière. Quel bonheur pouvez-vous espérer retirer d'une union de ce genre ? Qui pourrait trouver un attrait à un pareil

amour ? Qui pourrait estimer un homme dans cette position ? Il peut se présenter des cas, et il y en a, certes, où le dicton s'applique avec justesse, mais qui sera assez téméraire pour courir la chance ?

Le libertin ne peut s'attacher à rien de ce qui constitue le mérite moral de la femme ; il ne voit dans l'amour que la satisfaction plus ou moins reculée d'un besoin ou d'un désir physique. Rien dans sa vie ne le prédispose à comprendre les sentiments et les délicatesses d'une femme honnête et vertueuse ; ses caresses mêmes sont une insulte pour la femme tendre et douce qui en est l'objet ; il ne connaît pas le langage du cœur et ignore la douceur des caresses naïves. Son âme indifférente à ce qu'un amour vierge peut procurer de délices ne sent de bonheur que dans l'assouvissement grossier d'une brutale passion. Ah ! qu'une jeune fille vertueuse est à plaindre lorsqu'un choix fatal l'a jetée dans les bras d'un tel homme ! Heureuse encore si le poison du libertinage ne vient pas couler dans ses veines et se perpétuer dans les enfants auxquels elle aura donné le jour !

Nous avons étudié ainsi les points principaux sur lesquels une femme doit porter son attention dans le choix qu'elle fait d'un amoureux. Nous arrivons maintenant à ce qui est accessoire : à la beauté, par exemple. La beauté n'est pas indispensable à l'amour. Nos opinions diffèrent tellement sur la beauté, que nous nous exposons à nous trouver à cet égard en contradiction flagrante avec l'homme dont les idées en général correspondent le plus aux nôtres. La beauté ne se réglemeute pas, il n'y a pas de règles inviolables. Seuls les modèles de perfection sont toujours amoureux d'eux-mêmes. Une femme ne peut jamais se tenir trop sur ses gardes quand elle fait choix

d'un amoureux. C'est de la folie de laisser enchaîner son affection par la beauté, le génie, la fascination, avant que la raison soit convaincue de la solidité de principe, de la pureté de foi et de la justesse d'esprit du mari futur ;— car il faut voir plus loin que les jours de cour, que les soirées d'amour, que le grand jour, les gants blancs et les fleurs d'orangers tremblotantes de l'excitation même de celle qui les porte ; plus loin que la nuit de noce et la lune de miel ; il faut songer à la vie conjugale, dont la durée se cache bien loin dans l'indécis. Comment sera alors l'amoureux ? Que fera-t-il ? Que pensera-t-il ? Sera-t-il toujours amoureux ? Aura-t-il toujours la douceur du miel ? Ou bien tout le miel aura-t-il été épuisé au début pour ne laisser que l'amertume et l'absinthe ? Il faut songer à tout cela et ne pas songer uniquement au présent. Quelquefois l'amoureux qui nous a semblé à première vue froid ou indifférent, qui n'a pas partagé nos sentiments, qui nous a déplu dans une valse, qui n'a pas admiré certaine mode, qui a peut-être eu l'audace de risquer quelque observation, peut devenir le mari idéal ; et l'amoureux qui n'était que compliments et galanteries, qui ne connaissait pas d'autre loi que les désirs de son adorée,— cet amoureux répondant au plus délicieux idéal, l'amant le plus dévoué, le plus aveugle qui ait jamais sacrifié à l'autel de Cupidon, devient froidement inattentionné et injurieusement inconstant. Cela nécessite les plus grandes précautions, les soins les plus attentifs ; c'est un pas décisif dans la vie, on ne doit l'accomplir qu'avec la plus mûre circonspection,

CHOIX D'UNE AMOUREUSE.

CE QU'UN HOMME DOIT RECHERCHER.

L'homme est capable d'autant d'étourderie et de folie que la femme, en amour. Il peut être trompé, dupé, affolé, hypnotisé et se réveiller avec des souvenirs très cuisants de son erreur d'un moment. Une jolie fille est bien souvent un beau piège. Cette taille souple et élégante, ce beau maintien, ces yeux langoureux, ces longues tresses soyeuses, ces lèvres de rubis, ce sourire ingénu, amoureux et confiant, ces charmes innombrables qui semblent réaliser le plus doux des rêves, tout cela peut amener bien autre chose que la paix et le bien-être. Le coffret peut être merveilleux, exquis, aussi beau qu'on peut le désirer, mais, contient-il des pierres précieuses, les bijoux qu'il renferme peuvent-ils se placer dignement sur le cœur d'une femme ? Voici un vase du plus pur cristal resplendissant et beau, mais il est brisé ; l'eau qu'il contenait s'est échappée et les fleurs se sont fanées ; à ses côtés nous voyons un pot de terre brune vulgaire mais solide et sans défaut, il conserve toute l'eau qu'on lui confie et les fleurs qu'il contient sont toujours fraîches et éblouissantes.

Ratisbonne dans une de ses fables dit :

Quand Flore, la reine des fleurs,
Ent fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette,

Avec le corps d'un papillon,
Et ce délicieux arôme
Qui la trahit dans le sillon :
" Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste ?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher ! "

La beauté est un don merveilleux dont nous nous garderons bien de médire, mais la beauté du cœur doit marcher de pair avec celle du corps et alors elle devient un trésor inestimable, un bien qu'on peut demander à genoux. Une belle âme dans un beau corps était pour les Athéniens le summum des bienfaits à souhaiter. Recherchons avant tout la beauté de l'esprit.

Intelligence.—Ceci est une qualité essentielle. Il ne suffit pas d'un vernis superficiel, c'est seulement une quantité raisonnable de connaissances intellectuelles qui peut assurer un amour digne d'estime. Il faut rechercher avec soin des notions générales en toutes choses, une teinture de la littérature polie et une compréhension prompte de ce qui est vraiment grand. Les extrêmes sont cependant très dangereux. S'il est absurde de vouloir honorer de votre amour une personne absolument ignorante, s'il est ridicule d'en faire la compagne de votre vie, il n'est pas moins désastreux pour vous de choisir dans le clan que l'on nomme les *bas bleus*. Ce que vous voulez, c'est de l'amour et non de l'exhibition intellectuelle ; ce qu'il vous faut, c'est une affection qui s'unisse à vous comme le lierre s'unit au chêne et non pas une floraison monstrueuse qui vous dépasse et vous écrase de son ombre. Nous entendons quelquefois des hommes parler d'un esprit qui nage dans les mêmes

sphères que le leur, qui soit la contrepartie de leurs aspirations, l'écho de leur cœur ; ils aspirent après l'être qui pourra être en symphonie parfaite avec l'élan de leurs sentiments et de leurs pensées et qui réalisera le rêve de la moitié absolue et divine. Tout cela est de la pure imagination. " Rien ne peut aussi bien ressembler à un homme poète qu'une femme poète. La femme poète est l'être le moins propre à sympathiser avec l'homme poète, et *vice versa*. Deux personnes aussi évaporées, aussi absorbées dans les sphères sublimes, aussi détraquées et névrosées, quelle union cela peut-il faire ? Méphistophélès lui-même songea-t-il jamais à pareille damnation ? Cependant pas d'exagération et pas d'erreur sur ce que nous disons : nous ne conseillons pas de rechercher des spécialités intellectuelles transcendantes, mais il faut pourtant que l'être aimé sache penser, que son esprit ne soit pas seulement occupé de chapeaux, de manteaux, de rubans, de fanfreluches ; il faut qu'il parle d'autre chose que de la dernière valse et du dernier roman.

La gentillesse. — Les femmes qui posent à l'esprit fort ne sont pas d'agréables compagnes. Ce que l'amoureux doit rechercher, c'est une petite femme confiante, timide, aimante, qui ne se mêle pas de toujours affirmer son indépendance et de toujours réclamer ses droits. Il ne faut pas de femmes qui se posent en censeurs et en régenteurs de tout le monde, qui colportent et dissèquent tous les scandales de leur petit cercle. Le propre de la femme est de ne jamais prêter l'oreille aux scandales, surtout de ne jamais consentir à les répéter. Avant tout il importe de savoir dissimuler les fautes d'autrui au lieu de les étaler devant les autres. Il faut savoir supporter et pardonner, ne pas se laisser prendre dans la

chaîne sans fin des cancans dangereux. Cherchez une femme qui soit toujours aimable. Vous ne pouvez jamais vous fier à un esprit toujours inquiet et capricieux ; ces femmes-là sont constamment comme un jour d'avril mêlé de pluie et de soleil, de rires et de larmes, et la confusion est telle que la confiance vous fait forcément défaut. La gentillesse est le plus beau joyau de la couronne d'une femme. Napoléon avait coutume de dire : " Avec mes armes je ne gagne que des batailles, avec ses sourires Joséphine gagne tous les cœurs." Rien n'est aussi puissant que la bonté d'un grand cœur et la conciliation est le trait le plus précieux d'une âme de femme.

L'heureux même lui doit ses plaisirs d'âge en âge ;
Et quand son front des ans atteste le ravage,
Une femme embellit jusqu'à ses derniers jours.
Au terme de sa course, il s'applaudit toujours
De voir à ses côtés l'épouse tendre et sage.

L'amour de l'intérieur.—Si l'objet de vos affections n'a pas le sentiment du devoir domestique, il vaut aussi bien y renoncer. Si le toit paternel, si le cercle familial n'offrent pas d'attraction avant le mariage, comment un époux peut-il espérer avoir jamais un intérieur agréable plus tard ? Si une jeune fille ne trouve de plaisir que dans les bals, les théâtres, les soirées, les pique-niques et le reste, peut-on supposer que des goûts pareils pourront disparaître lorsque les bouquets de noce seront flétris et lorsque la lune de miel sera passée ? Si les petits services familiers n'ont pas trouvé place dans le cœur de la sœur ou de la famille, comment s'attendre à en voir naître l'idée dans le cœur de la femme ? Vous ne recherchez pas une compagne qui se fatiguera de votre amour, qui aspirera au changement, qui cherchera son plaisir dans la

société d'autres gens et qui en cas d'insuccès restera indifférente à tout ; qui trahira ou dédaignera la confiance que vous reposez en elle ; qui vous accueillera d'un regard glacial et d'un ton cérémonial qui perdra tout amour. L'adorée doit réellement, profondément, et sincèrement rendre l'amour qui lui est témoigné ; elle doit être toute en vous et vous devez être tout en elle ; vous devez lui livrer votre cœur et faire d'elle, comme dit le proverbe arabe, la gardienne de votre âme. Il faut qu'elle vous aime et vous estime assez pour n'être heureuse nulle part sans vous et ne pas même trouver de joie si elle était transportée dans les délices de l'Eden.

Voilà quelques-unes des qualités que l'homme doit rechercher dans la femme qu'il aime ; mais il y a encore une foule d'autres points importants à considérer, qui dépendent des circonstances particulières. L'incompatibilité d'humeur doit certainement être considérée comme un obstacle insurmontable à tout bonheur futur, et le caractère d'une jolie femme doit être bien étudié avant de lui accorder un amour si précieux. Et par-dessus tout, l'homme doit mettre tous ses efforts, tous ses soins à se montrer digne de la jeune fille dont il recherche l'amour.

DES CONDITIONS SOCIALES.

Pour que le mariage qui est le but suprême de l'amour soit heureux, pour que l'union soit bénie par Dieu et présente un modèle envié, il faut que certaines conditions soient remplies. Ame et corps, esprit et matière ne se

confondent point ainsi au hasard et l'unité ne saurait résulter du rapprochement d'éléments incompatibles. Le mariage a ses exigences physiques dont nous reparlerons autre part, mais les exigences de la morale ne sont pas moins strictes ; les époux qui les négligent ou qui les méprisent porteront sûrement la peine de leur négligence ou de leur dédain.

Nous avons dit déjà que l'indispensable condition du bonheur dans le mariage, c'était l'amour, et les amoureux ne doivent avoir, en quelque sorte, d'autre but que d'assurer la durée et la perpétuité de ce sentiment. C'est à cette fin que doivent tendre les efforts de ceux qui s'unissent ; c'est la continuité de l'affection qu'il leur faut avoir en vue, qu'il leur importe d'entourer des garanties les plus sérieuses.

Tout d'abord, pour que l'amour existe, pour qu'il dure, les amoureux doivent être liés par cette mutuelle sympathie, cette attraction inexplicable et mystérieuse qui confond leurs goûts, leurs caractères, leurs penchants, qui les entraîne à tout propos l'un vers l'autre, qui unit tout à la fois leurs esprits et leurs cœurs.

A cette entente des cœurs qui naît d'une sympathie naturelle et de la conformité des goûts et des caractères doivent s'ajouter l'estime et le respect des amoureux l'un pour l'autre. Sans estime, point d'attachement sérieux : le mépris est le plus énergique dissolvant d'une union ; du jour où ce sentiment surgit, aucune entente n'est possible ; les mains, si elles s'étreignent, le font avec froideur et répugnance ; quant aux cœurs, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de ne point se soulever. Qu'une estime profonde rattache donc les époux l'un à l'autre ; cette estime engendrera le respect, non point ce respect

affecté qui n'est qu'une forme polie de l'indifférence, mais ce respect sincère, source de délicatesses et de prévenances.

Mais pour que ces sentiments qui sont la sauvegarde du mariage, ne soient jamais ébranlés, il nous paraît nécessaire de voir l'observation des convenances sociales s'ajouter à celle des convenances naturelles. Il faut, à notre avis, que la position et la fortune des amoureux soient à peu près égales ; car si le bienfait lie, la reconnaissance est quelquefois chose lourde à porter ; et quand elle ne demeure pas la plus grande des joies, le plus sacré des liens, elle se traîne comme la plus pesante des chaînes. Aussi, dans cette situation difficile qui rapproche le bienfaiteur et l'obligé, n'est-il pas de milieu, et souvent il suffit d'un mot pour la changer du tout au tout. Que dans un de ces orages qui troublent parfois, une minute, les mariages les plus unis, une parole malsonnante échappée à une bouche irritée, qu'un reproche qui ne vient pas du cœur mais de la bile remuée, monte aux lèvres et fasse mine de s'y fixer, tout de suite se creuse un abîme, un abîme que ni les réconciliations, ni les excuses, ni les délicatesses de l'avenir ne parviendront à combler. D'un accord tacite, l'offenseur et l'offensé pourront ne jamais éveiller le souvenir de l'injure ; mais ce souvenir rampera au fond de leurs mémoires, toujours prêt à se dresser ; car il appartient à l'homme de pardonner, mais non pas d'oublier.

Des égaux qui s'estiment, se respectent et s'aiment, voilà donc ce que doivent être les amoureux d'abord et les époux ensuite ; et c'est à ces conditions seules que le mariage est une union sainte ; autrement il devient une association d'intérêts, ou, pis encore, un marché odieux,

un pacte d'immoralité et de honte, garanti par un ignoble esclavage.

Aujourd'hui, sans descendre toujours à ces fanges, le mariage n'est trop souvent qu'une spéculation ; on ne cherche point une compagne, mais une bailleuse de fonds et la jeune fille est estimée au poids de l'or, tout comme un lingot. Quel respect, quelle estime, quelle affection vous gardera donc en son cœur cette inconnue à laquelle vous avez confié votre bonheur et votre nom parce qu'elle est riche ? A quel prix doit-elle mettre votre délicatesse et votre probité ? De quoi ne peut-elle point vous croire capable pour de l'argent ?

Voilà le triste fruit de ces mariages précipités où l'on n'envisage que les intérêts matériels et le bien-être. C'est la conséquence funeste et inévitable de ce positivisme passant du monde des affaires dans celui des sentiments. Tout d'abord les convenances de famille, de fortune, de position ont occupé une place plus large ; puis elles ont primé les questions de sympathie et d'estime ; elles ont fini par les évincer complètement. Les filles qui s'indignent d'être épousées pour leur argent sont rares ; celles qui spéculent sur leur beauté et espèrent en une passion seule ou malsaine pour arriver à la richesse sont d'autant plus nombreuses. Ainsi des deux parts le même vice ; hommes et femmes sont rongés de la même lèpre ; au milieu de ce fatal engourdissement des cœurs, l'amour, au lieu d'apparaître comme la source délicieuse et éternelle du bonheur conjugal, ne serait bientôt plus, suivant le mot d'un empereur romain, qu'une convulsion passagère.

La cause de cette maladie sociale, dont il importe de signaler les progrès pour les arrêter, est plutôt dans la

conduite et dans l'esprit des parents que dans le caractère de la jeune fille. D'ordinaire, celle-ci est passive. Au bal on lui a présenté un jeune homme ; elle a échangé avec lui quelques paroles banales, à moitié couvertes par le bruit de l'orchestre ; elle a, dans cette conversation, semblé jouer aux propos interrompus entre la pastourelle et la chaîne anglaise ; puis, le lendemain, en causant colifichets et chiffons, en parlant des parures de la veille, sa mère lui rappelle le jeune homme entrevu. "Comment l'as-tu trouvé ? t'a-t-il plu ?" Alors viennent les confidences, le mot magique est prononcé ; un horizon de bijoux, de dentelle, de parures, voilà ce que la jeune fille aperçoit dans le mariage, avant même d'y voir l'indépendance, la liberté. Le fiancé... qui s'en occupe ? Le trousseau, la corbeille, à la bonne heure, c'est là le sérieux.

Telle est la poupée dont il faut faire une femme ; cette enfant qui ne songe qu'à la coquetterie, dont les pensées ne se tournent que vers le luxe et les affluents, qui a vécu de caprices toujours satisfaits quand elle consentait à les payer d'un sourire ; cette enfant volontaire qui ne sait rien de la vie est appelée, du jour au lendemain, à devenir l'honnête femme d'un honnête homme, une compagne sûre, une amie héroïque, une ménagère économe, une mère de famille sage et prudente. Est-elle capable de comprendre ainsi, d'un seul coup, toute la sainteté du mariage, toute la grandeur de ses devoirs, toute l'étendue de ses responsabilités ? En face des périls et des séductions, résistera-t-elle ? "Ménagère ou courtisane, a dit un philosophe, il n'y a pas de milieu."

Cette éducation que les parents auraient dû faire,

le mari la mène quelquefois à bonne fin ; mais, est-il beaucoup d'hommes capables d'entreprendre cette tâche immense, capables surtout de l'accomplir ? Quand au lendemain du mariage l'époux se trouve en face d'une petite fille nulle, sotte et prétentieuse, dont la vanité et l'orgueil sont en proportion de l'ignorance, si c'est un homme de courage et de cœur que les apparences aient trompé, il tentera d'initier cette enfant aux choses de la vie, il tentera d'animer cette maquette, de la transformer ; le succès est peut-être au bout de ses efforts. Mais si l'homme est indolent, ignorant ou blasé, c'en est fait de tous deux : même comme association commerciale, il faut désespérer de cette union.

Comment pourrait-il en être autrement ? Voici deux jeunes gens qui se sont à peine vus, encore se sont-ils considérés presque comme des adversaires ; quand par hasard ils se sont rencontrés, chacun s'est contraint ; dans ces rares entrevues, le jeune homme a fait appel à toutes les grâces de son esprit, la jeune fille à toutes les séductions de sa physionomie. Les fortunes sont égales, les positions analogues ; l'avenir semble brillant ; le mariage se fait. La jeune fille, froide, insensible, n'éprouvant d'émotion que celle de la crainte, entre dans la chambre nuptiale. Là, elle trouve cet inconnu de la veille qu'une signature et deux syllabes ont fait son maître, corps et âme. Le moment est décisif. L'amour peut naître ; mais combien de fois s'enfuit-il à tire-d'aile pour ne jamais revenir, et certes, il faut lui dire adieu pour toujours, quand il s'est envolé avec les saintes pudeurs qu'un mot, qu'un geste effarouchent.

L'amour ainsi brusquement parti, peut-on espérer de voir naître la confiance et l'estime ? Ces deux étrangers

vont vivre côte à côte ; l'intérêt engendrera des relations difficiles ; il faut de l'argent pour s'attifer, pour payer ce luxe qu'on a rêvé. Les parents n'ont pas seulement parlé de la fortune présente ; ils ont calculé les chances dites heureuses, ils ont fait miroiter les espérances. Espérances ! mot gros de pensées honteuses, de désirs infâmes, tu commences à apparaître dans cet intérieur où le luxe est, en secret, besogneux ; aussitôt, cette famille qu'on devait chérir comme une réunion d'amis nouveaux, de parents sûrs et dévoués donnés par le mariage, on se met presque à la haïr ; on trouve que ces vieillards chargés d'années sont bien longs à mourir ; et, si la crise financière est pénible, s'il faut retrancher un cheval à sa voiture, renvoyer un domestique, se passer d'un bijou ou d'une parure, la pensée ne recule pas devant un souhait criminel et le vers tragique trouverait peut-être un écho dans ces consciences troubles :

Doit-on donc hériter de ceux qu'on assassine ?

Tel est le désolant tableau que présentent souvent les *mariages de raison*, ceux qui ne sont fondés que sur des considérations de fortune, ceux pour lesquels on dit hautement, sans scrupule, comme chose simple et naturelle : " Bah ! les écus d'abord, la vertu après."

Il en est de plus honteux encore ; ceux qui n'ont que l'argent pour mobile, ceux qui mettent de pauvres jeunes filles aux bras de vieillards riches ; ceux qui livrent de chastes enfants aux caresses de libertins opulents. La nature s'oppose à ces unions ; quant à la morale, elle les proscriit avec mépris. Plus ignobles encore sont ces marchés qui donnent à une fille honnête

et vertueuse le nom d'un homme taré, qui lie une jeune conscience pleine de délicatesse et de probité, au vice, à l'infamie et à la honte. Il y a de ces unions qui s'accomplissent en plein jour sans que l'opinion publique se soulève et qui sont à peine flagellées au passage par quelque honnête homme indigné.

Par conséquent, en ce qui a trait aux jeunes filles, les mariages de raison sont jugés : presque jamais d'amour, souvent des larmes, quelquefois du sang, voilà leur destin. Quant à l'homme qui contracte un mariage d'argent, il peut effacer par l'amour cette tache originelle ; mais, comme il est du destin de l'abîme d'attirer, souvent la fange se rencontre au fond d'une pareille union. Ce que nous disons ici ne pourrait évidemment s'appliquer à ce que l'on appelle parfois un beau mariage. Une grande fortune n'empêche pas une jeune fille d'avoir des qualités, d'être apte à devenir une bonne épouse. L'homme de son choix, celui que ses parents lui présentent ou que son cœur éclairé accueille peut n'être point animé de sentiments cupides, et peut garder, au milieu du luxe dont il accepte la moitié, toute l'indépendance de la pauvreté, la noble fierté du travail ; son intelligence, son activité peuvent féconder la fortune tombée dans ses mains et doubler ces capitaux qu'il a faits siens, pour ainsi dire, par son habile mise en valeur. A-t-il alors à redouter des reproches sans portée ? A-t-il à redouter des humiliations qui n'auraient plus de prétexte ? Evidemment, non.

Il est deux cas où l'homme pauvre se dégrade vraiment en épousant une fille riche, c'est quand il vend son nom ou quand il vend sa dignité. Le duc ruiné, le marquis endetté, le gentilhomme besogneux, qui jettent

leurs parchemins dans la balance en face d'écus rognés ou de millions escamotés, sont méprisables ; mais si la fortune est honorable, si le nom qu'ils couvrent du leur est pur, ce n'est point au monde à leur jeter la pierre, il pourrait lapider l'amour même. Il y a là une question toute de délicatesse qu'il est impossible au premier venu de juger. Le gentilhomme qui a donné son nom (et un grand nom, même dans notre société démocratique, est un titre de gloire à la fois estimable et estimé), ce gentilhomme a conservé le droit de le faire respecter, peut marcher la tête haute ; le tribunal de l'opinion ne saurait se prononcer, il n'est point assez éclairé pour le flétrir. Mais, c'est dans la famille qu'il trouve son châtiment ; et quand au sein de ce luxe quelqu'un d'autorisé lui fait sentir qu'il n'y a point contribué, le noble délustré regarde s'engloutir dans un même naufrage sa liberté, son bonheur domestique, sa propre estime, et considère d'un œil honteux son blason inutilement redoré.

Il n'est pas toujours besoin d'apporter un beau nom pour se voir, sinon rechercher, du moins accepter pour mari par l'héritière d'une grande fortune. Les jeunes filles qui souhaitent le mariage comme une émancipation, comme le moyen d'échapper à une discipline salubre, sont peu exigeantes pour l'homme endossant la responsabilité de leurs actes. Troublées par la vision des caprices accomplis, avides de plaisirs, enfiévrées d'indépendance, elles se donnent sans scrupule à qui se hasarde à demander leur main ; le mari, elles ne le voient pas, éblouies par un horizon nouveau se déroulant devant elles : la liberté dans le luxe. Plus de mère désormais les arrachant aux bals et aux fêtes, aux

entraînements de la coquetterie et du plaisir ; plus de père prudent et économe, refusant une toilette ou un bijou, contraignant à la retenue, à la décence et à la modestie.

Si le mari osait lever la tête ; s'il voulait parler de ses droits, s'il faisait entendre un mot de reproche : " Quoi, dirait-elle, n'est-ce pas assez qu'il me doive tout ? j'ai payé ma liberté assez cher ; pour son nom, je lui ai donné ma fortune ; je le fais vivre, qu'il me laisse vivre." Effroyable doctrine, trop souvent professée ! L'homme sans dignité, sans pudeur, a perdu jusqu'à sa virilité même. Dans le monde où il est reçu à cause de sa femme et par sa femme, il erre, inutile, déclassé, méprisé ; en le voyant passer, si l'étranger demande son nom : " C'est le mari de la petite X..." répond-on. Il est des gens qui consentent à vivre dans cette infamie, à jouer le rôle du *petit chien* de madame : ceux-là, qu'ils meurent gros et gras, enfoncés dans leur propre mépris, ce ne sont pas des hommes ; mais l'être au cœur duquel il reste quelque dignité, quelque délicatesse, enchaîné à une telle femme, quelle sera sa vie ? Une séparation ou le dés-honneur, quelquefois tous deux, voilà son avenir.

Détournons nos regards de ces tristes tableaux, arrêtons-les sur un tableau plus gai que le poète nous trace des mariages d'amour. Écoutons le *Poème de Claude* :

On aimait, de mon temps ; la femme qu'on prenait
Était pauvre souvent ; mais on n'y songeait guère.
La misère venait, on lui faisait la guerre ;
On luttait vaillamment, et pour se reposer
De sa longue fatigue, on avait un baiser.
Puis on luttait encore, et toujours et sans crainte ;
La flamme du foyer n'était jamais éteinte,

Et l'on s'y réchauffait, tenant devant ses yeux
Un enfant, doux fruit vert d'une existence à deux ;
La mère l'embrassait ; le père avec ivresse
Partageait en jaloux ce repas de tendresse ;
Puis quand la nuit venait, on endormait l'enfant ;
Et toujours dans la lutte on était triomphant ;
On vivait, mon ami, mais on vivait sans faste ;
L'homme était économe et la femme était chaste,
Le mobilier petit : le meuble le plus beau
N'avait pas coûté cher, ce n'était qu'un berceau !

Voilà de la douce et saine poésie, malheureusement ce n'est trop souvent que de la poésie ; la vie est autrement faite que le théâtre ; les chemins de la réalité sont semés d'autres obstacles, coupés d'autres précipices que les sentiers fleuris de la fantaisie. L'imagination peut se complaire aux tableaux des mariages d'amour ; mais la raison, l'expérience nous montrent qu'aussi bien que le mariage de raison le mariage d'inclination a ses victimes.

Il est profondément vrai ce dicton formulé par la sagesse populaire : *Mariage d'amour, mariage d'un jour !* Un regard jeté sur l'une de ces unions, suffit à les condamner toutes, car voici leur commune histoire : les deux époux, deux jeunes fous qui s'adorent, qui dédaignent les entraves et les obstacles matériels pour ne songer qu'aux choses du cœur, ont voulu demander le bonheur à l'amour, au mariage la légitimité et la consécration de cet amour. Ils ont contemplé la pauvreté avec courage, presque avec joie ; les premiers mois se sont écoulés dans un labeur égayé par les mille et un enchantements de l'affection partagée ; le travail à deux semblait doux ; la chaîne semblait dorée ; on ne la portait pas, on s'en parait. Puis, un enfant est venu, le dévouement a grandi, mais pas les forces ; les privations sont devenues

plus fréquentes, plus pénibles ; la maladie les a suivies et, un jour, à la pauvreté a succédé la misère, cette misère honteuse d'elle-même qu'a si énergiquement peinte le poète :

..... Celle-là qui vole à ses besoins
De quoi se déguiser aux regards des témoins,
Doit rogner sur son pain pour nourrir l'apparence
Lutte de tous les jours dans laquelle l'esprit
En menus désespoirs se fatigue et s'aigrit.

Adieu dès lors aux nobles élans, aux chimères sublimes, le regret pénètre dans le cœur désenchanté ; les heures amères se succèdent, la froideur se glisse entre les deux époux ; leur regard que le prisme de l'amour n'éblouit plus, se croisent tristement ; ce jour-là, tout est perdu, car au fond de leur cœur, où pas une étincelle n'est restée sous la cendre, ils ont murmuré tous deux :
" Ah ! si c'était à recommencer ! "

Le dénouement de ces drames intimes, qui ne le connaît ? La séparation, le suicide ! les journaux nous le disent ; chaque jour, près de nous de nouveaux exemples le témoignent. On ne saurait aller, sans châtement, contre certaines lois sociales ; la vie serait trop facile si l'on pouvait se nourrir de poésie. A qui veut vivre d'amour et d'eau fraîche, la raison populaire répond ce mot aussi énergique que vrai : " Quand il n'y a pas de foin au râtelier, les chevaux se battent. "

Est-ce à dire que nous défendions le mariage à qui est pauvre ? rien n'est plus loin de notre pensée. Ce que nous regardons comme dangereux, c'est le mariage modifiant d'une façon désastreuse la position de deux jeunes gens ; c'est l'association de deux pauvretés qui, isolées, eussent tendu à s'améliorer, qui, réunies, aboutissent à la mi-

sère ; c'est enfin l'union de deux êtres débiles, ne pouvant vivre sans leurs protecteurs naturels, et s'échappant tout à coup de leurs bras pour associer leur faiblesse et périr dans une commune impuissance.

Mais à la pauvreté forte et courageuse, nous conseillons le mariage ; la vie de famille nous paraît être le remède suprême aux souffrances sociales ; le cœur et la raison l'indiquent à la fois. Dans les campagnes où la terre est si bonne à ceux qui la cultivent avec attachement, la plus sainte de nos institutions n'a rien perdu de son prestige ; dans les villes, les nécessités du travail en commun, la démoralisation qui en est souvent la suite, ont peut-être amené à ne pas tenir un compte suffisant des besoins et des lois de notre nature morale ; mais la réaction a commencé ; grâce à de courageux initiateurs, l'ouvrière tend à redevenir femme, et bien elle fait ; car, suivant le mot d'un philosophe de nos jours : " La femme n'est grande que par l'amour, et l'amour ne se développe et ne se fortifie qu'au sanctuaire de la famille."

Ainsi le bonheur n'est pas plus dans les mariages d'amour que dans les mariages d'argent.

Concluons donc :

Ce n'est ni la raison seule, ni l'inclination seule qui font les bons mariages : le bonheur naît de l'alliance de l'une et de l'autre. La raison doit nous rappeler à l'observation des convenances sociales ; elle doit nous faire entrevoir les malheurs qui résultent trop souvent de l'inégalité des positions, des caractères, des fortunes. Mais c'est au cœur de nous dire que toutes ces convenances ne sont rien si elles rapprochent deux êtres sans estime ni respect l'un pour l'autre, si elles unissent deux

Âmes sympathiques qui ne sauraient s'entendre ni se comprendre. Égalité, estime, sympathie, voilà donc les conditions de l'amour, et sous cette triple influence, l'amour continuel, égal, éternel. Telle est la loi même du mariage.

PREMIER AMOUR.

Le premier amour est le plus durable. La fraîcheur et la nouveauté de la passion laissent une trace indélébile sur le cœur humain. Ce fut peut-être un caprice fou ; peut-être ne pouvait-il pas affronter l'examen de la raison ; il a pu passer et disparaître comme le mirage dans le désert, mais pour le cœur il reste toujours beau, son souvenir est toujours cher et la mémoire se reporte toujours avec joie et tendresse à cette époque bénie de la vie où le cœur a appris pour la première fois à aimer. Jamais on ne peut oublier la première leçon d'amour. Il est possible et même probable que le cœur de la femme, plus sensible, moins occupé de l'homme, conserve un souvenir plus précis, plus chaud même de ces incidents de la jeunesse. La jeune fille qui a aimé une fois profondément, sincèrement, connaît à fond l'amour ; elle connaît les secrets du cœur de l'homme et les moyens de l'atteindre ; remuer les cendres du passé, c'est pour elle évoquer des impressions toujours tendres et douces. Elle se souvient de la première rencontre, des premières paroles échangées, du premier regard amoureux, de la première promenade où les cœurs débordaient tellement de joie que les lèvres ne pouvaient pas parler, du jour

où elle a pu lire dans son regard combien il l'aimait, et où son serrement de main lui a prouvé que son cœur était saisi, où le jour semblait plus éblouissant et plus beau que jamais au monde, où ils ont apaisé leur soif et trempé leurs lèvres à la fontaine dorée de l'amour. Ah ! pourrait-elle oublier tout cela ? Elle peut se rappeler le soir où ils ont suivi le ruisseau qui poursuit sa course sous les grands arbres et à l'ombre des buissons ; la place sur laquelle ils se sont croisés, qui apparaît dans ses rêves plus grandiose, plus solennelle que les plus beaux monuments de la Grèce ; des paroles qu'il a prononcées, le ton adorable de sa voix, ses phrases sentimentales et passionnées, les battements réprimés de son cœur lorsqu'elle s'est jetée à son cou et qu'elle a pleuré. Peut-être la durée de cet amour a-t-elle été courte, il n'a peut-être pas vécu plus de quelques semaines, peut-être aussi ces mots étaient-ils vrais, étaient-ils sincères comme la parole divine, peut-être est-il son mari et s'appuie-t-elle encore sur son bras puissant et protecteur, peut-être aussi l'aime-t-il encore comme au premier jour ; dans les deux cas, la trace du premier amour est ineffaçable ; — comme les souvenirs d'enfance, elle survit à tout. La rosée peut sécher sur le gazon verdoyant, mais sa mémoire n'en subsiste pas moins.

Le premier amour peut avoir été une passion décevante, mais le cœur qui a réellement aimé ne peut jamais oublier ; le souvenir est doux, l'expérience a toujours sa valeur et ceux qui se vantent de n'avoir jamais aimé ignorent tout le monde d'affection, tout le bagage heureux qui reste enfoui au fond de leurs cœurs.

Combien le premier amour d'un homme est fort, profond et vrai ! Il pourra aimer une autre fois, mais

jamais ce ne sera avec la même intensité. Il y a quelque chose de neuf, de si délicieux, de si hilarant qu'on n'en peut jamais effacer le souvenir, car il n'est pas écrit ce souvenir, il est marqué au fer rougi par le feu de l'amour. L'image de celle sur laquelle il a concentré toute l'affection de son cœur le suit toujours et partout ; sa maîtresse est à ses yeux l'idéal de toutes les perfections ; plus tard il découvrira des défauts et des erreurs, mais son premier amour est immaculé.

C'est la passion la plus romanesque, mais aussi la plus durable. Même dans l'amour d'un enfant il y a quelque chose d'irrésistible, de réel. Un de nos écrivains nous parle d'un de ses amours d'enfant et combien cette peinture est réelle et prise sur le vif. " Au crépuscule et avant que les lumières fussent allumées, la servante fit entrer dans la chambre deux des amis d'Alice ; il fut vite décidé que nous organisions une partie de gages et ma sœur fut chargée de distribuer les pénitences. A la fin du jeu, elle eut naturellement les yeux bandés et commença à nommer les pénitences que chacun aurait à subir en réclamant ses gages. J'avais commis dans le jeu plusieurs fautes et j'avais plusieurs gages à payer ; le hasard voulut que toutes mes pénitences eussent un rapport quelconque avec Alice. Une fois j'eus à lui prendre la main et à danser avec elle trois fois le tour de la chambre ; puis je fus condamné à me mettre à genoux devant elle en attendant qu'elle veuille bien me faire signe de me relever, et tous ces menus incidents firent plus pour développer mon amour que n'auraient pu le faire de longs discours. Ma dernière pénitence fut d'embrasser toutes les jeunes filles qui se trouvaient dans la pièce ; en arrivant à Alice, le cœur me manqua

complètement et je n'osais pas l'embrasser. L'idée d'un tel bonheur me suffoquait et je restai stupide pendant un moment, l'examinant avec des yeux passionnés et indécis. Elle s'aperçut de ma confusion et me regarda si gentiment et si doucement que je fus rassuré à l'instant même, j'obéis aussitôt à l'impulsion de mon cœur, je me précipitai sur sa poitrine et je pleurai à chaudes larmes. On conçoit si une explosion aussi extraordinaire causa dans l'assistance une terrible commotion ; tout le monde, excepté Alice, croyait que je m'étais fait mal ou que j'étais subitement tombé malade. Je ne sais vraiment pas comment je me tirai de cette étrange position, mais j'ai conservé le souvenir exact d'avoir senti sur mon front la chaleur des lèvres d'Alice, tandis que mes bras l'enserraient de toutes mes forces et que je m'occupais fort peu de tout le reste du monde."

Le premier amour est d'une douceur inexprimable : — heureux, trois fois heureux ceux dont le premier amour est l'éternel amour dont le rêve de jeunesse demeure la réalité du réveil ; qui ne se voient plus lancés de nouveau dans le monde pour nouer de nouveaux liens, qui n'ont pas à subir l'amer désappointement ni les chocs destructifs, dont la vie ne devient pas un jour pénible et désolée. Le second amour est toujours plus douteux, plus exigeant ; l'homme a perdu sa belle confiance dans la nature humaine, sa foi dans autrui est terriblement ébranlée et il ne ressent plus l'enthousiasme crédule de bon aloi, le monde nous a changés. L'amour de Roméo et Juliette aurait-il jamais pu être autre chose qu'un premier amour ? Othello aurait-il jamais pu aimer une autre Desdémone ?

L'AMOUR SECRET.

Il n'y a rien d'aussi pénible, d'aussi démoralisant qu'un attachement qui n'est pas payé de retour ; aimer sans compensation, aimer profondément, sincèrement d'un amour plus fort que la mort et sentir qu'il n'existe dans le cœur de celui qu'on aime, aucune sympathie correspondante, c'est une des pires calamités humaines. L'amour devient plus violent, plus empoignant, à mesure que les obstacles se multiplient sur sa route ; le désappointement augmente encore sa force et avive les flammes qui s'allument sur son autel. Les femmes sont spécialement exposées à cet amour secret, à cette passion sans espoir qui ne peut pas, qui n'ose pas se prononcer, mais qui détruit toute quiétude d'esprit, qui chasse toute joie de son sein, qui obscurcit et enlaidit le présent en assombrissant l'avenir. Aucune syllabe ne peut s'échapper de sa bouche qui dévoile son amour pour celui qu'elle adore ; tandis que son cœur bat à tout rompre, il n'en sait rien ; peut-être même se répand-il en attentions pour une autre, peut-être les charmes d'une autre occupent-ils toutes ses pensées et tous ses désirs ; et pourtant elle l'aime et son tourment grandit. En sa présence elle souffre des émotions les plus palpitantes et les plus adverses, en son absence elle est désolée et atterrée, toute sa vie se passe dans l'excitation la plus fébrile.

Mais, il faut se garder de cet amour secret, de ces passions cachées. C'est une source de tristesse et l'occasion de bien des malheurs dans le monde. Si l'objet de

vosre amour ne vous aime pas en retour, le cas est sans espoir. Les femmes n'ont pas le moyen unique et efficace d'arriver à la conviction définitive,—c'est-à-dire la déclaration d'amour ; elles doivent rester absolument passives et par suite il est nécessaire pour elles de prendre un soin extrême à ne pas laisser vagabonder leurs affections. Cette galanterie indifférente et sans objet que pratiquent certains hommes, et qu'ils peuvent considérer comme inoffensive en elle-même, est néanmoins exposée à toucher le cœur d'une femme sensible et impressionnable et à lui faire croire qu'il y a plus que de la politesse ordinaire. On peut naturellement considérer les compliments et les civilités de ces hommes comme des choses qu'il répètent à toutes les femmes agréables de leur connaissance ; jamais on ne devrait y attacher plus d'importance. Quelquefois ces attentions peuvent provenir d'une communauté de sentiments et d'une concordance de goûts sans la moindre intention de provoquer un attachement plus durable. Dans bien des cas, cela produit chez la femme une affection plus durable que la simple amitié, et il faut alors y veiller soigneusement de peur que le cœur s'engage avant même que nous ayons le temps de nous en apercevoir. Il y a naturellement dans l'amour une espèce de sentimentalisme dans lequel les deux sexes tombent aussi facilement. Lorsque Pétrarque était séparé de son adorée, il considérait sa position si mélancolique et si désespérée. qu'il passait ses jours dans une douleur continuelle, ses nuits dans une agonie mortelle, et refusait toute consolation, et appelait la mort avec autant d'ardeur que le marcheur fatigué appelle le sommeil. La vie était pour lui un fardeau ;

il fuyait la compagnie des humains et s'abandonnait à ses sentiments mélancoliques ; contemplant sa désolante situation, il dépérissait misérablement. Lesueur, le célèbre peintre français, était tombé amoureux d'une jeune religieuse qu'il avait aperçue un jour qu'il était occupé à reparer des fresques dans un couvent. Pendant tout le temps qu'il put la voir, il réprima son amour impossible et n'osa en souffler mot à personne ; mais lorsqu'il n'eut même pas la consolation de l'apercevoir et qu'il comprit l'impossibilité d'avouer son amour, il se laissa mourir encore jeune, le cœur brisé. " Les deux sexes, dit un auteur récent, dans leur tendre jeunesse, entre quinze et dix-huit ans, lorsqu'ils possèdent une imagination vive et active, trouvent un plaisir doux et mélancolique dans l'isolement à la campagne, où leur cœur se développe aux dispositions amoureuses. Ils errent partout à la recherche d'un objet aimé et ne songent qu'à un seul, longtemps avant que le cœur soit fixé dans ses affections ou que l'esprit ait conscience de ses affections latentes. J'ai souvent observé cette disposition sans qu'elle soit accompagnée de traces de maladie ; c'est la maladie originelle." Originelle peut-être, mais qui n'en est pas moins dangereuse pour cela. Le cœur est particulièrement propre à se saisir d'un objet aimé. Il doit aimer ; alors si l'amour n'est pas payé de retour, s'il est nourri en secret, s'il grossit dans la solitude, qui peut en dire les suites ? Rousseau lui-même, lorsqu'il était dans sa retraite de Vevay, reconnaissait l'effet que produit la solitude à la campagne : " Mon cœur, disait-il, bouillonnait de mille félicités innocentes et, fondant en tendresse, je tressaillais et pleurais comme un enfant. Combien de fois

me suis-je arrêté pour laisser libre cours à ces sentiments intimes ; je m'asseyais sur le coin d'un rocher et je m'amusais à regarder mes larmes tomber dans le torrent qui roulait à mes pieds." Il y a certainement aussi l'amour que l'on ne peut ni révéler, ni avouer, mais cet amour-là est dangereux et détruit tout bonheur et toute joie. Pour une femme, les raisons les plus graves de prudence et de délicatesse doivent lui imposer le souci de tenir son cœur en garde contre les premières impressions de l'amour, jusqu'au moment où elle a reçu des preuves indiscutables et convaincantes d'un réel attachement qui justifie une attention réciproque, une estime et un respect communs.

COQUETTERIE ET GALANTERIE.

Les coquettes sont ces femmes qui cherchent avec étude à exciter la passion sans avoir l'idée de la satisfaire. La Rochefoucauld a dit : "Toutes les femmes sont coquettes, bien qu'elles ne pratiquent pas toutes la coquetterie. Les unes sont retenues par la raison, les autres par la peur." Cependant nous devons admettre qu'il y a là-dedans beaucoup d'injustice. Honte à nous si toutes les femmes étaient trompeuses. Néanmoins si la coquetterie n'existe pas au degré extrême qu'indique l'écrivain français, elle prévaut certainement chez nous. Pourtant rien ne peut être plus blâmable, rien n'est plus préjudiciable à la vraie passion d'amour que ce sentiment qui n'a d'amour que le nom.

La vie d'une coquette est une succession ininterrompue de stratagèmes. C'est une déception vivante, sans cesse en éveil pour trouver un nouvel admirateur, essayant toutes les modes et tous les tours, essayant toutes les couleurs et toutes les tenues les plus variées pour attirer l'attention et exciter l'amour ; flirtant avec tous les oisifs et les désœuvrés de sa connaissance, se jetant tête baissée dans le tourbillon des plaisirs et de l'excitation, jamais aussi heureuse que lorsqu'elle a fait une nouvelle conquête.

C'est la vraie coquette qu'Alfred de Musset dépeint ainsi :

Dans dix ans d'ici seulement
Vous serez un peu moins cruelle.
C'est long, à parler franchement ;
L'amour viendra probablement
Donner à l'horloge un coup d'aile.

Votre beauté vous ensorcelle,
Prenez-y garde cependant ;
On apprend plus d'une nouvelle
En dix ans.

Quand ce temps viendra, d'un amant
Je serai le parfait modèle,
Trop bête pour être inconstant,
Et trop laid pour être infidèle ;
Mais vous serez encore trop belle
Dans dix ans.

Le grand objet de la vie d'une coquette est de plaire et de taquiner. Son seul plaisir est de désappointer ; elle attire pour le seul plaisir de repousser ; elle est tout sourire et caresses, jusqu'à ce que l'admirateur ensorcelé se figure qu'il est réellement aimé et se retire pour

méditer sur sa beauté et songer à ses charmes ; lorsqu'il revient il la trouve l'amante et la maîtresse d'un autre cœur. La coquette jolie est la plaie de la société, elle est l'être le plus égoïste qui existe au monde. On trouve des coquettes dans tous les rangs de la société. On en trouve dans les hautes classes et dans l'aristocratie, flirtant et papillonnant dans les grands bals de la société et attirant autour d'elles les rejetons de la grande noblesse. La grande joie de sa vie est de s'offrir à l'admiration de la multitude, de se donner en spectacle, de se faire admirer par un sexe et jalouser par l'autre, de trôner dans la cour de l'intrigue et dans les salons de la galanterie. Les façons de la coquette sont toujours excessivement insinuantes. Elle peut se donner tous les aspects et avoir tour à tour tous les airs : tantôt grave, tantôt gaie, un instant toute gaie, la minute suivante toute sombre, romanesque, mélancolique. Les pauvres dupes de son art de flatterie consommée sont faciles à séduire. Un tour de valse et une légère pression de main suffisent pour enflammer un cœur de jeune homme ; il est suffisant pour un adolescent sensible de se voir invité à tourner les pages tandis que la coquette roucoule des chansons d'amour avec des coups d'œil significatifs qui semblent ne s'adresser qu'à vous et qui vous font tressaillir dans tout votre être ; une promenade au clair de la lune, une simple conversation sur la poésie ou la musique amoureuse, une légère aventure suffisent pour fournir une occasion à une coquette habile : aussitôt un nouveau nom vient s'ajouter à la liste de ses conquêtes ; elle se réjouit elle-même d'être la reine des cœurs ou plutôt la vraie reine de cœur.

On rencontre des coquettes partout. Ici vous verrez une femme jouant d'un amoureux comme appât pour en attirer un autre, d'après le principe qu'il faut toujours avoir deux cordes à son arc ; là, vous en verrez une autre affectant des élans de passion pour un homme qu'elle n'aime pas et auquel elle ne tient pas, afin d'échauffer ses désirs et d'exciter son admiration. Sa grande gloire, c'est d'étaler ses prouesses et de se vanter de ce qu'elle considère ses actions d'éclat. Raconter combien de cœurs se sont rongés d'amour pour elle ; combien de jeunes gens se sont disputé ses sourires et ont combattu pour l'honneur de déposer leurs hommages à ses pieds ; dire qu'elle n'a qu'à jeter son dévolu et à choisir dans le lot, c'est son triomphe. Elle s'enorgueillit des éloges extravagants qu'on lui adresse, elle conserve avec la même âpreté que l'avare garde son or les billets doux qui lui ont été envoyés, ramassés d'éloges et d'hyperboles, les uns en prose, les autres en vers, tous aussi fous et aussi extravagants. Elle a soif de conquêtes comme le héros guerrier a soif de batailles ; elle compte ses amoureux comme le soldat énumère ses campagnes, et perd tout sentiment de délicatesse, ce charme de la modestie qui devrait toujours faire le fond du caractère de la femme. Rien pour rien, voilà la devise éternelle du monde. La coquette doit, un jour ou l'autre, payer sa coquetterie. Le flirt finit toujours bien par passer de mode et celle qui en a fait profession se voit un jour négligée. Elle s'est fait un sport des affections les plus nobles, elle a négligé les meilleures occasions et bientôt elle tombe au rang des vieilles filles coquettes, flirtant toujours quand le flirt est devenu une triste farce. C'est à l'une de celles-là que Millevoye disait :

Zélie disait, non sans douleur :

“ Mon front des lis eut la couleur,

Ma bouche eut l'incarnat des roses printanières.

— Vous n'avez rien perdu ; consolez-vous, Zélie,

L'incarnat est sur vos paupières,

Et sur vos cheveux sont les lis.”

Le cœur toujours vide de la coquette ne connaît pas d'amour réel, ignore l'affection sincère ; le naturel lui fait défaut. L'art tient chez elle la place de la nature. Le cosmétique, les pommades et les fards tiennent lieu des couleurs absentes. Les faux cheveux, les fausses dents peuvent bien tromper pendant quelque temps et donner l'illusion d'une jeunesse qui n'est plus, mais la malheureuse oublie bientôt, victime de sa propre coquetterie, que le monde la connaît depuis bien longtemps et n'a pas oublié son âge. Les années s'accumulent et s'amassent sur sa tête ; le flirt chez la vieillesse est une vraie abomination ; pourtant la malheureuse s'y raccroche, conserve son ancienne affection au milieu de la peine, de la fatigue, de la maladie et lorsque la fin arrive, la passion qui la tient est aussi puissante que jamais.

Molière, dans le *Misanthrope*, nous a fait de la coquette une peinture inoubliable dont la jeunesse devra bien ne pas oublier les traits :

D'abord d'un œil fripon et d'un minois perfide,
Agathe est tour à tour tendre, gaie ou timide,
Reçoit en même temps quatre ou cinq billets doux,
Décuple son portrait, tranquillise un jaloux ;
Vingt fois de ses cheveux a prodigué les tresses,
Et sans jamais aimer, feint de vives tendresses...
Mais pour mieux les décrire, entrons dans son salon,
Théâtre de ses tours, foyer de trahison.

Reine de vingt galants, avec ses flatteries,
Agathe les captive, et des coquetteries
Versant à pleines mains le sel astucieux,
Fait croire à chaque amant que lui seul est heureux.
Voyez son pied mignon qui s'aventure et presse
Le pied de *Saint-Amand* ; il s'en pâme d'ivresse !
Tandis que *Dorival*, charmé d'un rendez-vous,
Se caresse tout bas d'un avenir si doux.
Ce n'est pas tout encor ; pour sa miniature
(Bijou cosmopolite et banale peinture...)
D'un genou délicat, caché dessous son schal,
Elle atteint le genou d'un autre sot, *Dorval*,
Alimente l'orgueil du simple *Saint-Hilaire*,
Qui seul de ses rivaux pense avoir l'art de plaire.

Telle est cette Phryné qu'esquissent nos couleurs,
Monstre rempli d'attraits que repoussent les mœurs ;
Qu'aucun de ses serments jamais ne vous impose ;
Le mensonge est empreint sur ses lèvres de rose ;
Et les plus grands plaisirs de ce cœur intrigant,
Sont les pleurs d'un *Saint-Preux*, qui se crut son amant.

Néanmoins, il y a certaines circonstances dans lesquelles un peu de coquetterie est parfaitement justifiable. En particulier lorsqu'un jeune homme retarde intentionnellement de faire sa déclaration jusqu'à ce qu'il soit sûr d'être accepté. C'est une façon détournée de forcer une femme à capituler et à abandonner un des privilèges indiscutables de son sexe, celui de refuser, s'il lui plaît ; c'est un essai d'obliger une femme à faire les avances, chose qui viole certainement les usages et porte atteinte à la délicatesse de son tempérament ; enfin c'est la simple satisfaction d'une méprisable vanité. Dans ce cas-là, on ne peut pas reprocher à une femme de faire montre d'une certaine coquetterie, c'est à

l'homme de recevoir le châtiment qu'il a mérité ; l'amoureux est puni par où il a péché et personne ne niera que ce n'est que justice.

Et il y a des gens comme cela dans le monde, des gens qui consacrent tout leur esprit, s'ils en ont, à la galanterie, des coquettes mâles, la honte de leur sexe et le déshonneur de la société. L'amour compte comme quantité absolument négligeable dans la galanterie. Un galant est un amoureux en général, un adorateur en gros, dont le but, comme celui de la coquette, est de faire naître des affections dans le sexe opposé. Son plaisir réside dans l'amour-propre d'une conquête transitoire et dans les efforts que cette conquête a nécessités. C'est sa gloire de passer pour un bourreau des cœurs, d'avoir une réputation de grand vainqueur et de résumer toutes ses expéditions militaires avec le laconisme d'un soldat romain : " Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. " C'est là l'objet principal de son existence ; il y dépense une somme de travail considérable, y consacre son énergie et ses efforts pour le simple plaisir de faire parler de lui, sans songer aux douleurs qu'il cause et aux angoisses qu'il provoque.

Rien ne peut être plus repréhensible et plus condamnable que la conduite de ces hommes, rien ne contribue davantage à détruire tout bonheur et toute vertu. Il est inutile de prétendre que cette conduite est sans danger quand elle se confine à la salle de bal. Le cœur aimant de la femme est toujours touché, il est profondément trompé, et qui peut jamais mesurer l'abîme d'amertume que creuse une première désillusion ? Le vil dissimulateur, accomplissant son rôle traître et menteur tout à la fois, ne vit que pour le présent et ne s'occupe

pas de l'avenir. L'avenir lui importe peu pourvu que les noms de ses victimes soient proclamés et que tout le monde sache qu'il est aimé des femmes.

"Ils ont tout ce qu'un honnête homme ne doit pas avoir et ils n'ont rien de l'honnête homme", a dit un écrivain anglais. Ce sont des faces de Janus s'agenouillant à tous les autels sans déposer leur cœur sur aucun. Tous les moyens leur sont bons pour arriver au but qu'ils se proposent, ils peuvent tout dire et tout faire : ils pourront dire à une naïve jeune fille qui n'a pour elle que sa beauté, que son intelligence est supérieure, qu'elle a tous les dons de la poésie, de l'esprit, du génie même ; à cette pauvre vieille fille ils feront croire qu'elle a les traits d'un bébé ; ils jureront un amour et une constance éternels et aveugleront leurs victimes par une adulation corruptrice.

Mais la galanterie, ou du moins ce que l'on désigne de ce nom, n'est pas seulement la plus ou moins sottie conversation d'une salle de bal : elle ne borne pas ses exploits aux lieux élégants. Le galant promène loin de là ses embûches et exerce autre part encore son art de plaire aux natures simples ; c'est auprès de la jeune fille sans appui qu'il cherche trop souvent encore ses victimes. L'amour se plaît au grand jour et à la sincérité, "mais le cœur faux se couvre d'un masque et ne cesse ses exploits qu'après avoir plongé sa dupe innocente dans un chaos inextricable de honte et de désespoir."

La coquetterie est déjà pitoyable, détestable chez une femme ; la sottie coquette se meut dans une atmosphère de fausseté ; elle affecte, car ce n'est que de l'affectation, un air d'estime respectueuse pour tous les nigauds et les poseurs qui lui font la cour, et elle paraît accorder

ses faveurs à ceux qu'elle méprise au fond profondément ; mais si triste que soit ce défaut, si lamentable que puisse être cette tenue, elle n'est pas si vile, si horrible, si terrible dans ses résultats que celle de la coquette mâle, du flirt, du bellâtre qui foule aux pieds les sentiments les plus tendres de la nature féminine et qui, là où tout était paix et bonheur, ne laisse plus trop souvent que honte, ruine et déshonneur.

Par-dessus tout, il faut éviter la dissimulation. Amour est synonyme de vérité. Tout ce qui n'est pas la vérité est une arme à deux tranchants capable de blesser douloureusement notre amour. En rabaissant l'amour, nous négligeons et nous altérons le plus grand bien du ciel.

LE CARACTERE DES FEMMES.

Il n'est pas inutile, comme complément du chapitre qui précède, de donner aux jeunes amoureux quelques indications sur le caractère de la femme, sur le mode de connaître ce qui est coquetterie et ce qui est sincérité. Les jeunes gens seront ainsi mieux armés contre les roueries féminines et, quant aux jeunes amoureuses, elles pourront y puiser certaines informations piquantes sur l'usage qu'elles peuvent faire de leurs charmes. Nous l'avons dit, la coquetterie n'est pas toujours un défaut, il en faut quelquefois. De plus, certaines railleries bien anodines pourront leur apprendre à dissimuler ou à cacher ce que nous prétendons révéler à leurs galants.

Nous nous garderons bien de dire, avec Anquetil, cet historien impoli, que " la femme est un joli bipède qui babille, s'habille et se déshabille." Ces vieilles flèches émoussées, lancées injustement sur le beau sexe, ne sont jamais parvenues à lui enlever la plus légère partie de ses grâces, de ses attraits, de ses vertus. La plus belle moitié du genre humain, le charme de la nature, celui du jeune âge, la consolation de la vieillesse, en tout temps, en tous lieux, les femmes sont nécessaires, que dire, elles sont indispensables à notre bonheur.

Railleur indécent, qui dénigres l'être le plus aimable, qui, sourd à ses accents enchanteurs, aveugle pour tant de beautés dont le ciel l'a pourvu, affectes de sots, de criminels dédains, relis à genoux le *Mérite des femmes* de l'ingénieux Legouvé et

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !

Revenons de ce juste hommage à notre texte. Le dessein physique du beau sexe étant de plaire et toujours plaire, la nature lui ayant départi la beauté pour rendre ses succès plus rapides et à la fois rendre la race immortelle ; la femme est naturellement coquette, dans le bon sens du mot, c'est-à-dire très occupée de ses avantages. A peine entre-t-elle dans l'adolescence, que consultant son miroir, il lui apprend bientôt qu'elle est jolie ; à défaut de beauté réelle, elle saura employer toutes les ressources de l'esprit, tout le manège de la coquetterie de ses grâces pour vous subjuguier et faire naître en votre âme un sentiment de préférence. C'est donc cette tendance naturelle qu'a une jeune personne à faire des coquetteries, même de celles dont elle se soucie peu au fond, comme nous l'avons dit, qui rend trop sou-

vent les femmes si jalouses entre elles. Si l'on peut nous passer l'expression un peu vulgaire, peut-être est-ce une rivalité de métier.

Vous les voyez tous les jours : paraît-il un bel homme dans un cercle... aussitôt dans les yeux de nos charmantes ingénues s'allume le désir secret de plaire ; et si le jeune homme est riche et à marier, oh ! pour le coup les mamans secondent leurs filles, le pauvre garçon se trouvera soudain comme assailli d'un nombre de petites avances, de mignardises, de sollicitations muettes du regard, du geste, de la voix et du sourire. Toutes les savantes agaceries, nous voulons dire, dans les demoiselles bien élevées, telles ces petites coquetteries innocentes dont la pudeur ne saurait cependant s'alarmer, tout cet arsenal charmant est mis en jeu. C'est Jeanne qui laisse tomber sa dentelle pour appeler le beau galant. Par exemple Claire n'est pas jolie, mais elle a un corps fait au moule ; alors elle trouvera tout de suite un prétexte de se lever, de développer à vos yeux charmés ses beaux et voluptueux mouvements. Kitty, à son tour, a-t-elle la main, le pied charmant... on vous montrera bientôt tout cela avec une adresse exquise : le piano, la harpe sont effleurés par celles qui jouent de ces instruments : l'occasion naît ou est provoquée avec tant d'art !.. Ce n'est pas tout : Laure, elle, a des dents magnifiques ; voyez-la sourire, éclater de rire pour une mouche qui vole !... plus d'une vous parlera presque nez à nez comme pour vous enivrer de la suavité de son haleine. Mais Joséphine est savante, a de l'esprit, rime avec orgueil les plus belles strophes.... Soudain elle engage la conversation sur les nouveautés littéraires, et par ses citations ambitieuses, elle s'empare en Sapho de la scène et

vous couvrez des étincelles de ses saillies....Que veut-elle donc ? L'emporter et plaire ! Jusqu'au silence de cette jeune et jolie innocente, si naïve, humblement assise à l'écart, dans un coin de l'appartement, eh bien ! cette affectation de se cacher est pour que vous le remarquiez davantage ; le mérite qui se voile des gazes de la modestie n'en a que plus d'éclat, a dit le profond Tacite. Non, et je n'en excepterai pas ces jolies veuves sur le retour, qui, entre quarante et cinquante, voient tomber avec peine les feuilles jaunies de leur automne, et cachent leurs vilains et hideux cheveux gris sous d'élégants frontons postiches, indéfrisables : elles veulent encore nous plaire. Afin que nous n'apercevions pas trop les ravages du temps sur leurs visages, elles vous feront asseoir dans un salon en face du grand jour, ayant soin, elles, de lui tourner le dos ; cette teinte de lumière leur est favorable. D'un autre côté, elles ont l'habileté de vous faire sentir tous les avantages, toute la supériorité d'une femme qui a de l'expérience. En effet, c'est comme le vin de Bordeaux quand il a bien voyagé, il en a bien plus de qualité, de saveur et de force. Toutefois, la jeunesse aime généralement la jeunesse et ne s'arrange pas de tous ces adroits sophismes intéressés.

Tous ces divers points accordés sur le caractère en général des femmes, vous le voyez donc, partout on vous tend la main ; le tout est de la prendre avec grâce, car ce sexe ne pardonnerait pas une gaucherie, il excuserait plutôt une insulte, si toutefois elle renfermait un sens galant. Ainsi, dans un cercle, faites votre choix avec habileté, avec talent ; mais que vos yeux, votre conduite ne révèlent jamais la préférence que votre cœur accorde en secret.

Au premier regard vous distinguerez la femme consciencieusement honnête et digne ; c'est comme l'homme de bien, la noble empreinte de son caractère est sur son front. Adressez-vous à elle avec décence, avec délicatesse ; la vertu n'exclut pas l'amour, elle ne prétend qu'en modérer les écarts.

Le tempérament est aussi un indice ; par exemple, la femme maigre est généralement nerveuse, spasmodique, fibreuse ; c'est un instrument tout nu, le moindre souffle la fera vibrer, souvent l'amour a un grand empire sur cette classe de femmes.

La femme très grasse suppose ordinairement de l'apathie, du dédain, de la nonchalance, elle semble moins apte que toute autre aux grandes passions, aux élans enflammés, brûlants. Il faut beaucoup de calme pour les aborder, il faut être insinuant sans être trop pressant, entamer un siège en règle ; mais une fois maître de la citadelle, vous pouvez être tranquille et ne plus redouter les coups de vent.

C'est dans l'œil, en général, miroir de l'âme, que se réfléchit le caractère des femmes ; des yeux bleus annoncent la langueur, le sentiment, une grande disposition à la tendresse, aux émotions douces. Avec ces femmes-là, filez le parfait amour. Soyez sentimental, délicat, sensible. Un peu de gravité dans votre mise, souvent le costume noir, une pâleur intéressante sera souvent de circonstance.

Pour les yeux noirs, ils décèlent des passions fortes, fougueuses, actives, musculeuses. Ici, loin de faire l'amoroso, le jeune ténor, soyez plutôt Othello : des passions méridionales, africaines même. Vif, actif, audacieux ; montrez-vous, dans l'occasion, plein de force et

de courage, racontez vos prouesses dans les divers jeux athlétiques. N'épargnez ni les billets de théâtre, ni les parties de campagne, ni les sucreries, ni même le petit verre de sherry.

On prétend que les lèvres minces annoncent une fille méchante ; que celle qui grasseye est d'un accès facile ; l'étourdie, la légère ne sont pas non plus des Lucrèces : un grand nez indique de l'orgueil, du caractère : dirigez-vous là-dessus ; un petit nez retroussé est de la friponnerie ; une grande bouche, bonne enfant ; une figure longue, jalouse et envieuse ; un visage rond, plein, coloré sera une personne très débonnaire, j'allais dire bonasse. L'esprit ne l'étouffe pas, ne la maigrit pas ; elle dort, que dire, elle ronfle très paisiblement et ne soupçonne pas pendant longtemps que M. Cupidon existe.

Et maintenant, un petit conseil aux amoureux ; le code de l'amour délicat m'interdit de donner ici des prétextes inconvenants de séduction ; je veux simplement apprendre à ces dames à pleurer quelquefois. Rien n'est plus souverain dans les grandes circonstances de la galanterie. Il est parfois bien terrible de ne pas trouver seulement une pauvre petite larme dans une scène d'adieux, une scène de raccommodement, une reconnaissance et dans tout ce qu'on appelle en général au théâtre, en termes d'auteur et d'acteur, de la sensiblerie.

Comme on ne pense pas toujours à avoir sur soi un végétal propice à provoquer les pleurs, ou quelque autre acide, il suffira pour en verser, d'abord de retenir le plus longtemps possible sa respiration. Dans cette contraction musculaire, la poitrine souffre, le visage se colore, l'œil s'anime péniblement ; vous avez déjà des larmes

dans la voix ; soyez tranquille, bientôt vous en aurez dans les prunelles, et pour les déterminer, louches en fixant un point lumineux.

Les femmes me sauraient mauvais gré de mes avis si je n'en avais aussi de tout prêts dans leur intérêt. Par exemple, ne rougit pas qui veut. Eh bien, on peut également rougir, ne vous désespérez pas. Retenez encore votre respiration, la poitrine haute ; votre sein produira à la fois la plus prodigieuse agitation : voyez les actrices. comme elles entendent ce charmant manège ! Vraiment elles imitent la vague de la mer agitée par l'orage ; il ne faut pourtant pas que les flots soient par trop agités, car ce qui est touchant deviendrait alors rapidement grotesque et comique.

Une femme peut pareillement affecter une jalousie, un dépit que d'ailleurs elle n'éprouvera pas ; baisser les yeux, les lever à plusieurs reprises, jouer de l'embarras, se mordre les lèvres, porter son mouchoir à ses beaux yeux, comme pour essuyer une larme qui, pourtant, n'est pas venue, feindre de s'évanouir.... Voilà du calcul, du manège ; mais quelle femme ignore tout cela ? dit un habitué des théâtres peu galant : vous voulez donc apprendre à de jeunes singes à faire des grimaces.... Ah ! monsieur le blasé, nous empresserons-nous de répondre : un peu de respect pour un sexe auquel nous devons nos plus grandes félicités.

DESAPPOINTEMENTS AMOUREUX.

Le poète l'a dit : " Le cours de l'amour vrai n'est jamais sans rides " ; pourtant si le cours est troublé, cette perturbation ne peut qu'accroître et augmenter sa force. Tous les obstacles grandissent son impétuosité. L'opposition rend l'attachement plus profond et plus sincère. Tous les efforts faits pour empêcher l'union de deux cœurs qui s'aiment doivent nécessairement accroître l'amour de ces deux cœurs qui ne se rient pas seulement des donjons et des serrures, mais encore de toutes les tentatives hostiles.

Lorsque l'amour est sincère, gare à ceux qui essaient d'empêcher qu'il arrive à son but. Tous les empêchements ne font que donner à l'amour une teinte romanesque, que lui fait revêtir le génie des grandes passions de la légende. Les rencontres en cachette, les rendez-vous intimes, tous les stratagèmes employés pour se cacher, tout cela ne fait que redoubler l'intensité de l'amour ; les vents contraires font glorieusement briller sa flamme, qui s'élève resplendissante et pure.

Mais il arrive quelquefois d'amers désappointements, eh bien ! ces désappointements ne peuvent pas défaire ce que l'amour a fait. Combien dur est le coup porté à un jeune cœur la première fois qu'il s'aperçoit qu'il a été trompé ou qu'il s'est trompé, lorsqu'il commence à s'apercevoir des lents mais terribles progrès du refroidissement de l'amour, de l'aliénation du cœur qui se produit parfois quand l'affection de celle qui aime survit à l'affection de celui qu'elle aimait. Qui peut dire, qui peut mesurer la douleur et l'angoisse de l'infortunée qui

sait, qui voit, et qui sent tout cela ? L'amour, a-t-on dit, est aveugle et l'aveugle confiance d'un cœur épris est lente à découvrir les premiers symptômes de la chute ; pendant longtemps la décroissance graduelle de l'affection se produit à son insu ; si l'on s'en aperçoit on l'attribue à toute autre cause. L'amour est un nom que l'on donne aussi à la charité et la charité d'amour cache chez le coupable une foule de péchés. Lorsqu'il s'aperçoit que quelque chose va mal, le cœur épris s'efforce par un redoublement de tendresse de compenser tout ce chagrin dont il n'est pas lui-même l'auteur. Mais tout cela ne réussit pas à réveiller l'affection endormie, à réchauffer l'ardeur de l'amour. S'il est vrai que rien n'est plus doux dans la vie qu'un jeune rêve d'amour, combien doit il être triste de se réveiller dans la froide et grise matinée de la réalité et de voir que nos brillants espoirs d'amour se sont évanouis comme une vision crépusculaire. Alors entre chez nous la sensation cruelle de l'amour parti. Une telle infidélité ne connaît pas de remède, la vengeance est impuissante ; comme l'ingratitude, l'infidélité amoureuse ne tombe pas sous le coup des lois. Nous sentons enfin que nous sommes trahi. " Nous avons conscience de la trahison ; ce cœur ingrat qui se détache lâchement de nous, combien nous l'avons aimé, combien nous l'avons serré comme un trésor, combien nous avons cherché à le protéger contre toutes les flèches, combien, aux jours de solitude et d'absence, nous nous sommes nourri de la pensée de sa foi et de sa beauté ! Maintenant nous nous égarons dans les reproches, nous devenons soupçonneux, exigeant, nous nous défions de tous les regards et de la main qui se tend, nous mesurons tous les actes et toisons le visage et nous sommes mal-

heureux, et en échange nous deveno. fatigant et cruel. Mais tout cela, nos deuleurs, nos éclats tempétueux de passion, nos railleries et nos amertumes par lesquelles nous espérons presque arracher comme autrefois de douces paroles qui apaiseraient notre colère, ne font qu'avancer l'heure fatale ; ce sont de nouveaux crimes invoqués contre nous ; ces preuves mêmes de l'ardeur de notre amour sont recueillies et notées comme excuse pour excuser l'indifférence, comme s'il nous était possible, sans murmure, sans gémissement, de nous soumettre à une perte aussi douloureuse.

Jamais imprécations de douleur devant la trahison ne pourront égaler, comme accent, celles d'Alfred de Musset dans la *Nuit d'octobre* après que Georges Sand l'eut quitté à Venise pour se jeter dans les bras du fameux docteur Pagello, dont la récente publication de lettres piquantes a mis le nom sur le tapis.

Voici un fragment de ce splendide chef-d'œuvre des *Nuits* :

Honte à toi qui, la première,
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison !
Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours !
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrompteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur ;
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer,
Et, si je doute des larmes,

C'est que je t'ai vu pleurer.
Honte à toi, j'étais encore
Aussi simple qu'un enfant ;
Comme une fleur à l'aurore
Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
Certes, ce cœur sans défense
Put sans peine être abusé ;
Mais lui laisser l'innocence
Était encore plus aisé.
Honte à toi ! tu fus la mère
De mes premières douleurs,
Et tu fis de ma paupière
Jaillir la source des pleurs !
Elle coule, sois-en sûre,
Et rien ne la tarira ;
Elle sort d'une blessure
Qui jamais ne guérira ;
Mais dans cette source amère
Du moins je me laverai,
Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré !

Oh ! pareil désappointement est écrasant et désolant comme le simoun qui balaye le désert ; toute source d'affection périt, la fontaine calme de l'amour se dessèche et il ne reste même plus d'espoir. La femme reçoit le coup plus profondément, mais avec moins de violence que l'homme : la source est empoisonnée, son influence mortelle monte au cœur et bientôt elle succombe à l'épuisante agonie. Chez l'homme, la convulsion est horrible ; le cœur débordant d'amour voit toujours ses beaux yeux, froids maintenant, qui jamais ne se fonderont plus à son approche dans une douce tendresse, et il appelle la mort ; la vie a pour lui perdu tous ses charmes, sa tête perdue comme toute chose dans la teinte sinistre qui hante son cerveau. Il n'est plus capable du moindre

effort, du moindre mouvement ; les jeux et les amusements ont perdu tout charme pour lui et les plus vulgaires occupations de la vie lui sont à charge.

L'homme et la femme ainsi trompés après avoir aimé réellement et sincèrement, voient se modifier complètement leurs sentiments les plus intimes. Leur légèreté de cœur disparaît, la générosité perd de son ampleur ; morts les beaux enthousiasmes d'autrefois pour le bien, morte la crédulité, morte aussi la confiance dans l'humanité toute entière.

Il y en a qui voient un jour l'horizon resplendissant d'amour et d'espérance se couvrir de nuages et disparaître à leurs yeux sous le deuil d'une mort imprévue. Là-bas dans quelque lieu solitaire, il y a un tertre verdoyant qui recouvre de ses quelques pieds de terre l'amour de notre cœur. Le flot de nos sensations a été refoulé pour le reste de notre vie. La mélancolie peut régner en maîtresse sur notre cœur, mais ce n'est pas l'apathie. Cela n'enlève aucune vibration à nos sympathies, tandis que nous orons de fleurs la tombe de celle qui n'est plus, nous nous sentons liés par les mille liens du cœur à ceux qui pleurent et sont dans le deuil comme nous. L'homme ne perd absolument rien de sa virilité lorsqu'il pleure sur ce tombeau ou lorsqu'il se rappelle dans le cours des années la douceur de cet amour. " O toi que j'ai perdue, que la terre a reprise et que je n'ai pas oubliée ! Toi que j'ai connue dans les plus belles et les plus fraîches années de ma vie, toi qui m'as été enlevée avant même qu'une feuille de ton bel été de jeunesse et de grâce ait jauni ; toi dont le tombeau a été arrosé dès mes jeunes années des larmes de mon âme, maintenant que je connais les éternels destins du

monde et le sort des humanités, je me réjouis que tu ne sois plus ! Je me réjouis que la satiété n'ait pas enlevé à ta voix sa douceur, à tes yeux leur éclat enchanteur. Je suis heureux que l'auréole de la perfection entoure toujours ton beau front ! Si nous avions vécu jusqu'à maintenant, nous n'aurions sûrement pas vu moarir notre amour, mais tout ce qui rend l'amour vraiment divin, la violence de l'idolâtrie qui se refuse à voir dans l'être aimé une chose mortelle, fragile et changeante, nous aurons perdu sans doute cette crédulité extrême, sans mesurer dans la fidélité et dans la vertu de chacun, cette foi sublime qui faisait de nous ce que nous croyions être presque des dieux dépassant de cent coudées la vile multitude environnante. Combien y aurait-il de temps que tout cela serait disparu et bien mort ! Notre amour serait passé au rang des vieux débris, des costumes d'apparat et des souvenirs, ce qui est le sort de tous les amours. Tel qu'il subsiste, je puis m'y mettre à l'abri contre tous les désappointements de cette terre, je n'ai qu'à recourir à toi ! Sur ton image ne règne pas l'ombre d'une ombre. Dans mes heures de tristesse, dans mes moments d'accablement, dans les cracas de chaque jour, dans les soucis de l'avenir, tu m'apparais toujours resplendissante de jeunesse et de beauté ; ta bouche n'a jamais prononcé un reproche, ton sourcil n'a jamais fait un froncement ! De tout ce que je me rappelle de toi, il n'y a pas un instant que je voudrais oublier. Ceci est le langage d'un cœur désappointé, qui n'a plus confiance dans l'amour, — car il existe un amour qui ne vieillit jamais, qui ne perd jamais sa vigueur printanière, dont le parfum et la beauté subsistent sans cesse, qui ne connaît ni automne ni bise,

ni feuilles jaunies ou tombées, qui jamais ne passe au rang des vieux costumes ou déguisements. Heureux celui qui peut connaître cet amour, qui peut mesurer tout le bonheur qui en découle ! Cet amour est une passion pure et sainte, c'est une bénédiction sublime, un trésor sans prix pour celui qui le possède. C'est cet amour que Dieu a voulu faire naître dans nos cœurs.

LA COUR.

Heureux sont les jours où les jeunes amoureux admis à se rencontrer sans obstacle peuvent jouir librement du plaisir qu'offre la réunion de deux cœurs amoureux, peuvent exprimer pleinement les sentiments dont ils sont inondés par cette passion divine. C'est le moment où le jeune homme peut faire sa cour, et où la jeune fille peut recevoir ses hommages. Qu'ils sont heureux si leur amour n'est pas troublé, s'il demeure constant au milieu même des tracasseries et des ennuis ! C'est un bonheur qu'il faut avoir éprouvé pour en pouvoir parler ; il provient de la sensation joyeuse de sentir un cœur battre à l'unisson avec le nôtre, de la joie de sentir une seconde moitié de soi-même à laquelle on peut tout dire et tout confier. Nous vivons dans un riant vallon, sans songer aux déserts lointains que nous cachent les montagnes environnantes. C'est l'époque dont le souvenir nous est cher et qu'éclaire toujours un rayon de soleil. Les Mahométans observaient une curieuse croyance ; sui-

vant eux, les endroits primitivement consacrés à la divinité étaient sanctifiés et devenaient, de la part des dieux, l'objet d'une vigilance particulière ; les oiseaux de proie ne pouvaient pas y faire leurs nids, les bêtes sauvages n'osaient pas y chercher un repaire. Il en est de même de ces endroits où nous avons d'abord appris l'amour, où nous avons passé les jours heureux de notre amour, ils sont à nos yeux sacrés, ce sont des chapelles devant lesquelles nous nous agenouillons, heureux d'y renouveler sans cesse nos pèlerinages.

Cette femme aux cheveux d'argent qui semble suivre avec tant d'anxiété les détails de la cour empressée faite à sa fille qu'elle aime ; qui s'émeut si tendrement en voyant le visage de sa fille se colorer à la vue de celui qu'elle aime, ses yeux grandir, ses joues s'empourprer, qui guette tout cela comme seule peut le faire une femme qui aime, qui comprend le sens de tel sourire et de tel regard, cette femme-là, cette mère revit ses jeunes années en se souvenant de l'heureux temps où elle était, elle aussi, courtisée. Son printemps s'est évanoui, les feuillages verdoyants se sont fanés, mais ces feuilles d'automne lui rappellent elles-mêmes qu'elles eurent un printemps ; si tristes et flétries qu'elles soient, c'est toujours pour elle le souvenir du passé, et elle les chérit.

Et maintenant, cet homme vêtu de noir est privé de sa compagne ; ce veuf, dont les espérances ont été anéanties, qui a vu sur le visage de la femme aimée les couleurs se flétrir et les yeux s'éteindre, croyez-vous qu'il n'aime pas encore à réveiller la souvenance des jours heureux où il lui faisait une cour brûlante ? Le monde lui semblait alors plus éblouissant, la marche sous les bois verdoyants était plus légère, les nuits d'été

avaient un éclat qu'elles ne possèdent plus aujourd'hui. Il le sentait alors, et son plaisir est de s'en souvenir. Il se souvient toujours de ce vieux chêne séculaire, couvert de mousse et sous les branchages tordus duquel il murmura ses premiers mots d'amour ; il n'a pas oublié la douce voix qui changea ses visions en réalité et qui donna un corps à ses espérances. Les longues promenades et les sinueux détours pour retourner à la maison, leurs arrêts en chemin, le plaisir d'enserrer sa taille de son bras vainqueur, il revoit tout cela. C'étaient des jours heureux, des jours glorieux, aussi éblouissants que les journées de l'Eden, et seul il connaît la joie de s'en souvenir encore.

Lorsque l'amour s'est prononcé, lorsque la passion s'est déclarée, lorsque la foi est jurée, combien sont beaux les jours que passent ensemble les amoureux ! Et, avant qu'ils aient parlé, avant que la joie prévue se soit réalisée, combien douce, heureuse, aimable est l'attente et l'espérance ! Combien il est nécessaire que tant de bonheur ne soit pas gâté, que rien n'en vienne ternir la gloire, que tout soit conduit sans trouble, sans embarras, sans tracas, qu'aucune circonstance imprévue n'en vienne altérer la beauté et la quiétude. Quelquefois, l'inadvertance, l'insouciance ou l'ignorance, les circonstances imprévues même altèrent la joie de ces heureux jours. Le plus humble caillou peut détourner le cours d'un ruisseau ! Il faut à tout prix éviter tout ce qui peut troubler le bonheur. La froideur, l'indifférence, l'insouciance d'un côté ou de l'autre peuvent avoir les plus redoutables conséquences ; ceux qui s'attendent à joindre leurs mains et à unir leurs fortunes doivent d'abord apprendre à unir leurs tempéraments et leurs

goûts et à éviter tout ce qui peut offenser l'un ou l'autre. Que ces heures de bonheur restent pures et sans tache, étincelantes comme l'anneau royal.

Que ces jours beaux et calmes ne soient que les prémices de la vie conjugale. Que l'amour soit le bouton ; la cour, la fleur éclore et le mariage la rose épanouie, admirable à voir et répandant partout son parfum enchanteur. Prenez garde d'épuiser la fleur pendant ces jours heureux de peur de ne trouver au jour du mariage qu'une plante épuisée ; surveillez bien votre bonheur et n'en perdez pas de vue les progrès, de façon que votre amour grandisse et s'embellisse avec chaque jour qui s'écoule. Que ne pourrait pas faire un amant pour sa maîtresse ? A quel ordre pourrait-il bien désobéir ? Les romans et la poésie, les chants et les nuances nous ont appris qu'il peut affronter tous les dangers, accepter les tâches les plus pénibles pour obtenir la main de celle qu'il aime et l'histoire est là pour nous fournir les mêmes exemples.

Il y avait en Mésopotamie un berger dont les yeux amoureux s'étaient arrêtés sur une belle fille de sa race ; pour l'obtenir il avait travaillé sept longues années sous le soleil accablant, dans le froid perçant des nuits du désert, et lorsqu'il eut atteint le terme qu'il s'était imposé, cet esclavage que l'amour de sa belle lui avait fait paraître long de quelques jours à peine, il s'aperçut qu'on l'avait trompé et que celle qu'il aimait avait été remplacée par sa sœur aînée. Mais il pouvait encore obtenir celle-là ; c'étaient sept années nouvelles de servitude, il les accepta gaiement ; il n'en mesura même pas la durée, les premières lui avaient semblé un jour ; il travailla bravement et enfin Rachel fut à lui,

Sterne dit que "faire la cour à une personne consiste à faire preuve à son égard d'attentions pas assez accentuées pour alarmer et pas assez vagues pour n'être pas comprises." Tant que la rencontre entre personnes de sexe différent est purement accidentelle et d'occurrence journalière, un homme, à moins de nourrir des idées ultérieures de mariage, n'a pas le droit de manifester à l'égard d'une dame des attentions qui la distinguent du reste de la société. Il n'y a pas dans la vie de pensée aussi sainte que la première sensation de l'amour dans un cœur jeune. Cette étincelle qui devient bientôt une flamme peut purifier et nourrir ou souiller et détruire le bonheur dans l'avenir. Washington Irving dit : "le sort de la femme est d'être fiancée et conquise ; si elle est malheureuse en amour, son cœur devient comme la forteresse qui a capitulé et s'est vue saccagée, puis abandonnée à la désolation. Combien de grands yeux brillants se sont éteints, combien de joues empourprées se sont fanées, combien de formes gracieuses ont perdu leurs contours et personne ne peut donner la cause de pareille chute !" Un homme qui se dit gentilhomme et chrétien (l'un et l'autre sont synonymes), n'osera jamais badiner avec les sentiments les plus exquis d'une femme ; mais il cherchera à conquérir son amour et plus tard, dans la vie, lorsque ce couple heureux portera ses regards vers le passé, il ne trouvera dans ces souvenirs du commencement de leur vie commune que joie et allégresse. "Les plus beaux jours de la vie d'un homme, dit un moraliste, sont ceux qu'il a passés à courtiser celle qui devait être sa femme, pourvu que sa passion soit sincère et que celle qui en est l'objet soit discrètement aimable. L'amour, le désir, l'espoir,

les passions les plus agréables qui puissent émouvoir le cœur grandissent pendant la poursuite qu'il fait du bonheur futur.

L'étiquette peut être ainsi définie : "une loi ou règle formulée par la société et admise par ses classes les plus raffinées pour se protéger et se garantir contre l'intrusion des gens vulgaires et mal élevés." Nous ajouterons que pour ce qui est de l'homme qui fait une cour galante les conditions suivantes s'ajoutent aux précédentes : "en cherchant à satisfaire nos propres désirs nous devons toujours nous garder bien de froisser ceux des autres," et aussi "rien n'empêche autant d'être naturel que de trop désirer le paraître." En effet rien ne fait plus de tort à un homme que d'avoir l'air égoïste et emprunté ; rien ne détruit autant la confiance qu'elle doit avoir en lui et sans laquelle elle ne pourra pas l'aimer que de se figurer, ne serait-ce qu'un instant, qu'il joue un rôle appris d'avance. L'amour ne demande pas tant des preuves matérielles que des preuves morales d'amour, il ne demande qu'à pouvoir sentir la sincérité de l'amour et être à même de rendre amour pour amour. Ce sentiment doit être mutuel, ou il n'y a pas d'amour possible. Que l'amoureux soit sincère et tendre, que l'amante soit gentille, confiante, empressée, et ni l'un ni l'autre n'auront besoin de l'étiquette pour les guider dans cette délicieuse période de la vie, d'autant plus délicieuse que l'amour est en somme le seul patrimoine direct que nous aient laissé nos grands parents et le seul bien pour lequel la loi n'ait pas imposé ses édits sévères.

L'amour doit être plein de confiance et le dicton dit vrai qui s'exprime ainsi : "Un amoureux réservé fait un mari soupçonneux."

Cependant, il ne faut pas aller trop loin ; ainsi nous sommes d'avis que le baiser ne doit pas être permis avant la demande formelle en mariage, dont l'acceptation peut seule autoriser et sanctionner l'échange. Il est bien vrai que le baiser est aussi ancien que le monde et pourtant toujours aussi frais, aussi jeune que jamais. Il existait avant le monde même, il existe encore et il existera toujours. Il imprègne toute la nature, mais la délicatesse, la tenue, le cérémonial interdisent cette infraction au respect qui s'impose pour une femme dont on recherche l'amour, et que tous les hommes doivent soigneusement sauvegarder. Des privautés comme celle-là ne peuvent pas être accordées à la légère par une femme qui se rend compte de la valeur de ses actes. Si un homme reçoit un encouragement pareil, aussi accentué et aussi grave, son devoir est tout indiqué, il doit aussitôt obtenir des parents de la personne la permission de continuer ses visites chez eux ; s'il ne le fait pas verbalement, il doit le faire aussitôt par lettre et indiquer quelles sont ses ressources au point de vue pécuniaire, ou du moins quel est son avenir et sur quoi il compte pour établir d'une façon convenable la jeune fille dont il sollicite la main. En agissant ainsi il ne risque pas de se compromettre, pas plus que la jeune fille à la main de laquelle il aspire, s'il s'aperçoit plus tard, après plus ample connaissance et liaison plus intime, qu'elle n'est pas à même de lui donner le vrai bonheur conjugal ; la jeune fille non plus ne peut souffrir aucun des embarras qui résultent de fiançailles convenues ou d'une cour trop avancée et tournant au désappointement du moment que les parents ou les amis qui sont mis au courant des choses ont la prudence de

considérer cette communication comme absolument *confidentielle*. Pendant ces visites, si elles sont permises, il faut prendre un soin extrême de ne pas troubler les habitudes de la famille et veiller précieusement à ne pas empiéter sur les heures consacrées au repos des parents ni réservées à leurs communes réunions ; un oubli aussi condamnable du respect qui doit caractériser la conduite des jeunes gens à l'égard de leurs aînés ne saurait être toléré en aucune façon.

DURÉE DE LA COUR.

Règle générale, il n'est pas à souhaiter que la cour dure trop longtemps. Une cour trop prolongée aboutit trop souvent à quelque froissement de personnes ou de famille et Cupidon à force de voyager finit par ne pas aboutir à l'autel de l'Hymen. D'un autre côté une cour trop écourtée est également défectueuse. Lorsqu'il ne s'écoule pas un temps suffisant entre la première présentation, la déclaration d'amour et la noce, il est rare que le bonheur entre dans la maison. Les proverbes sont la sagesse des nations, dit-on souvent, et il en existe un qui dit : "se marier à la hâte, c'est se repentir à loisir." On peut considérer comme un délai moyen un intervalle de douze à dix-huit mois. Naturellement la conduite à suivre dépend beaucoup des circonstances, mais il est inutile de prolonger indéfiniment le temps que dure la cour. C'est cette mode de faire une cour interminable qui a fourni à un jeune homme l'argument suivant contre le mariage quand sa fiancée voulut presser la solution : "Mais, ma chère amie, dit-il, si nous nous

marions, où donc passerai-je mes soirées?" Bien des femmes se fatiguent des délais fatigants que leur imposent leurs amoureux, et bien des amoureux se lassent des invincibles scrupules qui animent leur amoureuse et qui font remettre constamment le oui définitif. Dans les deux cas, il est plus que probable que ce dangereux contretemps provient uniquement du souci du *qu'en dira-t-on*, de ce que dira ou ne dira pas le monde, inquiétude qui trouble, qui pervertit et qui dérange ce qu'on est convenu d'appeler *par excellence* la société.

On raconte l'histoire d'un jeune couple qui commença à se faire la cour au printemps de la vie, qui continua jusqu'à l'âge de majorité; le jeune homme voulut demander une solution, mais il fut prié d'attendre un peu et il continua à attendre. La jeunesse disparut et le couple toujours amoureux continua à se courtiser. De temps en temps apparaissait un cheveu gris et se déclarait une ride, mais ils vieillissaient sans s'en apercevoir. Enfin, la cinquantaine fut atteinte et ils continuèrent encore. En un mot ils se firent la cour toute leur vie et ils vécurent bien longtemps, mais jamais ils n'osèrent sauter à pieds joints dans ce cercle magique qui est la simple alliance d'or des époux. Il faut avouer que peu de gens consentiraient à laisser une cour amoureuse durer aussi longtemps que cela.

Les circonstances sont tout autres lorsque la connaissance est faite depuis longtemps, et quand les amoureux se connaissent depuis l'enfance. Alors, il y a peu de choses à apprendre. C'est lorsque les jeunes gens ne se sont pas rencontrés auparavant, lorsqu'ils ne connaissent ni leurs idées ni leurs habitudes réciproques qu'il importe de prendre de grandes précautions. Une

jolie figure et un beau maintien ne sont pas toujours les meilleures lettres d'introduction. Et pourtant ce sont celles qui frappent le plus et peuvent soulever le plus d'admiration. Il faut quelquefois du temps pour savoir ce qu'il y a derrière une belle apparence.

Une cour de peu de durée est également plus favorable au point de vue des deux parties pour leurs amis et la société qu'ils fréquentent. Un mariage soudain et précipité peut provoquer des milliers d'étranges commentaires, tandis qu'une cour interminable et fatigante suscite des remarques désobligeantes. Il vaut mieux alors faire savoir tout de suite à tout le monde que les fiançailles sont conclues, que la main de la jeune fille est engagée et qu'elle doit être considérée comme irrémédiablement liée à son fiancé. En même temps que la jeune fille se trouve débarrassée des assiduités d'autres personnes qui pourraient courtiser ses faveurs, son futur époux se trouve aussitôt placé dans une position nouvelle qui lui permet de se conduire à son égard d'une façon intime qui ne serait pas de mise si sa demande n'eût pas été agréée. Nous vivons tous dans une société dont nous devons respecter les us et coutumes. Il faut se rendre à ses décrets et lui obéir non pas follement, mais sagement, pas aveuglement, mais convenablement, et tout le monde se trouvera finalement très bien de suivre cette règle de conduite. Mépriser les règles de la société, les regarder comme non avenues, c'est une conduite absurde et impolitique et ceux qui violent ouvertement les conventions admises méritent invariablement le châtiment et la revanche que cette même société ne manque jamais de leur appliquer un jour ou l'autre.

FLIRTATION.

La société telle qu'elle est actuellement constituée fournit à la jeunesse des deux sexes d'abondantes occasions de rencontre et d'intimité qui ne viennent pas troubler les cérémonieuses formalités d'autrefois, ni la raideur de la génération qui nous a précédés. Les facilités de déplacement, les conditions nouvelles d'existence, l'élargissement des connaissances intellectuelles ont créé des mœurs nouvelles. Le mépris général de l'opinion publique est entré dans tous les esprits et a provoqué des modes dangereuses dont cette fin de siècle aura à répondre. La jeunesse en a pris une hardiesse qui n'est recommandable en rien et blâmable sur bien des points. La flirtation est la maladie de l'époque ; tout s'y prête : les églises et les bazars, les réunions musicales, les classes de chant, les voyages en chemin de fer, les pique-niques et une foule d'autres amusements du même genre. Dans cette course au clocher pour le plaisir, le mariage peut quelquefois passer au milieu des obstacles, mais on avouera que ses chances diminuent graduellement. Maintenant les jeunes gens ne commencent à tenir une maison que le jour où les parents sont obligés de renoncer à ce soin. Les revenus sont modiques, les salaires sont maigres ; l'éducation trop raffinée, les loisirs d'une jeunesse riche ont rendu la jeune fille incapable des sacrifices qu'exige une vie de famille modeste. Toute sa vie s'est passée à apprendre à ne rien faire et lorsqu'il lui faut quitter l'intérieur paternel, en dépit des meilleures intentions du monde

elle se rebute contre les dures leçons de l'économie et déchire de ses propres mains le tableau enchanteur de l'existence que son imagination avait peint des nuances les plus étincelantes.

Les différentes phases du sujet que nous avons entrepris de traiter dans cette étude générale peuvent se résumer à ceci : *cour, déclaration, acceptation, discussion, séparation, réconciliation et finalement mariage*. Les romanciers et les poètes ont traité à fond ces différentes positions et il ne reste pas grand'chose à dire à ce sujet. Nous allons cependant essayer. On a dit avec une certaine raison que les hommes ne sont pas capables d'aimer bien avant d'avoir atteint l'âge mûr de 40 ans. La sûreté de cette observation ne laisse aucun doute, surtout si l'objet de la flamme atteint également un âge que l'on peut appeler âge de discrétion, car toute disproportion d'âge est une erreur. Mais il ne faut pas croire qu'un homme soit incapable de bien aimer dans sa jeunesse ; il vaut mieux dire que l'amour ne connaît pas d'âge.

Evidemment les années en s'amoncelant modifient le cœur humain ; les tourmentes de la vie commencent, le cœur féminin s'en ressent bien vite et se voit ballotté entre les craintes et les espérances, tellement que les jours heureux de l'enfance se ternissent même au point de ne plus laisser aucune trace joyeuse, aucune date, aucun souvenir, sauf peut-être quelques incidents ou quelques soucis d'école.

Et pourtant, à quoi tient l'amour ? C'est une erreur de croire que le visage, la forme, le charme de la voix, la douceur du regard déterminent invariablement l'amour chez l'homme. Ce sont certainement des accen

soires, mais l'amour est une sensation idéale qui ne se détermine pas par les yeux, mais par l'esprit ; aussi Cupidon est-il représenté les yeux bandés. Les paroles sont impuissantes à décrire son intensité, qui s'exprime plus exactement par les yeux. Il fait tout oublier, oublier le temps, oublier les amis jusqu'au jour arrivé où la langue se délie et déclare clairement ses espérances et ses aspirations.

Inutile de prétendre fixer l'époque où la beauté d'une femme a le plus de puissance. Les femmes au tempérament doux sont toujours belles. Du sourire de l'enfance aux rides de la vieillesse, la femme, si sa vie a été paisible, pieuse, charitable, conserve une inaltérable beauté. Mais il y a deux sortes de beauté : la beauté intérieure et la beauté extérieure, et c'est la lueur de la première, translucide au-dessus de la seconde, qui rend la femme gracieuse et attrayante. On ne peut certainement pas empêcher que l'œil s'arrête à l'apparence extérieure de la femme et ne soit impressionné par des traits beaux et réguliers, par un regard clair et hardi, par une chevelure luxuriante, par des formes riches et souples et par la taille de la sylphide. Tous ces attributs physiques ont sûrement leur valeur, mais ils n'ont que celle que leur donne la puissance morale de l'objet qu'ils ornent. La simple beauté suffit bien rarement à enchaîner le cœur de l'homme si elle ne réside que dans le visage, mais elle a d'autres attributs qui, même sans la grâce du visage, sont quand même tout-puissants. Nous avons l'habitude d'associer la grâce et la distinction au rang et à la position sociale des individus ; cependant, il arrive souvent que nous rencontrions des personnes reçues dans la bonne

société, qui sont excessivement vulgaires. D'un autre côté les personnes qui se sont trouvées en relations avec de pauvres gens, n'ignorent pas qu'il n'est pas rare de trouver, pour les deux sexes, dans d'humbles chaumières et cabanes ou dans des logis d'ouvriers, la politesse associée à la bonne tenue et à la délicatesse. La vérité est que la distinction et la tenue extérieure, qu'il ne faut pas confondre avec la pose et la vanité, sont l'expression extérieure instinctive des qualités morales et de la valeur intellectuelle.

On dit souvent que les hommes et les femmes n'aiment qu'une fois, comme s'il n'y avait qu'une sorte d'amour. L'origine de cette absurdité réside dans ce fait fort simple qu'un second amour est absolument différent du premier et que le troisième ne ressemble pas au second. Mais, n'y a-t-il qu'une note dans la gamme ou qu'un octave dans la musique ? N'y a-t-il qu'une espèce de roses ou qu'une espèce de couleurs ? L'amour est infini et éternel. On parle de premier amour, mais qui donc d'entre vous a épousé son premier amour ?

Des fiançailles faites trop tôt n'ont peut-être pas pour base une affection durable ; elles tiennent plus du sentiment que de la passion, de la fantaisie que de la réalité. En les rompant il est rare qu'il en résulte une blessure sérieuse. Néanmoins, c'est un engagement solennel qui ne peut être rompu que de consentement mutuel et encore en vertu de raisons sérieuses qui soient l'équivalent d'une nécessité absolue. Il est presque impossible de définir ou d'énoncer clairement les conditions qui autorisent une pareille rupture ; les conditions diffèrent suivant les cas et telle règle applicable à l'un peut ne pas se rapporter à l'autre. Dans tous les cas, les fiancés

auraient bien tort de se figurer qu'ils sont libres comme l'air. La jeune fille ne doit pas porter d'autre couronne au front que celle de la liberté virginale, et un homme n'a pas le droit, parce qu'il s'est assuré son amour, de la laisser seule et exposée aux entreprises des autres, sous prétexte de ne pas s'attirer les remarques de ses amis ni de se permettre dans d'autres quartiers des politesses aussi désagréables qu'elles sont importunes. La bonne éducation est une chose et cette politesse de contrebande en est une tout autre. Lorsqu'un jeune homme recherche une jeune fille, il n'y a qu'une façon d'agir honorablement, c'est de s'en rapporter absolument à ses propres parents et à ceux de la jeune fille : d'abord de demander leur consentement, puis de leur exposer votre situation présente, puis les perspectives sur lesquelles vous comptez pour assurer à leur fille une vie heureuse en ménage.

Nous avons dit que la jeunesse des deux sexes avait de fréquentes occasions de rencontre, et la vérité nous oblige à dire que l'église, de quelque dénomination que ce soit, est le lieu le plus fréquent de toutes ces rencontres. La flirtation à l'église est absolument odieuse, contraire à la retenue domestique la plus élémentaire ; c'est une indignité que l'on ne saurait trop blâmer. L'homme qui s'y livre est un impertinent dont l'affection ne peut pas être respectable, et la femme qui y répond fait preuve d'une bassesse de caractère digne de son complice.

Il existe aussi une autre façon "de faire connaissance", contre laquelle on ne saurait trop s'élever. Naturellement, ces remarques s'adressent seulement à ceux qui tiennent à être considérés comme gens de

bonne compagnie, qui redoutent sincèrement de violer les règles de la bienséance, mais qui peuvent ignorer certaines notions, certaines finesses du code de la civilité qui permet de circuler dans la société sans risquer de blesser les autres ou de se trouver dans l'embarras. Aucun monsieur n'est autorisé à parler à une dame et aucune dame ne doit, si on lui parle, entrer en conversation pendant sa promenade, avec un monsieur étranger sans que celui-ci lui ait été présenté. Quelques jeunes filles sont assez imprudentes, sans songer à mal, sans doute, pour accepter des attentions et même quelquefois des fleurs de la part d'un monsieur dont elles ne connaissent pas le nom et sans songer à quoi peut les entraîner cette galanterie ou ces prévenances. Elles doivent toujours se souvenir que ces avances pour faire connaissance ne doivent recevoir aucun encouragement ; la jeune fille doit au contraire démontrer clairement et sans réplique au monsieur qui se livre à ce manège, qu'il dépasse les bornes permises des convenances. La première règle à observer en matière d'étiquette, lorsqu'il s'agit de faire sa cour, est celle de la présentation.

PRÉSENTATION ET DÉCLARATION.

La présentation est indispensable, mais on ne peut pas poser de règle fixe pour la façon de l'obtenir. Si les personnes appartiennent au même cercle, il est certainement nécessaire de s'informer mutuellement d'une façon précise de la position sociale et de la respectabilité des familles ; mais à cet égard, tout dépend beaucoup de

leur situation réciproque et de savoir si l'une est au-dessus de l'autre. Il ne s'ensuit pas que le jour où un homme se marie il épouse toute la famille. Les amoureux peuvent fort bien être tout ce que le cœur peut désirer de mieux et les parents peut-être absolument le contraire ; une fois que l'on a réuni quelques informations au moyen d'une enquête aussi minutieuse que possible, sans toutefois divulguer les noms, on peut demander l'aide d'un ami et attendre de lui une présentation qui se produit dans le cours ordinaire des choses. S'il est impossible de réussir ainsi, on peut s'en rapporter aux événements et il est à supposer que le hasard soigneusement surveillé ne manquera pas de fournir la chance désirée.

“ La respectabilité, dit un auteur du *Cornhill Magazine*, ce terme anglais si significatif, consiste pour un homme ou pour une femme à jouir de la protection de l'opinion publique et à atteindre ce niveau de qualité très réel quoique indéfinissable dont la possession est exigée sans conteste de tout individu qui a la prétention de se mêler sur un pied d'égalité avec le reste des hommes.” Le manque d'une respectabilité ainsi comprise pèse souvent lourdement sur l'avenir de bien des jeunes gens et il serait bien triste que faute de renseignements suffisants, les erreurs d'un des parents eussent pour effet d'exclure les enfants de cette société. Il faut par conséquent obtenir une connaissance suffisante des antécédents ; et lorsque, après, arrive la présentation, il importe que ceux qui viennent si récemment d'entrer en relations prennent bien soin d'agir avec une égale délicatesse à l'égard des différents membres de la famille, pour éviter tout chagrin ou tout froissement.

En même temps, lorsque les choses en sont encore à cette période d'enquête, il n'est pas hors de propos de s'assurer des *qualités domestiques de l'adorée* et de savoir si le service des provisions n'est pas pour elle lettre morte ; si elle possède, comme toute femme le doit, certaines notions culinaires. Rien n'ajoute tant au bien-être et à la joie de la maison qu'une petite femme à laquelle la cuisine n'est pas absolument étrangère. Il est fort bon de ne pas négliger ce genre d'informations et de tirer parti des exclamations fort légitimes qui éclateront autour de vous lorsqu'on vous offrira de la tarte de tante Lucy, du pudding d'Alice, et de la charlotte russe de Kitty. Quelques questions adroitement posées pourrout vous éclairer complètement sur ce point fort intéressant en ménage. Une dame n'est pas moins dame parce qu'elle met quelquefois la main à la pâte et surveille la soupe aux choux, et un homme n'est pas un gourmand parce qu'il apprécie la qualité, des mets qui lui sont offerts. Méfiez-vous, par exemple de la jeune dame qui se figure que si la table est bien garnie et bien décorée, " si c'est joli," la maigreur du menu disparaîtra sous les fleurs et suffira à calmer la faim des invités. Il n'y a pas d'erreur plus désolante ni de faute plus impardonnable. Une jeune fille qui se contente aussi facilement des ornements extérieurs, lorsqu'elle recevra chez elle, mortifiera son mari et mécontentera ses amis, furieux d'être invités à voir des falbalas et à rester le ventre vide. Une maison propre, même si elle est modeste, des repas convenables, nourrissants et proprement servis, font plus de plaisir que les arrangements fantastiques pour lesquels certaines personnes sacrifient le confort et la bonne chère,

Il arrive souvent que pour exprimer la joie que lui cause le succès de sa cour, un homme entre en belle humeur et répand à profusion les preuves de son bonheur. Les présents ne doivent pas être offerts avant que la demande officielle ait été acceptée. Un panier de fruits à la maîtresse de maison, du gibier, des bonbons dont tout le monde profite, constitue un cadeau très acceptable en reconnaissance des politesses reçues ; on peut également offrir des bouquets de fleurs à la jeune personne que l'on courtise en ayant soin d'en envoyer également à ses sœurs ; cet hommage fait avec tact n'affecte pas la neutralité des parties : de plus, comme on le verra au chapitre relatif au *langage des fleurs*, un amoureux habile peut tirer un excellent parti de ce genre de politesse pour avancer ses intérêts au moment d'affronter la grande épreuve de la déclaration définitive.

LE MOMENT CRITIQUE.

Une déclaration d'amour est une affaire sérieuse et ne doit pas être lancée à la légère. Il faut être catégorique. Il ne suffit pas pour un homme d'avouer son amour, il faut encore qu'il indique d'une façon claire qu'il a l'intention de faire de la jeune femme son épouse.

Il n'y a pas de meilleur avis à donner en telle occurrence que de conseiller au jeune homme de profiter d'une occasion et de faire un appel très digne à la jeune femme de façon à captiver aussitôt son respect et son attention. C'est le moment de montrer que la langue a

été donnée à l'homme non pour déguiser mais pour exposer sa pensée. Ce n'est ni par la flatterie ni par le subterfuge, ce n'est pas non plus par les visions d'or ou de richesse qu'il doit prétendre à une conquête. Mais il a le droit de se servir de tous les artifices, de tous les avantages qu'un langage choisi offre à ceux qui savent s'en servir. Une diction quelquefois précipitée et chaleureuse, en d'autres temps froide, inquiète et embarrassée donne à des sentiments honnêtes une expression plus forte et plus puissante ; une femme intelligente découvre vite tout ce qu'il y a de vrai et de sincère dans ces paroles et fait la part du métal pur et de l'alliage. Si tous les autres moyens échouent, si tout autre subterfuge est impuissant, si une rencontre est impossible, alors une lettre devient la dernière ressource pour transmettre une déclaration d'amour. Cependant, il est indiscutable que ce moyen n'est pas le plus sage ; mais enfin une déclaration écrite, honorable et franche, même si elle est destinée à un échec, vaut bien mieux que la continuation d'une indécision mortelle, que le tourment constant de l'inquiétude, et la prolongation d'un doute dont le cancer implacable ronge l'amour même dans sa fleur.

La jeune fille à laquelle on fait une déclaration s'y attend généralement. Il est bien rare que la déclaration se fasse sans indication préalable provenant soit du ton des paroles soit de certaines particularités des manières ; cependant, la jeune fille peut très bien ne pas se considérer comme définitivement engagée et quoique à peu près certaine, peut avoir encore des appréhensions. Bien des jeunes gens redoutent de faire une demande, de peur qu'elle soit repoussée. D'autres s'arrêtent juste au moment décisif et n'osent pas se prononcer catégorique-

ment jusqu'à ce qu'ils aient la certitude qu'ils n'auront pas à supporter, en plus du chagrin d'être refusés, le ridicule et le désappointement qui s'attachent toujours à une mésaventure de ce genre. C'est une grave faute, une erreur, mais il n'y a rien à y faire, la nature humaine est comme cela. Les deux tourteraux demeurent ainsi face à face, dans l'incertitude, dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'arrive l'occasion tant désirée où soudainement les flots du sentiment débordent et où la marée montante de l'affection et de l'amour brise toutes les barrières et enfonce tous les obstacles. Le moment de perturbation qui s'ensuit est solennel et une jeune fille doit alors faire bien attention de ne pas essayer des représailles ni de tenter de faire payer à l'amoureux l'hésitation qu'il a mise à se déclarer. Une démarche imprudente à ce moment-là peut porter un coup fatal à l'amour. Le vrai amour est toujours timide et ses flèches les plus perfides et les plus empoisonnées sont celles qui sont trempées dans la colère et dans l'orgueil. Il faut peu de chose à l'amoureux pour le convaincre de l'affection de celle qu'il aime : un regard, une simple pression de main suffisent pour le confirmer dans ses espérances.

REJET OU REFUS.

Le rejet ou le refus, — ce sont les deux termes admis, — nécessitent beaucoup de délicatesse. Lorsqu'une déclaration est faite mais que la demande ne peut pas être acceptée à cause d'engagement antérieur ou parce

que l'amour n'est pas réciproque, il faut s'attacher à mettre la nuance de sentiment la plus délicate pour adoucir la blessure que reçoit le malheureux dont la demande est rejetée. En effet, la déclaration d'amour est l'hommage le plus solennel qu'un homme puisse adresser à une femme. Il ne faut pas perdre de vue la distinction qui existe entre la déclaration d'amour et la demande en mariage. La déclaration d'amour est l'offre que fait le jeune homme à la jeune fille de son amour en demandant le sien en échange ; c'est une démarche qui se passe uniquement entre les deux amoureux et qui diffère totalement de la demande formelle. Dans toute cette partie nous appellerons *déclaration* d'amour l'offre amoureuse à la jeune fille d'un cœur qui bat pour elle et nous réserverons le mot *demande* à la démarche familiale officielle. C'est d'ailleurs le sens absolument strict de ces deux mots en français. La déclaration indique de la part de l'homme un désir effréné de placer celle à qui il l'adresse au-dessus de tous les êtres environnants ; cet homme montre que celle qu'il a choisie est pour lui supérieure aux plus belles ; l'honneur qu'il veut lui conférer est le plus grand qu'il ait le pouvoir d'accorder. Par suite sa tenue doit être de nature à lui conserver son estime et son respect quand même elle le blesserait de l'aveu de son indifférence. Elle doit dire la vérité et toute la vérité avec une fermeté aimable ; si son cœur est déjà promis à un autre elle doit courageusement l'avouer, lorsqu'on lui demande la raison de son refus ; et elle devra se trouver heureuse si, en examinant honnêtement sa conscience, elle peut se dire qu'elle n'a rien fait pour encourager les hommages de celui dont elle brise le cœur. Une vraie femme ne se rit jamais

des affections d'un cœur d'homme et jamais elle ne prendra plaisir à arracher une déclaration d'amour pour le honteux plaisir de jouir d'une déconfiture ; il n'y a qu'une *flirt* et une coquette qui consentira à déshonorer ainsi son sexe et à attirer sur toutes les femmes une condamnation méritée qui atteint indistinctement les coupables et les innocentes.

Si une *déclaration*, en vertu de circonstances inévitables, se fait par lettre, il importe de répondre immédiatement par l'entremise des parents ou des tuteurs et protecteurs. En toute circonstance, le silence est injustifiable à moins que l'auteur de la lettre ne se soit rendu coupable d'une persistance impardonnable ou si la position des parties rend cette demande matériellement inadmissible. Parler de ses affaires d'amour est un abus de confiance impardonnable ; s'en parer pour chercher à obtenir de la notoriété est un manque de tenue pitoyable et assez flagrant pour valoir à son auteur un juste démenti de tous les gens respectables et honorables ; en toute circonstance la conduite d'un amoureux qui a été repoussé doit être guidée par autant de délicatesse à l'égard de la femme que celle-ci est tenue d'en mettre vis-à-vis l'homme qu'elle rejette. Il peut de plus arriver quelquefois que des parents ou protecteurs favorisent les attentions de l'amoureux repoussé ; celui-ci, s'il insiste, fait souffrir à la jeune fille une odieuse persécution aussi défavorable à ses prétentions qu'inhumaine et incivile. Ce qu'il y a de mieux à faire, en somme, c'est de se retirer complètement, et de laisser la jeune fille libre de recevoir l'amoureux qui lui plaît davantage, à moins que le refus ne lui ait été imposé contre son gré. Dans ce cas, l'amoureux doit se laisser guider par les circons-

tances, s'il a l'intention de renouer la liaison et de risquer une autre tentative.

Il peut naturellement advenir que toute la difficulté provienne des parents ou des tuteurs lorsque les jeunes gens sont absolument d'accord et décidés de se marier. Il est toujours avantageux et bienséant de se soumettre quelque temps lorsque les gens d'âge mûr ont découvert quelque cas d'incompatibilité. Il est quelquefois possible de triompher des obstacles par la franchise et la douceur ; mais un peu d'attente patiente aura l'avantage de mettre à l'épreuve la constance des amoureux jusqu'à ce qu'ils se décident enfin à se dispenser du consentement qu'ils ont vainement mais justement sollicité. Un mariage clandestin est à tous les points de vue un acte malhonnête, car le fort doit protéger le faible contre sa propre faiblesse et le résultat de ces alliances n'aboutit jamais au bonheur. Dans bien des cas, malheureusement, la ruine, le désespoir, la dégradation et la misère se sont suivis de près dans le sentier tracé par ces imprudentes passions.

Les fiançailles, comme nous l'avons dit, sont un engagement solennel entre deux personnes qui ont mutuellement engagé leur foi, et qui doivent la respecter et la garder inviolable, que le temps soit long ou court ; cette durée dépend non pas des amoureux mais d'une foule de circonstances dont ils ne sont eux-mêmes pas les maîtres. Les fiançailles de trop longue durée ne sont pas à souhaiter, car les plus belles années de la vie passent bien vite et les personnes ainsi enchaînées contractent quelquefois des habitudes qui ne contribuent pas au bonheur par la suite.

L'ART DE PLAIRE.

La conduite d'un amoureux en titre doit être basée sur une conception intelligente des devoirs de l'homme du monde. Il ne faut pas oublier, surtout, une déférence absolue à l'égard de la dame qui accepte vos hommages, déférence qui indique immédiatement la mesure de vos sentiments et l'enorgueillit de l'amour qu'elle a inspiré ; mais il ne faut pas toutefois que ces égards prennent une tournure tellement accentuée qu'ils provoquent chez celle qui en est l'objet un sentiment de répulsion, et sur l'entourage une impression ridicule. L'amoureux doit consulter les désirs de sa dame, ses goûts, ses inclinations, ses principes et les satisfaire en toute circonstance du mieux qu'il lui est possible et avec le plus gracieux empressement. Il doit être ponctuel à tous les rendez-vous, si insignifiants qu'ils puissent être. Si un incident fortuit l'oblige à manquer de parole, il doit immédiatement faire part de l'empêchement qui le retient et donner les raisons de son retard ou de son absence, en ayant soin que les prétextes qu'il invoque puissent supporter le poids d'une enquête sérieuse.

Il y a aussi un hommage plus cher à la femme que tout autre hommage au monde, c'est l'hommage des yeux qui se reposent sur elle avec amour et admiration ; c'est ce regard qu'elle sent plutôt qu'elle ne le voit, qu'elle accueille avec réserve tout en étant sûre de le rencontrer au moindre appel, qui pénètre profondément dans son cœur et embellit son amour. Les mots de tendresse prononcés à voix basse, les mots de caresse susurrés au bon moment et avec à propos ont également un pouvoir

remarquable ; ces marques de passion gagnent, à être contraintes et presque dérobées, une intensité excessive ; n'était l'obstacle que les restrictions mondaines leur opposent, elles pourraient passer presque pour banales, mais ainsi données à la dérobée, elles ont la douceur exquise du fruit défendu. On prétend quelquefois que les hommes qui professent à l'égard des femmes le respect le plus exalté et le plus intransigeant sont rarement ceux qui réussissent le mieux avec le sexe. Les hommes doués d'une belle assurance, avec une langue bien pendue, qui remplacent facilement les idées par des mots et qui substituent les compliments aux sentiments sont, dit-on, les favoris des dames. Une attitude trop respectueuse, ajoute-t-on, les déconcerte quelquefois et elles prennent pour de la négligence ou de l'impassibilité ce qui n'est qu'une exagération d'un noble sentiment. Naturellement ce sont des hommes qui disent cela et les critiques mâles sont rarement infaillibles à l'égard du sexe laid. Il doit y avoir là dedans plus de dépit que de justice. En même temps il faut bien admettre que les amoureux sentimentaux ne font pas toujours les meilleurs amants.

Mais le règne du soupirant s'achève lorsque le jour du mariage approche, enfin, sur ses instances ; car s'il lui convient de pousser de toutes ses forces les préparatifs du mariage, *c'est à la fiancée seule qu'il appartient de fixer le jour exact où devra finir le supplice de Tantalé*. La date une fois fixée, l'important est de tout préparer sans retard. La maison est choisie, convenue, et meublée par le futur époux, et la mère de la jeune fille fournit toute la lingerie de table et de toilette que nécessite l'installation.

DEMANDE EN MARIAGE.

Il est bien rare que l'amour s'éteigne avant d'avoir atteint son but. L'homme qui a trouvé et contemplé un être à l'égard duquel il a ressenti ce qu'il n'avait jamais encore senti, qui a résolu le terrible problème de l'existence de l'amour, ne peut pas se contenter du simple souvenir de la satisfaction qu'il a éprouvée aux côtés de l'amante. Il faut qu'il cherche et recherche sa présence ; il n'est jamais heureux tant qu'il ne se trouve pas auprès d'elle ; quelles que puissent être ses occupations, quelque souci que puisse lui causer les tracasseries de la fortune, de la richesse, de la politique même, l'image de la femme qu'il aime ne quitte pas son esprit, et son cœur ne connaît pas d'autre amour que celui qu'il professe pour elle. Il ne peut pas garder longtemps le secret de cette passion. Il brûle d'envie de la faire connaître, de dire à celle qu'il aime toute la violence de son attachement, de lui révéler combien il l'aime profondément et sincèrement, de lui jurer constance et fidélité et de s'ingénier à lui donner des preuves d'amour indiscutables.

Cependant avant d'aller aussi loin que cela, l'homme, s'il est sage, fera bien d'examiner la condition réelle de son cœur, d'en sonder les replis, de pousser à l'épreuve ses émotions intimes, de découvrir si l'amour qu'il éprouve pour son adorée est de l'amour vrai, pur comme l'or, s'il durera et s'il est indivisible. Qu'il prenne bien garde de se tromper lui-même ; qu'il s'assure si c'est bien la femme qu'il aime et non quelque chose qui se rapporte à elle. Est-ce sa beauté ? Elle peut se faner

bien vite. Est-ce son argent ? Là n'est pas le bonheur, l'amour de l'or est la source de tous les maux. Est-ce sa position ? Il se peut fort bien que cette position même, au lieu d'être un appui dans la vie, devienne une source d'inquiétudes. Sont-ce ses talents ? Les talents ne sont pas des vertus domestiques. Sont-ce des goûts artistiques ? Les arts n'ont jamais amené le bonheur à la maison. Pensez un peu aux jours qui suivront l'excitation amoureuse, lorsque la lune de miel aura disparu sous l'horizon, lorsque le rêve sera passé et quand la réalité se présentera. Qu'arrivera-t-il alors ? Votre amour sera-t-il encore le même, profond, constant, fidèle jusqu'au bout ? Pourra-t-il affronter les orages et les dangers, ne redoutera-t-il ni le chaud ni le froid, acceptera-t-il tous les combats ? Surmontera-t-il toutes les difficultés et trouvera-t-il son bonheur suprême dans l'amour de celle qui est un second lui-même ? Survivra-t-il à l'impassibilité de l'existence humaine ? Ne tournera-t-il pas à l'insupportable égoïsme ou au mortel ennui, restera-t-il stagnant ou filant au travers du roc creux, continuera-t-il sa marche vers l'océan en reflétant dans son onde claire des tableaux paradisiaques ? Cet homme peut-il réellement, solennellement, dans le silence de sa conscience, se dire sans arrière-pensée que la jeune femme l'aime comme il l'aime ? Nous lui dirons de se conseiller et de se demander sans fausse honte, sans arrière-pensée : qu'il se pose bien toutes ces questions : Lui suis-je réellement cher ? Puis-je me dire que de tous les hommes agréables qui l'entourent et lui rendent hommage, je suis celui qu'elle aime le mieux ? A-t-elle encouragé mes attentions par ses paroles, par un regard, par une pression de mains, par un de ces mille moyens oui abondent

dans la télégraphie de Cupidon et qui permettent aux cœurs de se comprendre ? O Roméo, si tout cela existe, si tu as toutes ces preuves, tu es un homme heureux ; sinon attention, Roméo, veille à ne pas compromettre ta propre tranquillité par un aveu d'amour précipité ! Et maintenant, répétons-nous à l'amoureux, avez-vous l'espoir qu'elle vous aime ? L'espoir est tout en amour ! Vous l'avez ! Cette rougeur subite, ce regard embrasé, ces mots prononcés à voix basse, cette réserve, cette retenue, tout cela signifie pour vous quelque chose. Vous avez épilé tous ces mots qui vous sont allés droit au cœur, vous êtes rentré chez vous, consulter ce dictionnaire des amoureux qui est votre cœur et vous avez tout déchiffré,— il n'y a pas d'erreur, elle aime réellement,— et elle vous aime, vous, Roméo, trois fois heureux Roméo !

Ainsi après une enquête patiente,— et il faut être patient avant le mariage si l'on veut être sûr du bonheur plus tard,— le jeune homme se décide à faire la demande en mariage. Il y a deux ou trois façons de s'y prendre ; d'abord en faisant part aux parents, aux protecteurs de la jeune fille de votre attachement et en obtenant leur permission de faire connaître à la jeune fille les sentiments qui vous animent, ou encore en obtenant leurs bons offices pour faire cette déclaration à votre place ; secondement en faisant votre déclaration d'amour directement à la jeune personne sans avoir obtenu le consentement des parents. La meilleure méthode est de déclarer d'abord ses sentiments aux parents de la jeune fille. Ceci peut se faire par entrevue directe ou par correspondance. Une entrevue personnelle est généralement la meilleure méthode à suivre.

En faisant ainsi l'avou de son affection aux parents de la jeune fille, l'amoureux montre clairement qu'il n'a pas l'idée de les tromper sur ses intentions ; de cette façon, il s'assure leur respect au cas même où il ne pourrait pas obtenir leur coopération. En même temps il obtient de leur part un exposé franc de leur opinion relativement à l'union projetée ainsi qu'aux sentiments de la jeune personne. Une entrevue personnelle et directe permet au jeune homme de dire beaucoup plus de choses et avec beaucoup plus d'à-propos que s'il écrivait. Il y a encore un autre avantage dont on se prive en communiquant par lettre seulement. Le jeune homme voit quel accueil on fait à sa demande et si l'expression, le geste, le ton dont on lui répond indiquent le désir ou l'aversion. Les mots ne sont pas la seule façon dont on peut exprimer des sentiments, et un homme qui a bons yeux et bonne oreille peut facilement saisir des nuances très instructives pour lui.

Les termes dans lesquels doit se faire la déclaration d'amour doivent dépendre naturellement des circonstances. Il est impossible d'indiquer le style spécial à employer. Le cœur et la tête qui sont tous deux absolument intéressés sont les guides les plus sûrs. La position sociale, l'autorité, le talent, les richesses et les relations ont beaucoup à voir dans la question ; il faut absolument les prendre en considération, lorsque le jeune homme fait sa demande formelle et sollicite la main d'une jeune fille, soit de la jeune personne elle-même, soit de ses parents. Si le jeune homme, par l'union qu'il propose, rehausse la situation de la jeune fille, lui apporte une riche fortune, la façon dont il fera sa demande et celle dont pareille demande sera reçue dif-

fèrent absolument du cas où le jeune homme est d'une position inférieure à la jeune fille. Cela suffit pour montrer que les détails de l'arrangement doivent être subordonnés aux circonstances.

Si la demande se fait par lettre, il faut veiller bien attentivement que la demande soit exposée clairement, simplement et honnêtement, que toutes les allusions à la jeune fille soient conçues dans les termes les plus respectueux, non pas comme s'il s'agissait d'acheter pour le harem une beauté circassienne, mais avec tout le respect et l'admiration que doit mériter et provoquer la femme dont on veut faire son épouse. Lorsqu'on s'adresse d'abord aux parents ou aux amis de la jeune fille, il faut que celle-ci comprenne bien qu'il n'y a là aucune intention de blesser sa dignité, de vouloir violenter ses inclinations, mais que ce mode a été choisi comme étant le meilleur et le plus respectueux pour dévoiler une longue et profonde passion. Une lettre peut quelquefois produire beaucoup plus d'effet qu'une entrevue, mais ce sont les circonstances qui doivent décider. Posons en principe qu'une entrevue est le meilleur mode à adopter pour faire une demande en mariage, mais n'oublions pas qu'il n'y a pas de règle sans exception.

Supposons l'entrevue terminée, admettons que le futur beau-père vous ait décoché, à vous son futur gendre, le plus gracieux sourire et qu'il vous ait serré la main en vous souhaitant bonne chance pour aller maintenant plaider votre cause auprès de sa fille ; bien plus, supposons qu'il ait quitté la pièce et soit allé porter la nouvelle à sa fille et qu'il revienne avec un bon sourire, frottant ses mains paternelles dans une réjouissance non équivoque et qu'il vous dise, en vous appelant par votre

petit nom, tandis que jusqu'alors il vous a appelé monsieur, d'aller rencontrer votre fiancée dans sa bibliothèque ou au salon. Alors vous partez pour la trouver toute seule, le visage tourné vers la porte par laquelle vous devez entrer, et les yeux fixés à terre,— alors, Roméo, vous savez ce qu'il vous reste à faire. Toutes ces douces paroles de tendresse, tous ces aveux d'affection, toutes ces phrases d'amour, langage du Paradis perdu, tous ces sourires et toutes ces larmes,— pas un langage ne peut les rendre, pas une langue ne peut les décrire !

Si l'on suit une autre méthode : si le jeune homme fait directement sa demande à la jeune personne en dehors de la connaissance des parents ou des tuteurs, sans qu'il sache rien de l'intimité qui existait antérieurement, sa conduite ne paraît certainement pas aussi franche, aussi ouverte. Il recherche la compagnie d'une jeune fille, s'empare de son cœur, lui avoue son amour, écoute ses aveux, la voit et la revoit et finalement, lorsque les parents l'interrogent, il dévoile le secret de son amour. Cette façon d'agir est très répréhensible et il est essentiel de tout faire pour l'éviter.

Si le jeune homme occupe dans la société une position très supérieure à celle de la jeune fille qu'il recherche, il est de beaucoup préférable pour lui de consulter d'abord ses propres amis et, s'il est jeune, de soumettre la chose à ses gardiens ou tuteurs. Il se présente toujours des difficultés sérieuses à soumettre lorsqu'il existe une grande différence de position sociale entre les amoureux. Les conséquences incidentes et collatérales sont nombreuses ; on n'y songe généralement pas dans le premier élan de la passion et pourtant il peut en résulter par la suite des conséquences tellement graves qu'il faut y porter

une attention très sévère. L'entourage doit être soigneusement observé. Une jeune fille peut être tout ce qu'il y a de mieux, mais qui peut vous garantir ce que sont ses amis ? Si vous l'aimez réellement, vous n'aurez jamais le courage de la séparer de ses anciens amis et parents. Elle les aime, elle les respecte sans doute ; le vieux cottage où elle a grandi lui est cher, sans doute, si humble qu'il soit, tout autant que peut l'être pour vous le manoir paternel ; l'arracher à toutes ses relations de jeunesse serait un acte à la fois arbitraire et méchant ; et pourtant vous est-il possible de tolérer ses parents et ses amis comme s'ils étaient les vôtres ? La meilleure et, en somme, la seule ligne de conduite à suivre est de prendre l'avis de quelque ami dévoué et sûr dont vous pouvez suivre les conseils, convaincu de leur impartialité et de leur honnêteté. L'amour est aveugle, non seulement aux imperfections de l'objet aimé, mais même aux difficultés qui peuvent compromettre la réalisation de la chose désirée. Prenez garde. Ne laissez pas votre cœur l'emporter sur votre tête. Si la raison n'est pas consultée aussi sérieusement que le cœur, l'examen est forcément incomplet et le verdict est fautif.

Mais, dans une situation pareille, un honnête homme doit consulter les sentiments de la personne qu'il aime avant de déclarer sa passion aux amis de la jeune fille. Ceux-ci pourraient se sacrifier pour calmer les scrupules, pourraient influencer la jeune fille et lui faire commettre un acte qu'elle regretterait. Le jeune homme décidé à une union de ce genre, si elle est praticable, devrait dévoiler toutes ses intentions à la jeune fille ; sa fortune, sa richesse, sa position, tout cela ne doit compter pour rien, il doit se placer sur un pied d'égalité au plus, sinon

d'infériorité ; il ne doit pas prétendre dicter ses volontés ou rechercher sa main comme s'il lui faisait une faveur ; il doit se présenter en humble suppliant, en amoureux épris ; autrement il ne peut réussir. S'il réussissait, ce ne serait pas l'amour qui lui aurait valu son succès.

DEMANDE ACCEPTÉE.

CONSEILS AU JEUNE HOMME.

Lorsqu'un jeune homme a été assez heureux pour se faire accepter de l'objet de son choix et qu'il fait sa première visite comme amoureux en titre, il doit prendre un soin extrême de se conduire avec une stricte convenance, de peur que sa familiarité, comme dit le proverbe, n'engendre le mépris. Il doit se garder de tout ce qui pourrait soulever contre lui un préjugé quelconque, et ne pas se figurer, maintenant que la parole d'honneur est échangée, qu'il peut se conduire avec plus de froideur ou d'indifférence qu'avant l'échange des serments. Le chemin à parcourir depuis le salon où s'est faite la demande et où les vœux solennels ont été conclus jusqu'à l'autel de l'hymen, jusqu'à l'unification des deux êtres, est un chemin ardu et qu'il convient de franchir avec soin.

Le jeune homme doit songer qu'en recherchant la main d'une jeune fille, il cherche une place dans la

famille, qu'il aspire à pénétrer dans son cercle, à partager les joies et les douleurs de ceux qui lui sont chers. Ses visites ne sont plus les mêmes que dans le temps où il venait faire la cour à son adorée ; il ne doit plus les consacrer aux extases amoureuses et au badinage idéal ; —il rend visite à toute la famille,— il se mêle à ses intérêts et tout ce qui est adverse au bonheur de la famille doit être pour lui détestable. Ces visites ne doivent être ni trop rares, ni trop fréquentes ; si les premières pouvaient avilir l'affection, les autres pourraient déranger et fatiguer. C'est une question qui peut se régler facilement si l'on est bien au courant des habitudes de la famille. En affaires de cour, il n'y a pas de règles fixes et inviolables ; mais le jeune homme ne doit pas perdre de vue qu'il y a d'autres choses à considérer que ses inclinations : par exemple celles de la jeune fille qu'il aime. Il est inutile de dire qu'il peut y avoir des rencontres intimes ! Quelle désolation si ce fût impossible ! L'amoureux ne peut pas dire en public, ni devant des étrangers, tout ce qu'il ressent. Il recherche naturellement la compagnie de sa fiancée pour échanger ces riens de l'amour et ces douceurs que l'on ne se lasse pas d'entendre. Lorsqu'ils sont ensemble, ils peuvent à loisir vagabonder dans les champs poétiques et jouir pleinement des heures de bonheur qui éclairent leur amour réciproque.

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que le jeune homme doit s'efforcer de se recommander aussi bien par son bon sens que par la chaleur de son affection. Les mots d'amour sont bien doux, mais on ne vit pas de baisers et d'eau fraîche. Il est bon de veiller que la vanité soit toujours absente des conversations et

des manières. La vanité n'est utile que pour ceux qui désirent faire un étalage d'eux-mêmes et ce n'est pas avec une exhibition de ce genre qu'on acquiert ou qu'on conserve l'estime des gens respectables. Il n'y a rien d'insupportable comme l'homme qui a toujours à la bouche le *moi*, qui ne sort pas du cercle de sa propre personnalité, qui fait de sa personne le fond de toutes les aventures, et qui nous entretient uniquement de ses faits et gestes. On tombe quelquefois dans ce défaut avec l'intention de se rendre intéressant auprès de la jeune personne, en se figurant qu'elle est très fière d'être mise au courant de l'esprit et des exploits de celui qu'elle aime ; mais si la jeune fille montre un peu de finesse et de sagesse, l'amoureux ne manque pas de s'apercevoir de la futilité de la tentative et de l'absurdité de l'essai. Le jeune homme doit prendre garde que rien ne vienne altérer la considération que la jeune fille professe pour lui ; une fois l'estime envolée, tout est envolé, et une femme intelligente ne peut ni estimer ni respecter, ni aimer un homme dont la conversation, comme le courage du soudard espagnol dans le théâtre italien, n'est qu'une outre remplie de vent. L'amoureux doit s'efforcer de montrer, non pas sa sagesse et ses talents, non pas son esprit, ni sa verve sarcastique, non pas sa science ni ses relations avec des personnages illustres, mais son simple bon sens ; c'est là une chose dont on ne se lasse jamais.

Le jeune homme doit veiller à être plein d'attentions pour sa fiancée. Mais là encore, il faut veiller de ne pas tomber à côté ; quelques jeunes gens font preuve de la plus complète absurdité, tout en supposant rendre un légitime hommage à l'objet de leur affection. Il faut

prendre un soin énorme de ne pas dépasser la mesure et de n'exposer au ridicule ni soi ni l'objet aimé. Il ne faut pas se perdre en regards amoureux quand tous les yeux sont fixés sur vous ; le bon sens, qu'il importe de mettre dans la conversation, doit aussi dominer dans toute la tenue.

S'il est nécessaire de se garder d'un excès d'attention, il faut avoir aussi grand soin de ne pas se livrer au *flirt* et à la coquetterie sous prétexte qu'il n'y a aucun danger puisque le cœur et l'honneur sont engagés. En aucun temps cette tenue n'est admissible, à plus forte raison lorsqu'un choix a été fait. Le seul résultat serait de faire naître de la jalousie, la vraie maladie du cœur ; d'attrister et de désoler celle qui est si joyeuse de vous voir approcher ; de faire naître la peine où doit régner le plaisir ; la jalousie une fois excitée, qui peut dire ce qui surviendra ? La jalousie est un sentiment d'affection provoqué par la crainte de voir s'amoindrir l'affection de quelqu'un qui nous est cher, compliquée du chagrin que nous cause le motif de cette appréhension ; être aimé par quelqu'un que nous aimons réellement, sincèrement, est si délicieux pour le cœur humain que tout ce qui a l'apparence même d'une rivalité nous porte un coup pénible. En amour, il est impossible d'admettre l'affection partagée ; il est inadmissible que l'on puisse aimer plusieurs personnes à la fois ; la pensée s'y oppose ; lorsque le cœur s'est donné, lorsque la foi s'est engagée, toute apparence de *flirt* ou de coquetterie peut avoir les plus graves conséquences.

De plus, le fiancé est le protecteur de celle qu'il a choisie ; il ne faut pas comprendre par là qu'il a besoin le mettre à tout propos flamberge au vent ni de rompre

des lances sur l'armure de ses adversaires, mais il ne doit pas oublier qu'il devient le protecteur ; que tout ce qui atteint sa compagne, doit l'atteindre également lui-même ; que tous les ennuis, toutes les tristesses qu'elle peut endurer doivent peser aussi lourdement sur lui. Le nom, l'honneur de sa fiancée lui doivent être aussi chers que son propre honneur et s'il aime réellement, ces sentiments seront pour lui tout naturels. Néanmoins il n'est pas inutile de rappeler que des exhibitions de faiblesse ou de bravade dans des circonstances futiles sont également à éviter. Lorsque votre fiancée reçoit les hommages et les politesses ordinaires d'une personne respectable par sa tenue et ses manières, n'oubliez pas qu'en vous promettant sa main elle ne s'est pas privée de recevoir, d'autres personnes, les attentions et les marques d'affection que l'étiquette tolère. Si les moindres circonstances étaient destinées à devenir des sources de jalousie et de froissements, la plus grande infortune pourrait en résulter.

Également aussi, le fiancé doit prendre garde de ne jamais tromper sa maîtresse. Il doit lui être fidèle en tout ; ses vrais sentiments et ses vraies passions ; ses vrais principes et ses vraies habitudes ; ses vrais plaisirs et goûts réels ; ses espérances et ses craintes ; sa position dans la société, tout doit être un livre ouvert pour la femme qu'il aime, si l'on veut que les deux cœurs n'en fassent réellement qu'un. Un homme ne gagne rien à mentir, sauf l'ennui de voir sa parole mise en doute quand il dit la vérité. Sans la véracité, il ne peut y avoir ni vertu, ni confiance. Toute fausseté est de la folie ; il vaut mieux essayer d'être ce que l'on peut paraître que d'essayer de paraître ce que l'on n'est pas.

Le fond de la noblesse de caractère est la vérité. Bossuet a dit : " Dites-vous la vérité les uns aux autres parce que vous êtes membres d'un même corps. La main ne veut pas tromper la tête quand elle la prend pour guide dans les ténèbres ; l'œil ne veut pas tromper les pieds, ni les pieds cacher leur marche aux yeux et à la tête. Si ces membres se pouvaient parler et interroger l'un l'autre, ils se diraient simplement la vérité en toutes choses : oui et non ; cela est, cela n'est pas. Vivez ainsi, ne faites point le mystérieux ni l'important. Taisez-vous par modération et par prudence, et non pas en faisant l'homme sage et l'homme grave. N'ayez point de dissimulation, surtout ne faites rien de mal, de douteux, ni de suspect, afin que vous n'ayez rien à déguiser. Si vous péchez (car qui ne pêche point ?) et qu'il vous faille découvrir votre péché à un confesseur, comme la plaie à son médecin, dites : " Cela est, cela n'est pas ", sans chercher de vaines excuses à votre faute ni de longues circonlocutions pour l'envelopper. L'humilité vous fera sincère ; vous guérirez infailliblement pourvu que vous gardiez la sincérité."

DEMANDE ACCEPTEE.

CONSEILS A LA JEUNE FILLE.

L'amitié est le parent pauvre de l'amour. Bien des jeunes filles croient avoir trouvé un amoureux quand elles n'ont trouvé qu'un ami. Il ne faut pas s'imaginer

qu'un jeune homme est amoureux parce qu'il fait preuve d'attentions spéciales à l'égard d'une jeune fille ; il peut se constituer son cavalier servant dans des endroits publics, il peut se rendre utile d'une foule de façons, mais rien n'expose une femme à un ridicule plus grand que de supposer qu'un homme est amoureux d'elle lorsqu'il ne fait même pas attention à elle. Les effets de l'amour chez les hommes se manifestent diversement suivant les tempéraments. Voici cependant les marques les plus naturelles de l'amour chez un homme et aussi celles qu'il peut contrefaire le plus difficilement : " Un homme aux sentiments délicats trahit sa passion par sa trop grande anxiété de la cacher, surtout s'il ne croit pas avoir de sérieuses espérances de réussir. L'amour vrai est timide et recherche le secret parce qu'il ne se croit jamais sûr du succès ; il rend l'homme non seulement respectueux mais encore timide au dernier point, dans sa tenue à l'égard de la femme qu'il aime. Pour dissimuler la crainte qu'il éprouve, il pourra affecter la gaieté, mais il n'est pas maître de lui-même, et bientôt il retombe dans la gravité sinon dans la platitude. Il amplifie dans son imagination toutes les perfections réelles de l'objet qu'il admire et reste aveugle à ses défauts quand il ne les convertit pas dans son esprit en qualités. Comme un coupable, il se méfie de tous les yeux qui l'observent, et pour s'esquiver il s'affranchit, même à l'égard des étrangers, des règles les plus élémentaires de la politesse courante. L'attachement qu'il ressent adoucit certainement son cœur et ses façons, sa conversation devient plus agréable ; mais il est embarrassé et gêné toutes les fois qu'il se trouve en présence de celle qu'il aime." Lorsqu'une jeune fille s'aperçoit de tous ces symptômes, il

est important pour elle de savoir quoi faire. C'est aussi le moment pour le jeune homme de bien analyser ses propres sentiments, de sonder et de questionner son cœur, de se demander pourquoi il aime. Il est absolument nécessaire que la jeune fille se pose en même temps que lui cette question énigmatique : Comment s'épelle le mot amour ? Voilà la question. Si elle l'épelle correctement, le comprend-elle bien ? En sent-elle la puissance, se soumet-elle à ses ordres et trouve-t-elle bien dans celui qui la recherche la réalisation de ses rêves ? Oui, alors le naturel, le bon sens, la délicatesse suffiront pour lui enseigner ce qu'elle doit faire. On a dit que la jeune femme, même quand sa main est promise, doit se garder de révéler la grandeur de son amour ; mais la nature nous enseigne une autre leçon. D'un autre côté, si en se demandant : puis-je être heureuse avec lui, puis-je lui confier mon bonheur, puis-je me fier à ses soins, puis-je croire que mon amour sera pour lui un trésor et un joyau ? elle est obligée de s'avouer que non, alors le bon sens et la délicatesse lui enseigneront encore comment agir. Si elle est décidée à lui fermer son cœur, elle n'en continuera pas moins à être gentille, généreuse, honorable et humaine.

Supposons d'abord le premier cas ; supposons que la jeune fille aime réellement l'homme qui la recherche et qui l'aime, et qu'il ait demandé sa main à ses parents puis à elle-même, que, le cœur débordant, l'âme captive comme l'oiseau en cage, elle lui ait avoué son amour au milieu des larmes, des sourires et des déclarations entrecoupées ; ou bien prenons un autre cas : il lui a écrit son amour et son désir, vingt fois elle a lu et relu cette lettre qui lui semble la plus noble chose qu'il y ait au

monde ; elle s'est mise à son secrétaire et, soit directement, soit par l'entremise d'amis, elle lui a fait savoir qu'elle ne refusait pas ses avances. Quelle conduite doit-elle tenir à l'égard de son amoureux ? C'est une grave question, une question bien sérieuse ; le bonheur ou l'infortune peuvent en dépendre. Comment entamer l'entretien ? que faire ?

Une respectueuse considération pour son fiancé est pour la jeune fille la base d'une cour heureuse et d'une union agréable. Cette considération ne consiste pas à exprimer en toute circonstance combien l'amour est profond et sincère, elle ne se manifeste pas non plus par une attention exclusive partout et particulièrement en public. Ceux qui se font la cour en public violent toutes les lois de la bonne tenue. La jeune fille qui, dans un bal ou une soirée, ne peut pas dissimuler le malaise qu'elle ressent jusqu'à l'arrivée de son amoureux, qui se montre impatiente jusqu'à son apparition, qui surveille d'un œil jaloux tous ses mouvements, oublie non seulement le respect qui lui est dû, mais le respect qu'elle se doit à elle-même.

Il y a aussi des femmes qui ne peuvent pas se lasser de parler de leur amour, qui s'étendent indéfiniment sur les mérites de leur fiancé ; jamais elles ne se fatiguent de parler de ses bonnes qualités ; toujours elles parlent de lui comme s'il était le meilleur des meilleurs, le plus brave des braves, le plus sage et le plus spirituel des hommes. Tout cela n'est que de la vanité mal déguisée. La considération respectueuse garantit de ces absurdités. Une conduite de ce genre rend les deux parties méprisables, car les amoureux sont le point de mire de tous les regards, en tout temps ; et c'est un passe-temps

si agréable pour les bavards d'avoir à se raconter combien il y a des gens qui agissent sottement !

La vanité est un autre défaut à éviter soigneusement ; toute tentative d'apparat, toutes ces petites exhibitions personnelles qui peuvent éblouir des ignorants et des sots, ne peuvent jamais satisfaire un esprit intelligent. La vanité est une faiblesse commune à l'humanité toute entière. Elle est inutile, criarde et en tout pernicieuse.

Des toilettes éblouissantes et tapageuses trahissent la frivolité d'esprit et dénoncent le goût de l'étalage qui appelle l'admiration. Ces sentiments-là ne conviennent sûrement pas chez une personne qui a déjà arrêté ses affections sur l'objet de son choix, dont le cœur est donné, et dont la main est promise.

Et pour la jeune fille comme pour le jeune homme, il ne doit pas y avoir d'essai de supercherie, tout doit être loyal, honnête et droit, tout doit être vrai et sincère.

Jamais elle ne doit feindre l'amour et simuler l'affection ; qu'elle n'exhale pas des mots que son cœur ne dicte pas ; qu'elle n'affecte pas, quand on lui fait la cour, des attentions et un zèle qui seront brutalement mis de côté après le mariage quand la fleur d'oranger sera fanée. La candeur et la vérité doivent régner dans toutes les communications de la jeune fille et de son amoureux ; qu'elle parle librement, qu'elle lui dise tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle espère et tout ce qu'elle craint. Sans cette mutuelle confiance, sans cette foi commune il ne peut y avoir de félicité. Si vous découvrez chez l'homme auquel vous avez donné votre parole, à qui vous êtes engagée, quelque chose d'inacceptable dont vous ne vous étiez pas encore aperçue, quelque chose qu'il vous paraît absolument impossible de surmonter, n'ayez

pas peur de le dire. Si cet obstacle existe aujourd'hui, ne vous en rapportez pas à l'avenir pour le faire disparaître. Si votre amoureux tient à tout ce qui vous déplaît, au point de ne pas céder à votre demande, y tiendra-t-il moins lorsque vous lui aurez donné votre main ? Examinez bien si la chose a réellement l'importance que vous lui donnez, si réellement elle ne peut pas être acceptée ou bien si c'est simplement de votre part une impression personnelle ; dans le premier cas, soyez ferme, inébranlable ; dans le second cas, tâchez de surmonter votre impression et cédez. Mais prenez bien garde, avant de nouer le nœud matrimonial, que tout soit réglé, clair, net, et ne laissez rien à régler ensuite. Vous pouvez commander comme fiancée ; comme femme vous devez obéir. Ne dites pas : " Lorsque nous serons unis ; lorsque nous serons établis dans notre joli petit nid, lorsque l'exaltation de la cour, — car c'est excitant de faire la cour, — sera passée, lorsque nous naviguerons tranquillement et posément sur les flots de la vie conjugale, alors les aspérités de son caractère, les mauvaises habitudes disparaîtront, il ne saura jamais résister à mon appel et nous nous mettrons à deux pour chasser ce vilain naturel." Ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans la vie réelle. Ce qu'on n'a pas pu gagner pendant le temps où l'amoureux faisait sa cour, on l'obtient rarement du mari au foyer domestique. La jeune fille ne doit pas oublier que le temps d'agir, c'est *maintenant*, que la meilleure chance de réussite, est *maintenant*, et que le seul remède en cas d'insuccès est applicable *maintenant*.

Par exemple ne versez pas dans la voie inverse et ne cherchez pas à mettre à l'épreuve le caractère et la pla-

cidité d'un amoureux par des contradictions inutiles et frivoles : c'est une méthode qui produit de tristes effets. Il y a des femmes qui croient jouir du privilège de faire ce qu'il leur plaît d'un amoureux accepté ; une femme de cœur et d'esprit s'abstiendra de tout ce qui pourrait lui faire de la peine ou du chagrin. N'éprouvez pas ainsi son affection, cela peut quelquefois vous donner la mesure de votre pouvoir sur lui ; cela pourra vous amuser un moment et même vous faire rire, mais n'oubliez pas que la douceur du plaisir pourrait fort bien ne pas compenser l'aigreur du souvenir. Ne réfutez jamais ce que votre amoureux dit en public, veillez à ne pas le contredire brutalement. Même dans l'intimité ne discutez pas ses sentiments, à moins d'avoir de bonnes raisons et non pas de purs caprices à lui opposer.

Dans les eaux il y a des poissons qui aiment à nager contre le courant ; dans toute réunion, même parmi des amoureux, il y a des gens qui trouvent un plaisir à n'être jamais de l'avis de personne. Une plaisanterie maligne peut faire beaucoup de peine, une remarque aigre peut changer en ennemi un excellent ami, tandis qu'une réponse douce apaise toute colère. Les paroles conciliantes et aimables ont un double avantage, c'est une victoire sur vous et sur les autres. Eros était, au point de vue des anciens, l'incarnation de l'amour ; ils la représentaient assise sur un lion, la force, le monarque du désert, qu'elle conduisait avec une corde de soie, la *modération*. La leçon était simple : la douceur du faible peut contrôler les passions du fort.

Ceux qui veulent que la cour soit l'heureux début d'une heureuse vie conjugale, soit le mélodieux prélude d'un agréable concert, doivent observer les plus menus

détails de tempérament et de dispositions. Des mots, de simples mots, si insignifiants qu'ils puissent paraître, peuvent faire du monde un paradis ou un enfer. Les mots ne s'effacent pas avec l'aurore du jour ; les paroles d'amour douces et aimables ne s'oublient pas, leur écho bienfaisant va droit au cœur ; mais les paroles de colère s'enfoncent comme le clou et si on les arrache, elles laissent un trou à leur place. Ce qu'il faut et ce qu'il importe de rechercher pendant la cour, c'est l'harmonie douce et paisible : deux cœurs qui chantent à l'unisson jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus qu'un.

DEMANDE REJETÉE.

LA JEUNE FILLE.

Une jeune fille ne peut pas offrir sa main, ni faire une demande en mariage, elle ne peut pas offrir l'hommage de son affection à l'homme sur lequel elle a jeté les yeux, mais elle peut refuser d'accepter une offre, et si la modestie lui interdit de déclarer sa passion, elle lui permet de rejeter une proposition de mariage. Lorsqu'un jeune homme lui demande sa main, soit par lettre, soit dans une entrevue, soit par l'entremise d'un ami délégué à cet effet, son devoir est de considérer si elle peut lui rendre son affection ; si elle croit que cela lui est impossible, elle n'a qu'à répondre par un refus pur et simple. Il n'est ni juste ni convenable, en vertu des lois

du sens commun et de la courtoisie la plus vulgaire, de laisser un homme pour lequel vous ne ressentez aucun amour, commettre une foule de démarches grotesques en lui laissant croire que vous avez jeté les yeux sur lui. Non, la ligne de conduite à suivre est de trancher la question ; vous ne vous sentez pas de disposition à accueillir ses faveurs, vous ne vous croyez pas capable de voir en lui quelque chose de plus intime qu'un ami ; vous êtes décidée à ne pas l'épouser, alors, dites-le franchement. Si c'est un homme bien élevé, sachant ce qu'il doit à une femme et à lui-même, il renoncera à toute autre importunité ; s'il persiste, la faute retombera sur lui ; il passera pour un sot et fera rire de lui par tous ceux qui seront au courant de sa folie.

Si une jeune fille est décidée à ne pas accorder sa main à un soupirant, elle doit bien se garder d'encourager ses avances. Quelquefois, hélas ! trop souvent, des femmes d'un goût, d'un talent et d'un jugement supérieurs, aiment à se jouer des sentiments d'un homme qu'elles n'ont pas l'intention d'épouser. Cet homme-là a peut-être en lui quelques qualités remarquables : richesse, beauté ou talent ; sa conversation amuse, son esprit flatte, il fait un admirable amoureux, un cavalier à rechercher, mais elles n'en veulent pas, disent-elles, comme mari. La vanité peut seule motiver une pareille conduite. La vanité est méprisable et injuste. Un auteur de beaucoup d'esprit a dit : " Une femme peut toujours, si elle veut se montrer affectueuse, faire d'un prétendant rejeté un ami chaleureux et fidèle, pourvu que l'homme ait du bon sens, de la tenue et de l'honnêteté. Si elle s'explique à lui avec une généreuse liberté et une franchise touchante, il supportera le coup

virilement, mais il le ressentira aussi virilement. Ce qu'il souffrira, il le souffrira en silence. Tous les sentiments d'estime subsisteront ; mais l'amour, bien qu'il demande peu de nourriture et se rassasie vite d'une trop grande abondance, demande cependant un peu d'entretien. Il le retrouvera en contemplant celle qu'il aimait dans sa nouvelle position de femme mariée ; la passion aura pu disparaître, mais un homme au cœur honnête et généreux conserve toujours une certaine tendresse pour la femme qu'il a aimée autrefois et qui l'a bien traité ; il la voit d'un autre œil que toutes les autres femmes de son entourage."

Une femme traite mal un homme quand elle divulgue ses secrets. Il vient à elle en toute confiance, il lui offre son cœur, sa main, sa fortune, tout ce qu'il a ; elle les repousse ; si elle est libre d'agir ainsi, elle n'est pas libre de raconter ce qu'elle a fait à toutes ses compagnes. C'était peut-être bien une conquête, mais une conquête dont elle n'avait pas le droit de se glorifier. Si une femme aime à raconter à une amie ses passions malheureuses, c'est son affaire, mais elle n'a pas le droit de divulguer un secret qui ne lui appartient pas. C'est assez pour un homme d'avoir recherché votre main et de l'avoir recherchée en vain, d'avoir reposé en vous ses espérances et d'avoir vu ses espérances déçues, d'avoir mis en vous toutes les affections de son cœur sans retour, c'est assez de souffrir tout cela sans voir encore l'histoire de sa cour manquée se colporter dans les salons et devenir le thème d'histoires aussi sottes qu'insipides.

Si une jeune fille s'aperçoit que l'attachement d'un jeune homme est trop profond pour être facilement déraciné, elle doit, autant que possible, éviter sa société.

La séparation peut accomplir ce qui serait impossible autrement. Mais une fois qu'elle a positivement et sans équivoque repoussé son amour, elle ne doit pas ensuite lui permettre d'agir comme s'il conservait encore l'espoir de la faire revenir sur sa décision. Il y a un genre de familiarité facile qui peut convaincre de suite un homme qu'il n'a rien à espérer, qu'il peut être reçu en ami mais jamais en amoureux. On a dit avec raison : " De quelque façon que vous lui ayez fait connaître vos sentiments, si c'est un homme d'esprit et un homme délicat, il ne vous causera par la suite aucun ennui et ne fera certainement pas intervenir vos amis. Cette dernière façon de faire sa cour mérite le plus mortel dédain. Il ne gémira pas et ne vous persécutera pas pour avoir votre amour ; ces petites gens le mortifieraient autant que votre dédain. En somme vous pouvez briser un cœur comme celui-là, mais vous ne pouvez pas le faire plier. La délicatesse est toujours accompagnée de beaucoup de fierté souvent cachée sous des dehors doux et modestes, mais qui est, de toutes les passions, la plus difficile à vaincre.

Jamais une femme ne doit badiner ni se faire un sport des sentiments d'un amoureux ; jamais elle ne doit employer ces façons insidieuses qui attirent tout en repoussant. Un oui doit être un oui et un non un non. Un gentilhomme avait un jour sollicité une faveur d'un grand monarque. La faveur lui avait été refusée et il se retirait en faisant une foule de remerciements empressés. " Arrêtez, arrêtez, lui dit le roi, pourquoi tant de remerciements, vous ne devez pas m'avoir compris, j'ai refusé votre demande. — Sire, répondit le gentilhomme, je vous ai très bien compris et je vous ai remercié parce

que vous ne m'avez pas fait attendre." Bien des hommes peuvent se réjouir de n'avoir pas été laissés en suspens par leur amoureuse ; elle les a repoussés, mais si fermement et si délicatement, qu'ils n'ont pas souffert de leur déception.

DEMANDE REJETÉE.

LE JEUNE HOMME.

Il se peut que le jeune homme reçoive un refus formel et décisif des parents de celle qu'il aime, et pourtant qu'il sache fort bien, d'après certaines circonstances, que la jeune fille ne partage pas du tout les sentiments qui lui sont ainsi exprimés ; il peut très bien savoir que s'il ne plaît pas à la famille, il est agréable à la jeune fille et que l'aspect général des choses l'autorise à persister dans ses attentions. Mais, s'il n'en est pas ainsi, si les parents ou les amis de la jeune fille ne font qu'exprimer ses sentiments en repoussant ses avances, si la jeune fille elle-même lui signifie son refus, il n'a plus qu'une chose à faire, c'est d'agir en homme et en gentilhomme et de se retirer.

Cela peut être pénible, très pénible, mais le devoir exige qu'à l'avenir il regarde celle qu'il avait cordialement espéré posséder, comme la femme d'un autre. Jamais elle ne pourra plus être à lui. Nourrir un espoir de ce genre, ce serait de la folie, une folie dangereuse pour la paix de la femme et pour le bonheur de l'homme. C'est un rude combat dont ceux qui ne sont pas passés

par là ne peuvent pas s'imaginer les angoisses et les amertumes. Le désappointement est grave et persistant, c'est l'extinction d'un flambeau que rien ne pourra plus rallumer, c'est la perte de tout ce que l'on estimait, aimait et conservait ; sûrement il n'est pas possible qu'un homme puisse se résigner à une perte pareille sans un cri, sans un murmure. Le toit est enlevé au-dessus de notre tête, nous restons sans abri, sans asile, exposés à tous les ouragans ; il naît aussitôt un sentiment effrayant de solitude et de désarroi ; les fleurs de nos affections sont desséchées, nous sommes rejetés dans le tourbillon du monde pour nous y créer de nouvelles sympathies, pour renouer de nouveaux biens ; notre amour-propre blessé s'endurcit et devient de l'indifférence ; il nous semble que nous ne pourrons plus jamais retrouver l'amour que nous avons perdu.

Mais il faut écouter la voix du devoir. L'amour du jeune homme a été repoussé, eh bien alors, Roméo, tu n'as qu'à chercher une autre Juliette, mais laisse encore Juliette demander une parcelle de joie de tes mains. Pouvez-vous rester encore amis ? Peux-tu te rappeler cette époque d'illusions avec plaisir et y songer comme l'on songe aux rêves de jeunesse ? Peux-tu rester calme, savoir qu'elle est admirée et aimée, peux-tu lui laisser librement choisir celui à qui elle veut se donner ? Crois-tu, Roméo, qu'après de longs, longs jours tu pourras tolérer qu'elle ait un amoureux accepté dont tu pourras prononcer le nom comme devant être le sien, aussitôt que la loi le permettra ? Oui, crois-tu pouvoir lui serrer la main et les voir tous les deux et être reçu comme un ami qui l'a connue quand elle était jeune fille ? Peux-tu faire tout cela, Roméo ? Eh bien alors,

tant mieux pour toi. Cultive encore sa connaissance ; parle-lui comme à une sœur, à une petite cousine libre ou à une femme mariée que tu estimes. Apprends à ne songer à elle qu'à titre d'amie, comme si elle n'avait jamais été autre chose et comme si elle était destinée à l'être longtemps encore pour toi.

Peut-être n'aurez-vous pas ce courage ; votre cœur se briserait sans doute à voir la fleur que vous avez espérée et aimée, plantée à la boutonnière d'un rival. Ce serait trop fort pour vous, la vue vous en serait insupportable. Alors, évitez sa société, ne mettez pas vos sentiments et les siens à l'épreuve en vous rencontrant inutilement. Abandonnez les places et les lieux où vous avez l'habitude de la voir ; évitez les cercles qui peuvent vous causer des souvenirs pénibles ; veillez sur vous et au nom de l'amour que vous aviez et que vous avez encore pour elle, ne faites rien qui pourrait lui causer de la peine.

Ne tentez pas de relier l'ancienne intimité à moins que vous n'y soyez encouragé par la jeune fille. N'écrivez pas pour l'obséder et vouloir lui imposer votre amour, elle l'a déjà repoussé ; insister ce serait vous donner des airs de mélancolie ridicule. Les jeunes femmes sont toutes disposées à s'amuser des sentiments d'un malheureux éploré qui a reçu un refus formel et qui continue pourtant ses démarches infructueuses. Les jeunes gens qui commettent cette faute risquent de se placer dans une déplorable attitude. Nous avons connu un jeune homme aux habitudes taciturnes, dont l'âge dépassait la trentaine et qui était tombé amoureux fou d'une jeune fille de vingt ans qui aimait beaucoup le plaisir et la toilette. Elle repoussa for-

mellement ses offres et pourtant il continua à la poursuivre et à la taquiner. Elle ne l'abandonna pas complètement et quelquefois elle affectait de lui accorder des faveurs et des encouragements, elle lui envoyait de gracieux sourires. Le pauvre niais, lui, ne s'apercevait pas de l'artifice, il continuait à tourner autour d'elle, exposé aux rires, aux railleries et aux remarques de toute la ville, se livrant aux excentricités les plus grotesques pour son âge afin de se rendre agréable à la dame de ses pensées. Imposer vos attentions à une personne qui vous a repoussé, c'est plus qu'un manque d'étiquette, c'est un manque de sens. "Cœur défaillant n'a jamais conquis belle dame", ne veut pas dire que l'effronterie suffit pour reprendre un cœur qui s'est prononcé contre vous. Ce qu'il y a de mieux, de plus convenable, de plus intelligent, c'est de prendre la jeune fille au mot ; si elle ne veut pas vous considérer comme son amoureux, il est inutile pour vous de persévérer et d'insister.

RUPTURE DES FIANÇAILLES.

Il peut survenir des circonstances qui obligent le jeune homme ou la jeune fille à une rupture pendant les fiançailles. Il vaut mieux qu'il en arrive ainsi que de voir deux personnes se marier d'abord, puis découvrir les difficultés et les obstacles qui se présentent dans la voie de leur bonheur. Il peut se déclarer une incompatibilité d'humeur qui n'avait pas été soupçonnée ; on peut dé-

couvrir des habitudes et des principes qui étaient d'abord inconnus ; l'antipathie peut se révéler et détruire toutes les belles perspectives ; dans ces conditions, la chose la plus sage et la meilleure à faire est de reprendre sa parole et de rompre les fiançailles. Le caractère et le tempérament sont généralement le fond de ces changements. Les vertus comme les défauts de la femme sont d'ordre domestique ; sa sphère d'action se limite à la famille et à ce qui en dépend ; le bonheur ou le malheur de ceux qui l'entourent reposent entièrement sur la façon dont elle sait contrôler son tempérament et ses imperfections. Un mauvais caractère est une torture continuelle et personnelle, une personne détruit ainsi elle-même son propre bonheur ; une femme qui a mauvais caractère poursuit sa victime sans arrêt pendant la journée entière, elle présente tous les objets sous un jour désagréable, dit tout d'une façon vulgaire et méchante, ressasse de prétendues insultes qui lui ont été faites il y a des années, ou même invente des insultes qui n'ont jamais existé que dans son imagination ; c'est une fatigue, une torture, un ennui continu.

Eh bien, dans la plupart des cas, un amoureux se trouve absolument démonté de voir pareille exhibition d'un tempérament malade ; sa fiancée est excitée ou maussade ou sombre, ce sont généralement des symptômes ; il supporte d'abord ces ébullitions pendant longtemps, mais il finit par s'en fatiguer ; ses visites s'espacent, ses lettres deviennent rares et simplement pour la forme et la jeune fille se réveille trop tard pour mesurer toute la douleur que lui a causée sa folie.

Son amoureux a trouvé une autre société plus agréable que la sienne ; il n'éprouve plus pour elle l'amour

qu'il ressentait autrefois ; il est décidé à rompre toute liaison ; il fait connaître son intention avec toute la délicatesse possible ; il fait comprendre par des mots aimables et respectueux qu'il redoute de voir l'incompatibilité d'humeur qui existe entre eux détruire toute chance de félicité. Que peut-elle faire ? En appeler aux tribunaux ? S'humilier devant lui ? Demander pardon ? Chercher à regagner l'affection perdue ? Sa fierté lui interdit toute démarche de ce genre ; elle cède au désir qu'il exprime, mais, hélas, son cœur est bien réellement brisé.

D'un autre côté, pendant la période où ils se font la cour, la jeune fille peut observer dans son amoureux des choses qu'il ne lui viendrait pas à l'idée d'admirer chez un mari ; elle peut découvrir dans son caractère et dans ses goûts des traits qui lui indiqueront bien clairement que jamais elle ne pourrait jouir du bonheur avec lui. Si elle est parfaitement convaincue de cela, elle est tout à fait justifiée de rompre ses fiançailles. Le tempérament peut être le motif d'une décision de ce genre ; un homme excité, maussade et sombre est aussi désagréable qu'une femme affligée des mêmes défauts. L'amoureux qui se laisse aller à des accès de colère peut devenir un insupportable tyran domestique et une femme agit sagement de ne pas lier son sort au sien. La jeune fille peut aussi observer une certaine froideur et une indifférence marquée, une inattention à ses désirs et à ses sentiments qui indiquent le déclin de l'amour, ou bien elle peut s'apercevoir de certaines particularités de son fiancé, qui le placent sous un tout autre jour que celui dont il jouissait lorsqu'il a été accepté.

L'amoureux peut être enclin à l'intempérance et l'on

n'y saurait prendre trop garde. " La tempérance est le harnais de la raison et la bride de la passion, la force de l'âme et la fondation de la vertu." Sans elle un homme n'est qu'une ruine et peut ruiner ceux qui dépendent de lui. La force fait la gloire de la jeunesse ; l'abandon aux passions dépare la beauté de l'humanité ; la vigueur naturelle se gaspille en plaisirs criminels. Si la passion des plaisirs de ce genre existe chez l'homme que vous aimez, n'unissez jamais votre fortune à la sienne ; ne confiez jamais à ses soins votre vie ni votre honneur. L'amour délicat et tendre peut faire tous les efforts possibles pour le ramener dans le droit chemin, dans celui de l'honneur et de la vertu, mais n'ayez pas la vanité de croire que vous pourrez le guérir après le mariage. S'il n'écoute pas maintenant votre voix, comment pourra-t-il l'écouter plus tard ? La démarche que vous allez accomplir nécessite la plus sévère considération. Pensez-y sérieusement, profondément, consultez vos amis, pesez bien le pour et le contre, puis agissez avec décision. Méfiez-vous de tout ce qui peut donner prise à une imputation de caprice ou de légèreté. " Le manque de stabilité d'esprit chez une femme est bien moins excusable que chez un homme et sa conduite sera certainement jugée bien plus sévèrement. La rupture, si elle est décidée, doit être préparée de façon à faire le moins de peine possible ; la décision doit être transmise à l'intéressé avec fermeté, sans embages et sans erreur ; il faut qu'il s'aperçoive que vous ressentez réellement le chagrin que vous lui causez et que ce n'est pas sans lutter que vous avez pris cette décision.

L'amoureux doit alors agir en homme. Il doit se soumettre ; qu'il le fasse avec courage et résignation. Il ne

doit jamais manquer de considérer son ancienne fiancée comme une femme pour qui il a la plus haute estime ; jamais il ne doit se départir à son égard des règles qui s'imposent à un gentilhomme. Qu'il ne blâme pas sa conduite en public. Ne vous offrez pas la mesquine satisfaction de la condamner ou de vous justifier auprès de ceux qui vous écoutent. Ne trahissez jamais les secrets qu'elle vous a confiés dans les heures d'abandon ; ne soufflez jamais un mot, même à vos amis les plus intimes, de ce qui a pu se passer lorsque vous lui faisiez la cour et des incidents qu'elle peut désirer voir rester secrets. Renvoyez tous les billets amoureux qu'elle peut vous avoir envoyés, les cadeaux qu'elle peut vous avoir faits, le portrait ou les souvenirs qu'elle vous avait confiés. Renvoyez-lui tout cela et demandez qu'elle en agisse ainsi à votre égard. Si elle a eu raison d'agir comme elle a fait, vous le saurez, vous vous en apercevrez et plus tard vous le reconnaîtrez ; si elle n'a agi que par caprice, il est aussi bon pour vous que tout soit fini.

LES COMPAGNES.

AVIS AUX DAMES.

Pendant la période des fiançailles, il est très important pour la jeune fille de choisir ses compagnes avec un grand soin. Cela est important en tout temps, mais principalement dans cette circonstance spéciale.

Le ciment de l'amitié est la confiance, la confiance se montre par l'échange de secrets. Mais la confiance ainsi comprise peut amener de dangereux résultats. Deux personnes peuvent conserver un secret, trois ne le peuvent pas. La jeune fille doit cacher à toutes ses amies de cœur le secret intime de son amour ; elle ne doit jamais discuter les qualités ou les défauts de son futur époux ; elle doit l'estimer trop pour cela, car si elle est sage, l'opinion d'un groupe de bavardes n'aurait pour elle aucune valeur. Il y a bien d'autres choses à se dire entre compagnes : on peut parler de rubans, mouselines, soies, magasins, de la nouvelle comédie, du nouveau roman, de la dernière valse ; mais l'amour, l'amour, le fonds inévitable de toutes ces causeries, est formellement interdit. Les relations sociales nous obligent à faire une certaine catégorie de visites et à recevoir celles d'une certaine catégorie de personnes ; mais l'intimité n'obéit pas aux mêmes lois : c'est une matière de sélection et de choix ; et le choix doit se faire sous la direction d'un jugement sain. Le point fondamental chez un ami est l'honnêteté des dispositions ; on pourrait ajouter aussi : un bon caractère, un jugement solide, un tempérament doux, un esprit stable, une tenue indépendante et un cœur sincère.

LES PRÉSENTS.

L'habitude veut que le fiancé fasse quelques présents après les fiançailles. Le plus élégant et le plus ordinairement choisi est une jolie bague, l'anneau de fiançailles,

qui doit être en diamants ou en perles. La jeune fille fait quelquefois cadeau d'un anneau pareil à son fiancé ou le fiancé en fait faire deux semblables et en porte un à son doigt, chacun ayant ainsi la même bague.

Le premier présent doit être fait par le fiancé. Il est très à propos de faire suivre ce premier cadeau, de présents aux jours fixés pour l'échange de ce genre d'attentions : à la fête de la jeune fille, à Noël, au jour de l'an ; dans ces circonstances, la jeune fille est parfaitement libre de rendre la politesse. Pour un jeune homme les présents les plus usuels à offrir consistent en bijouterie ; pour la jeune fille, quelque cadeau sortant de ses mains, une paire de pantoufles élégamment brodées, un mouchoir avec un monogramme brodé, un porte-cigare brodé, ou quelque chose du même genre.

Lorsque la date du mariage est fixée, le futur époux doit faire préparer pour la circonstance un beau présent, généralement une parure de bijoux, proportionné à ses moyens et à sa générosité.

En France ce cadeau s'appelle la *corbeille de mariage* et la règle admise est de le faire correspondre à 10 pour cent de la dot de la jeune fille. Mais au Canada où la dot est inconnue, ou du moins n'est pas de mise, cette règle n'a pas d'application. La *corbeille de mariage* consiste en un joli panier décoré ou en un coffre élégant contenant des étoffes, des broderies, des bijoux, des gants, des éventaïls et une bourse renfermant une somme d'argent en pièces d'or *neuves* ou un chèque. Ce cadeau est exposé avec le reste des présents.

L'étiquette veut que tous les cadeaux de nocés soient envoyés à la jeune fille et jamais au prétendant, quand même ils proviendraient d'amis de celui-ci. On peut les

envoyer pendant toute la semaine qui précède le jour du mariage et il est d'habitude d'en faire une exposition à laquelle sont conviés les parents et les amis de la famille. L'habitude qu'ont certaines personnes d'inviter à ces exhibitions intimes des étrangers et même des journalistes, est absolument déplorable, comme l'est non moins l'insistance curieuse de quelques-uns à faire publier dans les journaux une liste complète des cadeaux reçus. Cette énumération baroque, qui rappelle beaucoup trop un catalogue de vente de prêts sur gage, dénote un goût d'ostentation regrettable et absolument hors de mise en pareille circonstance.

La marge pour les cadeaux de noce est excessivement large. L'argenterie, les miroirs, le cristal, les meubles, la porcelaine, utile ou d'ornement, sont toujours les bienvenus dans un jeune mariage. Il ne faut pas oublier non plus qu'il peut être avantageux quelquefois de lancer une pointe pour indiquer d'avance aux amis ou aux parents ce qu'il serait bon d'acheter. Un présent est doublement agréable lorsqu'il évite une dépense plus tard et lorsqu'il ne fait pas double emploi. Il est bon aussi de choisir des cadeaux qui puissent être également agréables et utiles aux deux époux, afin d'éviter des partages qui peuvent provoquer des désagréments.

L'ÉTIQUETTE PENDANT LES FIANÇAILLES.

Lorsque la demande a été acceptée et que les jeunes gens sont fiancés, c'est alors que l'étiquette intervient

dans toute sa rigueur, et qu'il importe d'en respecter et d'en faire respecter les règles aussi bien à l'égard des étrangers qu'entre fiancés. Le moment est venu de faire preuve de bonne éducation et de bonnes manières, et il y a certaines lois sociales d'une observation inviolable.

Quelques-uns des membres de la famille du fiancé doivent d'abord aller faire visite aux parents de la jeune fille, et ceux-ci doivent leur rendre sans retard la politesse. Il n'est pas nécessaire qu'il surgisse entre les familles une intimité suivie ; il peut y avoir d'excellentes raisons pour qu'il n'en soit pas ainsi ; tout ce qu'il faut, c'est un échange de civilités ordinaires qui se traduise par quelques visites. Si la famille du jeune homme ne réside pas dans la même ville que celle de la jeune fille, la nouvelle des fiançailles doit être suivie immédiatement d'une lettre de ses parents ou amis les plus proches à la jeune fille elle-même ou à ses parents. Ces lettres-là doivent être écrites sur un ton de sympathie et de cordialité complètes, et il importe d'y répondre sans aucun retard.

Quelquefois le jeune homme qui aspire à l'amour d'une jeune fille, doit se préparer à faire une part dans ses affections pour tout le reste de la famille, mais il n'en est pas de même pour la jeune fille.

Lorsque les fiançailles sont conclues, c'est l'habitude d'admettre le jeune homme dans l'intimité de ses nouveaux parents ; on le considère comme plus qu'un membre virtuel de la famille. Il doit jouir de la confiance en tout.

C'est une grosse faute contre l'éducation et les bonnes manières, d'omettre une jeune fille d'une invitation dans laquelle son fiancé est compris, et il y a peu de jeunes

filles qui accepteraient une invitation ainsi faite. Néanmoins, il n'y a aucune règle qui empêche d'agir librement sur ce point.

En échange de l'entrée qui lui est accordée dans la famille, le jeune homme doit montrer toute la déférence possible à l'égard de tous les membres de cette famille, surtout des parents. Il doit être aimable pour les sœurs de sa fiancée, et généralement franc, attentif et cordial dans ses relations avec ses frères. S'il y a des enfants, rien ne le rendra plus populaire auprès des vieux parents que le cadeau de quelques jouets ou de quelques bonbons, ou l'offre d'une promenade, un jour de congé ; après une pareille sortie, ils jureront amitié éternelle "au monsieur qu'Emilie va épouser", ou plus simplement les gaillards l'appelleront le "cavalier d'Emilie."

Il ne rentre pas dans les lois strictes de l'étiquette pour les frères et sœurs d'appeler dès le premier jour le nouveau membre de la famille par son petit nom. Tout dépend de l'âge et des dispositions. Il y a des gens qui ne peuvent jamais s'habituer à parler autrement que très respectueusement à leurs amis, tandis que d'autres trouvent parfaitement ridicule de ne pas adopter au plus vite les formules familières.

Cela n'est pas absolument imposé par les lois de l'étiquette, mais c'est une excellente politique que de soigner attentivement sa future belle-mère. Se faire une bonne place dans son estime et dans son affection, c'est aplanir bien des obstacles dans la voie qui conduit au mariage.

Un fiancé ne doit jamais publier la position absolument anormale qu'il occupe à l'égard de la famille de sa fiancée ; les dérangements que cause sa présence, le montant de patience qui est nécessaire de leur part pour lui

assurer une position tolérable dans la maison, il doit s'efforcer de compenser tout cela par une attention soigneuse aux habitudes de la famille et même aux manies de quelques-uns de ses membres ; il doit observer rigoureusement les heures des repas et faire attention de ne pas rester dans la maison le soir après l'heure où tout le monde a l'habitude d'aller se coucher.

La plus grande franchise est indispensable de la part du jeune homme en ce qui a trait à sa position financière et il doit étudier avec soin la position sociale de la famille dans laquelle il va pénétrer, de façon à ne rien faire qui puisse blesser personne soit en paroles, soit en actions, surtout si cette position est inférieure à la sienne ; il fera également bien de ne pas affecter de mépris pour la richesse et l'influence, si c'est lui qui se trouve à leur égard dans une position inférieure.

Pour ce qui a trait aux arrangements pécuniaires, une jeune femme doit chercher à comprendre tout ce qui se passe et à tout accepter du meilleur esprit possible, en fait de conseils, compliments, explications, etc. Si elle possède une fortune personnelle, elle doit, dans tous les points qui sont laissés à sa décision, agir avec générosité et avec confiance, sans pour cela, toutefois, cesser d'être prudente. Bien des hommes, il ne faut pas l'oublier, peuvent abonder en bonnes qualités, mais aussi, être imprévoyants. Un homme peut avoir de bonnes intentions et cependant avoir la passion des constructions ; il peut être le meilleur garçon du monde et pourtant être joueur ; il peut n'avoir pas ce défaut et cependant avoir une notion confuse des comptes, appartenir à cette espèce d'hommes qui gaspillent et qui égarent de l'argent sans qu'on sache jamais comment ils

s'y prennent ; ou bien encore il peut pousser l'économie jusqu'à l'avarice, raser jusqu'au moindre sou et fatiguer à mort sa femme à propos de la dépense extraordinaire d'un écu, ou encore il peut être faible de caractère et trop bon garçon, toujours disposé à payer pour les amis ou à se porter garant pour eux. Finalement, le cher Charles, Henri ou Robert, peut n'avoir aucune de ces dispositions, mais être un honnête marchand ou négociant dont le capital est entièrement engagé dans les affaires et qui court le risque d'être aujourd'hui riche et demain pauvre.

En toute circonstance, donc, il est nécessaire pour une jeune fille de se faire constituer un avoir personnel, et elle ne doit pas, pour satisfaire un caprice plus ou moins romanesque, rejeter les conseils de ceux qui lui donnent cet avis, du moment que c'est aussi bien l'avantage de son mari que le sien. En constituant ainsi un douaire ou avoir personnel, on possède toujours un fonds qui ne peut pas être touché, et qui peut subvenir aux premiers besoins de la femme et des enfants ; et cela doit se faire, que la femme ait une fortune ou non. Il est bon également de régler aussitôt la question des dépenses et l'allocation pour la toilette de la femme ; le paiement de cette allocation doit être réglé de façon à ne pas tomber à des époques gênantes où elles pourraient irriter le mari.

Le *flirt* de part et d'autre doit être évité non seulement par raison d'étiquette, mais par raison d'humanité. Si les amoureux sont sincères dans leurs protestations d'amour, ils ne peuvent pas avoir l'intention de se causer de la peine. La même remarque s'applique de chaque côté. Peut-il y avoir quelque chose de plus pénible pour

un cœur amoureux que de voir l'objet de son affection badiner avec les émotions les plus sacrées du cœur ?

L'étiquette ne permet pas de se livrer publiquement à des affectations amoureuses ou de se tenir constamment à part du reste de la compagnie ; cependant les autorités, c'est-à-dire les parents, pourront préparer des occasions et en faire profiter la jeunesse sans toutefois faire d'ostentation, ni en parler, ni attirer l'attention. Ce doivent être des rencontres fortuites. Rien ne peut rendre plus ridicule un couple de fiancés et les mettre plus mal à l'aise que de voir la famille se retirer de la chambre où ils se trouvent, avec quelques remarques saugrenues de ce genre-ci : " Venez donc ! Fanny et M. Amour veulent avoir cette pièce pour eux seuls. " Pauvre Fanny !

Il est d'aussi mauvais goût de la part des fiancés de se montrer exclusifs et de laisser tout le monde à l'écart. Leurs attentions intimes doivent être réservées pour le tête à tête et lorsqu'il en est autrement, la faute doit généralement retomber sur la femme. La femme aime à faire parade de ses conquêtes ; elle ne peut pas se passer d'attentions, elle oublie qu'en société toute démonstration intime met mal à l'aise les autres personnes ; les jeunes filles sont ennuyées, embarrassées et vexées même parce qu'elles n'ont pas la même bonne fortune ; les jeunes gens détestent toutes ces grimaces qu'ils appellent de la sottise ; en somme, il est vrai, suivant le proverbe, qu'il y a temps pour tout.

Ainsi toute tentative de se tenir à l'écart, de s'asseoir dans un coin, et toute démonstration spéciale est de mauvais goût ; d'ailleurs ces simagrées sont en général accompagnées d'un manque complet de sincérité, et il

est certain que les vraies affections sont forcément celles qui sont réservées pour la vraie intimité qu'on peut seulement avoir dans des réunions particulières.

En même temps il faut éviter les airs de haute indifférence et prendre garde de ne pas avoir semblé s'enfuir ; une conduite de ce genre, quelle que soit la solidité et la force de l'attachement, peut amener des déceptions inutiles, provoquer des erreurs et causer des ennuis.

Des sentiments vrais, une considération vraiment digne d'une dame pour tout l'entourage,—qualité qui fait absolument défaut à la génération actuelle,—sont les meilleurs guides pour naviguer heureusement entre les démonstrations extrêmes : d'un côté l'extravagance de la chaleur et de l'autre côté l'exagération de la froideur.

C'est le privilège exclusif de la jeune fille de fixer le jour du mariage ; et quelle que soit l'impatience de l'amoureux, il doit se soumettre docilement à la décision de sa fiancée sur ce point.

LETTRES DE FAIRE PART.

Les coutumes varient beaucoup à cet égard et les habitudes absolument françaises diffèrent tellement des nôtres en cette matière, que nous croyons bon de nous en tenir uniquement à ce qui se fait au Canada et aux Etats-Unis, sans vouloir introduire des mœurs qui ne cadrent pas avec notre milieu.

Dans les mariages catholiques, la coutume veut que les parents et amis soient invités à la cérémonie religieuse et alors les lettres de faire part sont envoyées de la façon suivante :

Le père et la mère, s'ils sont vivants tous deux, sont les personnes qui font part pour les fiancés et, à leur défaut, le plus proche parent. Chacun des deux partis fait part pour son compte et l'enveloppe contient deux lettres ainsi conçues, lithographiées sur papier élégant, car l'étiquette n'admet pas le caractère imprimé, la typographie.

Montréal, 20 février 1897.

Monsieur et madame Dubois ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Marie Dubois, leur fille, avec monsieur Arthur Dupont et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée à l'église St-Jacques, le six mars mil huit cent quatre-vingt-dix-sept.

Québec, 20 février 1897.

Monsieur Olaus Dupont à l'honneur de vous faire part du mariage de monsieur Arthur Dupont, son fils, avec mademoiselle Marie Dubois et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée à l'église St-Jacques, le six mars mil huit cent quatre-vingt-dix-sept.

Ces lettres sont pliées et mises sous enveloppe ensemble.

S'il y a réception, le jour du mariage, cette réception doit toujours avoir lieu chez la mère de la jeune fille et l'on ajoute alors à la lettre de faire part des parents de la jeune fille :

Madame Dubois recevra de deux à quatre dans l'après-midi.

242, rue Sherbrooke

Lorsque le mariage se fait sans cérémonie à l'église et qu'il y a réception chez la mère de la mariée ou a défaut chez la parente la plus proche, les lettres d'invitation sont ainsi rédigées :

Madame Paul Dubois
recevra
vendredi, 20 février.
de deux à quatre heures.
242, rue Sherbrooke.

Dans la lettre d'invitation, il y a deux cartes élégantes, une grande et une petite.

La première porte :

Monsieur et madame A. Dupont.

La plus petite est ainsi rédigée :

Mademoiselle Marie Dubois.

Mais s'il n'y a pas de réception le jour du mariage et si les jeunes époux veulent recevoir au retour de leur voyage de noce, ils envoient à leurs amis une carte ainsi conçue :

Monsieur et madame A. Dupont
recevront
mercredi, 4 mai,
de 8 à 10 heures.
432, rue St-Denis.

Ou bien encore :

Monsieur et Madame A. Dupont
recevront
tous les mercredis de mai
de 8 à 10 heures.
432, rue St-Denis.

•

Les jeunes mariés ne sont pas tenus de rendre ces visites avant le dernier jour fixé pour les réceptions.

Lorsqu'une annonce est mise dans les journaux pour faire savoir les mariages et qu'on y ajoute les mots *pas de cartes*, cela n'exclut pas les visites de félicitations. Les jeunes mariés avertissent ainsi leurs amis qu'ils ne font pas de distinction, qu'ils prennent les choses comme elles sont et qu'ils recevront tous les amis qui viendront les visiter. D'ailleurs la mode des visites de félicitations est usée et surannée. Après la lune de miel, les visites se font naturellement, dans le cours des visites ordinaires, c'est-à-dire l'après-midi.

Les mariés doivent rendre toutes ces visites-là ; il arrive souvent que le mari se trouve, par suite de ses occupations, dans l'impossibilité de le faire ; alors la première demoiselle d'honneur qui a aidé la mariée à recevoir ses amis, doit accompagner la jeune femme dans ses visites, et là cessent ses attributions.

DEMOISELLES D'HONNEUR ET GARÇONS D'HONNEUR.

Le choix des demoiselles d'honneur doit porter d'abord sur les sœurs de la mariée qui sont encore jeunes filles et quelquefois aussi cet honneur est conféré à quelques-unes des sœurs du marié. En ce cas, c'est la sœur de la mariée qui occupe le premier rang et a droit à tous les honneurs. La première demoiselle d'honneur doit s'occuper exclusivement de la mariée, la deuxième a surtout pour mission d'envoyer les cartes d'invitation.

Le marié doit donner au premier garçon d'honneur charge de toute la cérémonie et lui confier l'argent nécessaire aux dépenses. C'est lui qui fait à la mariée cadeau d'un bouquet blanc comme neige et le marié en offre de semblables aux demoiselles d'honneur. C'est le premier garçon d'honneur qui présente au jeune couple les amis venus pour les féliciter. C'est lui qui paie la cérémonie à l'église, qui règle les cochers, en un mot, qui fait tous les arrangements. Si, comme il arrive souvent, tous les gens de la noce s'en vont à la gare pour voir partir l'heureux couple en voyage de noce, c'est lui qui prend les billets, surveille les bagages et choisit de bons sièges pour les heureux voyageurs. Son devoir aussi est d'envoyer aux journaux les avis de mariage. En France, il y a généralement deux demoiselles d'honneur et deux garçons d'honneur répartis également dans les deux familles. Ici, le nombre n'est pas limité, mais il y a autant de garçons d'honneur que de demoiselles d'honneur. En Angleterre, il y a plusieurs demoiselles d'honneur et un seul garçon d'honneur.

LE COSTUME DE LA MARIÉE ET DU MARIÉ.

La robe de noce n'est pas une question qui tombe dans le domaine de l'étiquette ; elle relève beaucoup plutôt de la mode. Tout ce que l'étiquette peut exiger, c'est que là comme en tout l'on fasse preuve de bon ton. Une jeune mariée ne doit pas porter autre chose que du

blanc ; le long voile de dentelle et les fleurs d'oranger sont indispensables ; pour une veuve, une robe de soie gris-perle ou de nuance pâle, sans voile ni couronne, est préférable. Si la mariée n'a pas droit au qualificatif de jeune mariée, il serait de bon goût d'éviter le costume d'une toute jeune fille. Les gants, le gilet et la cravate blanche s'imposent pour le marié. Les demoiselles d'honneur peuvent porter des robes de couleur, mais des robes blanches avec garnitures de couleur font bien meilleur effet. La robe de voyage de la mariée doit être à la mode, mais sans excentricité de forme ou de couleur, car il est de très mauvais goût pour une nouvelle mariée d'attirer l'attention sur elle, en voyage de noce.

LE MARIAGE.

Les premiers rangs des chaises sont généralement réservés aux invités.

Les futurs époux occupent des sièges séparés des autres assistants, ils ont chacun à côté d'eux leurs propres parents ; en arrière sont les demoiselles et les garçons d'honneur, les demoiselles derrière la mariée, les garçons derrière le marié. La mariée occupe le siège à gauche du marié, les parents du marié s'assoient à droite de celui-ci, ceux de la mariée à gauche de celle-ci.

Pour le mariage comme en toutes les circonstances de la vie, l'exactitude est la plus grande des politesses. Personne ne doit faire attendre et le mariage ne sera que plus imposant si tout se passe sans accrocs, sans retard, sans désappointement.

Le cortège arrive en voiture et se forme à l'entrée de l'église. La mariée s'avance d'abord au bras de son père, et le marié suit, donnant le bras à la mère de sa future ; les garçons et les demoiselles d'honneur suivent par couples, puis les parents.

La cérémonie se passe suivant les rites prévus par l'église où se fait le mariage, rites que nous n'avons pas ici à détailler parce qu'ils sont absolument sous le contrôle des autorités ecclésiastiques, qui prennent aussitôt la conduite de tout et dirigent les mariés à travers les différentes phases de la cérémonie religieuse.

Une fois le service fini, le défilé commence et si les époux retournent directement chez eux, il s'opère en re-traversant l'église. Cette fois les deux époux sont unis ; le mari donne le bras à sa femme et ils prennent la tête du défilé.

Généralement, après la cérémonie, il y a réception impromptue à la sacristie, où les amis des jeunes époux viennent leur adresser leurs félicitations.

Il est de règle que ce sont les parents de la mariée qui adressent les premiers la parole à celle-ci, puis les parents du marié.

En sortant de l'église, les deux époux, qui sont venus chacun dans une voiture différente, repartent dans la même voiture, qui les conduit chez les parents et de la maison à la gare.

S'il y a déjeuner ou souper, la nouvelle mariée ne retire sa robe de noce que lorsqu'il lui faut endosser le costume de voyage.

Dans la quinzaine qui suit le mariage, les amis de la famille doivent faire visite à la mère de la mariée.

Il est contraire à l'étiquette de porter le deuil à un

mariage ; même si la mère de l'un des deux époux est veuve, elle doit quitter le deuil ce jour-là et porter du gris ou une teinte neutre, quitte à reprendre ensuite le deuil le plus sévère.

Les félicitations à la jeune femme après le mariage ou à la réception qui suit doivent être faites avec beaucoup de tact pour n'être pas banales, ridicules ou déplacées. C'est le marié qui doit être félicité. A la jeune femme on ne doit qu'adresser des souhaits de félicité. Un monsieur ou une dame qui connaissent également le marié et la mariée doivent parler d'abord à celle-ci ; s'ils ne connaissent que l'un d'eux, ils parleront d'abord à la personne qu'ils connaissent et se feront présenter à l'autre. S'ils sont étrangers à tous les deux, le premier garçon d'honneur se chargera de les présenter.

LE DINER DE NOCE ET LE DÉPART.

S'il y a un dîner de noce, le marié et la mariée s'assoient à la place qui leur est désignée et qu'indique suffisamment le gâteau de noces placé au milieu de la table.

Le prêtre qui a célébré le mariage est généralement invité et prend place en face des époux.

Le père et la mère de la jeune fille qui reçoivent s'assoient aux deux extrémités de la table.

La première demoiselle d'honneur se place à côté de la mariée, et le premier garçon d'honneur à côté du marié. Après que la santé de la mariée a été présentée

par le plus ancien ami de famille de la jeune fille, le gâteau est distribué en petits morceaux par les demoiselles d'honneur.

Lorsque le marié a répondu à cette santé, on porte celle de l'hôte et de l'hôtesse.

Ensuite viennent les autres santés.

La série des santés épuisée, la première demoiselle d'honneur se lève et conduit la mariée hors de la salle. Aussitôt que ce départ est remarqué, les autres dames quittent la table. Alors la robe de noce disparaît pour faire place au costume de voyage ; on cause un peu des incidents de la journée jusqu'à ce que le marié, qui lui aussi a changé de costume, presse le départ de sa femme. Il la reçoit finalement après toutes les embrassades de ses amies et c'est son père qui la lui remet.

Si une voiture attend à la porte, il fait monter sa femme et la suit bientôt après avoir adressé à tout le monde son plus gracieux sourire ; enfin il donne le signe de partir et le couple commence ce grand voyage de joie ou de douleur, sans s'occuper de la nouvelle vie dans laquelle ils entrent tous deux et sans s'inquiéter de la volée de vieux souliers ou des poignées de riz que leur envoient des amis sincères mais superstitieux.

LA LUNE DE MIEL.

L'union est accomplie ; les noces sont terminées. Tout est consommé. La vierge est morte : la femme naît ; une nouvelle vie commence pour elle, vie inconnue,

mystérieuse dont il appartient au mari de lui ouvrir les portes, de lui faire connaître les plaisirs et les joies, de lui adoucir les douleurs et les sacrifices.

Victor Hugo dit quelque part :

Goûtons du chaste hymen le charme solitaire,
Que la félicité nous cache à tous les yeux ;
Le serpent couché sur la terre
N'entend pas deux oiseaux qui volent dans les cieux.

“Ce premier essai de vie à deux, pendant lequel une femme est encouragée par l'espérance du bonheur, par le sentiment encore neuf de ses devoirs d'épouse, par le désir de placer, par la vertu si persuasive, au moment où elle montre l'amour d'accord avec le devoir, se nomme la lune de miel.— Cette expression de lune de miel, ajoute Balzac, à qui nous empruntons cette définition, est un anglicisme qui passera dans toutes les langues, tant elle dépeint bien la nuptiale saison pendant laquelle la vie n'est que douceur et ravissement.”

Quelles heures précieuses, quelles journées resplendissantes et bénies que ces premières heures, ces premières journées qui suivent l'union longtemps attendue et si vivement souhaitée ! Non le rêve du poète, le rêve d'Alfred de Musset ne le trompe pas ; pour celui dont elles traversent ici-bas la destinée, ces heures sont réellement détachées de la vie des anges :

Ils sont jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre,
Comme un pavillon d'or le ciel devrait descendre.

S'aimer et pouvoir se le dire ; sentir son âme s'élever au-dessus des ombres du monde et se fondre, dans le bleu du ciel, avec une autre âme également sereine et

épurée ; et, pendant que s'accomplit cette immatérielle hyménée, tenir dans sa main une main frémissante qui s'abandonne à la vôtre avec espoir et confiance ; sentir battre contre sa poitrine un cœur qui bat pour vous ; pénétrer par le regard dans une pensée toute remplie de rayonnements dont vous êtes la lumière ; s'oublier dans ces longues causeries tout entrecoupées de rêves et de silence et qui s'éteignent en soupirs étouffés, en voix qui ne sont plus que des souffles, n'est-ce pas là tout ce qu'on peut envier de plus divin ? N'est-ce pas là l'idéal du bonheur ? Le monde, ses vanités, ses mensonges, tout cela est oublié. Le premier souhait des époux, c'est la solitude ; ils y courent, heureux d'échapper aux yeux qui leur pèsent, aux bruits qui les troublent. Leur amour est légitime ; il a le droit de s'étaler au grand jour ou de se bercer câlinement devant le foyer de la famille ; et cependant le regard d'une mère elle-même est une contrainte, la présence d'un ami ou d'un frère, un supplice. Il faut le mystère à ces félicités partagées ; il faut la liberté du désert à ces abandons ; car ils doivent être seuls ceux qui laissent tomber leur front sur l'épaule aimée, "prie-Dieu vivant, a-t-on dit, où les têtes qui aiment s'appuient pour cacher l'extase de l'ivresse ou faire la méditation du souvenir", et pour faire trêve à ces recueils merveilles, à ces contemplations songeuses et idolâtres, tapies dans un coin du foyer, viennent les promenades à deux dans les grands bois, les courses désordonnées par monts et par vaux sous l'œil de Dieu souriant.

La nature est la source vive où les époux sentent le besoin de se retremper dans la profondeur des forêts ; dans le calme des champs, au milieu de ce silence de

l'étendue où s'entendent seules les voix monotones des arbres ou des eaux, il est une magie propice à l'amour. Voyez les jeunes mariés, tous courent se pâmer devant les magnificences de la création ; c'est une étrange sympathie, divine presque ; la lune, l'éternelle fiancée, le soleil, l'éternel amant, ont de ces émanations puissantes qui pénètrent tous les cœurs, les bercent dans une même harmonie, les fondent dans une même étreinte. Ces paradis varient suivant les goûts et la fortune. Le voyage aux Etats-Unis, au Niagara, ou bien plus modestement les voyages à Québec sont généralement le but extrême de ces joyeuses tournées, car nous n'écrivons pas ici pour les millionnaires, d'ailleurs le proverbe le dit : *Le bonheur est là où on le place*. Les poètes de l'antiquité et à leur tête Horace, un vrai sage, ont chanté les charmes de la vie modeste. "Celui qui ne désire rien est roi."

Les premières heures de la lune de miel ont un enivrement auquel il ne faut point s'abandonner trop vivement ; il ne faut point, dès le premier jour, effeuiller d'une main indiscrete toutes les roses blanches qui parent le front de la jeune épouse. Il ne suffit pas d'aimer de toutes les puissances de son être, de croire que tout est fini quand on a inondé de jouissances ce cœur qui vient d'éclore au plaisir.

Le plaisir sied très bien au sage,
Il ressemble aux vins délicats ;
On peut s'en permettre l'usage :
Buvez, ne vous enivrez pas.

La lune de miel doit être avant tout le temps de l'initiation morale. Les commencements de l'union ont

sur sa durée et sur sa perfection une immense influence ; c'est alors que la femme est disposée à recevoir les pensées, les impressions, l'éducation que doit lui donner l'être en qui elle vit. Son mari est plus qu'un maître aimant et aimé, c'est un modèle. Sur lui elle fixe incessamment ses regards et son esprit ; à ce point que le législateur indien défend à la femme de trop contempler son nouvel époux. Cette prescription ne se comprend pas. Que la femme, au contraire, regarde son mari, dirons-nous, qu'elle ne regarde que lui et se transforme à son exemple. Au lendemain de l'union, la jeune épouse n'a ni volonté ni personnalité ; c'est une cire molle qu'il faut pétrir ; c'est un enfant qu'il s'agit d'élever et d'instruire, même en l'amusant. Balzac, le puissant analyste, le hardi plongeur de tant de mers insondées dans l'océan de l'humanité, Balzac compare justement l'amour à l'enfance. "N'y a-t-il pas, dit-il, de gracieuses similitudes entre les commencements de l'amour et ceux de la vie ? Ne berce-t-on pas l'enfant par de doux chants et de gentils regards ? Ne lui dit-on pas de merveilleuses histoires qui dorent l'avenir ? Pour lui, l'espérance ne déploie-t-elle pas ses ailes radieuses ? Ne verse-t-il pas tour à tour des larmes de joie et de douleur ? Ne se querelle-t-il pas pour des riens, pour des cailloux avec lesquels il veut se bâtir un palais, pour des bouquets aussitôt oubliés que coupés ? N'est-il pas avide de saisir le temps, d'avancer la vie ? L'amour est notre seconde transformation. Cette transformation, désastreuse parce qu'elle est démoralisante et mortelle si on l'abandonne à elle-même, deviendra utile et féconde si on la règle, si on la guide. Comment y arriver ? Simplement par une assimilation, pour ainsi

dire, de la femme, par une association de corps et d'âme, par une participation aux sentiments du cœur comme aux labeurs de l'esprit et du corps.

Le mari ne doit donc pas cultiver seulement les qualités en quelque sorte extérieures de l'amour : la passion, l'enthousiasme, l'effusion ; ces qualités s'anéantiraient d'elles-mêmes si elles ne recouvraient la conscience et l'estime ; l'œuvre de l'homme serait incomplète et sans durée, s'il se bornait, dans ces heures bénies, à inspirer la passion et à en jouir, au lieu d'inculquer au cœur l'honnêteté, à l'esprit la fermeté et la droiture, au caractère la rectitude et la dignité.

Un mot encore. Les jeunes mariés se laissent quelquefois aller à murmurer cette parole de Duclos qui sent trop son dix-huitième siècle : " La pudeur est une vertu que tous les matins on s'accroche avec des épingles." Que les imprudents songent à cette définition de Balzac : " La pudeur est la conscience du corps, et qu'ils méditent ce commentaire : les actions qui, en froissant nos intérêts, désobéissent aux lois de la conscience, nous blessent plus profondément que les autres et, répétées, elles font naître la haine. Il en est de même des actes contraires à la pudeur relativement à l'amour.

Il nous reste une question cependant qui demande une réponse : combien doit durer la lune de miel ? Ceux qui ne voient là qu'une saison de plaisir peuvent s'évertuer à chercher une solution. Qu'ils dressent des statistiques comme pour déterminer la vie moyenne d'un serin ou la durée normale d'un ministère, à leur aise. Qu'ils se bornent à répondre jusqu'à la venue du premier enfant, nous le voulons bien. Ce que nous avons dit de la lune de miel a dû prouver d'abondance que nous ne

saurions la considérer comme une période fugitive, c'est-à-dire comme une illusion ou une erreur. La lune de miel est à nos yeux tout le mariage ; une fois levée, elle ne doit point se coucher. Elle doit luire éternellement. Si elle s'éteint, c'est la *lune rousse*. Un accommodement néanmoins. Si l'éternité de la lune de miel vous déplaît, brisez-la, mais que ce soit à la façon des vieilles lunes de Henri Heine. " Que deviennent les vieilles lunes ? demandait-on un soir au poète allemand. — Dieu les casse pour en faire ce que vous voyez là, répondit-il, en montrant le ciel constellé de milliers d'étoiles. Faites comme Dieu, parsemez le firmament de votre amour des mille débris de votre lune de miel, s'il vous faut absolument la briser. "

Pour terminer ce chapitre, un mot des coutumes spéciales à notre pays.

Tout le monde sait que le gâteau de noces est partagé et que l'on en envoie un morceau à tous les amis et à tous ceux avec qui l'on veut rester en correspondance ; des cartes et des nœuds blancs accompagnent le gâteau ; s'il y a certaines personnes avec qui vous ne voulez pas rester en relations après votre mariage, veillez bien à ne pas les inclure dans cette courtoisie ; toute liaison particulière s'efface quand une jeune fille se marie et elle ne se relie qu'au moyen de cette attention.

Lorsque la lune de miel est éteinte et que le jeune couple rentre dans le monde, toutes les personnes qui ont reçu des cartes et du gâteau viennent leur faire une visite de félicitation. Il importe alors d'être très circonspect. L'étiquette la plus stricte et les manières les plus sévères doivent être suivies en cette circonstance ; beaucoup de raison et de discrétion sont néces-

saires et tout enfantillage ou transport amoureux est interdit en public. La tenue est une grande chose et à notre époque de critique effrénée, il importe de ne pas verser dans le ridicule. Le monde et ses usages ne peuvent pas être mis à l'écart ; ses règles, tant qu'elles ne violent aucun principe supérieur, doivent être les nôtres ; tant que nous sommes dans le monde, nous devons agir comme agit le monde. Le monde, a-t-on dit, est un animal indompté et indomptable, mais nous appartenons à cet animal, nous ne sommes peut-être qu'un misérable poil de la queue, mais nous devons suivre la tête.

LA VIE CONJUGALE.

L'art du bonheur dans la vie conjugale peut se résumer en trois mots : souffrir et supporter. Les angles du caractère doivent être adoucis, les volontés inflexibles doivent être fléchies, le *je* doit devenir *nous* ; une déférence mutuelle, un respect mutuel, une considération mutuelle peuvent seules produire un bonheur mutuel. Le mari doit traiter sa femme et la femme doit traiter son mari avec tout le respect que l'on prodigue à une dame ou à un monsieur qui sont étrangers. Le bonheur s'envolera vite s'il n'y a pas échange de courtoisie. La contradiction mutuelle changera un lieu de bonheur en un purgatoire, un élysée en un enfer ; et le cas ne se présente que trop souvent après les jours de cour les plus délicieux et les plus tendres, comme les journées d'été les plus chaudes se terminent quelquefois par un orage. Si

la femme et le mari n'ont aucun goût semblable, on peut chanter comme le poète, mais en prenant la chanson à rebours : *there is no place like home*. La femme énumère ses peines en disant : j'aimerais vivre à la campagne, et lui, il préfère la ville ; j'aime qu'il fasse chaud, et il aime le froid ; j'aime que les enfants soient instruits à la maison, et il veut les envoyer à l'école ; j'aime la musique, les concerts, le chant, lui les déteste ; j'aime les côtelettes, et il ne les aime pas ; j'aime la volaille, et il l'a en horreur." Il semble, en somme, qu'il n'y a qu'une chose qu'ils aiment tous les deux et cette chose-là ils ne peuvent pas l'avoir l'un et l'autre ; ce qu'ils désirent, c'est avoir le dernier mot. Cette incessante contradiction, cette implacable divergence de goût, c'est la ruine, c'est la démolition de toute félicité conjugale.

S'il s'élève des différences de goût, ou des difficultés entre mari et femme, il ne s'agit pas de savoir, comme cela arrive trop fréquemment, qui aura plus de tête, qui mettra plus de feu dans la discussion, mais bien qui fera les premières avances et qui fera un pas pour rencontrer l'autre à mi-chemin. Il n'y a rien qui provoque autant de décastres dans la vie conjugale que ce feu, cette chaleur de discussion qui n'est qu'une réponse illégitime et dangereuse de la haine, de la fierté et de l'absence de caractère.

Il faut surtout porter un soin spécial à ne pas faire allusion à des difficultés éteintes. Ne rappelez jamais un sujet sur lequel vous avez déjà eu une altercation, que ces sujets-là soient à jamais éteints entre vous deux. Le mauvais caractère est la plaie de la tranquillité. C'est comme ce mot hébreux qui veut dire à la fois *bénir* et *maudire*. La paix domestique n'aime pas à faire son nid

dans le choc des esprits, dans les troubles et les querelles ; l'intérieur n'existe que par l'esprit de concession, par le plaisir calme des bonnes dispositions, anxieux de donner le bonheur et d'en recevoir les chaudes effluves.

Agissez mutuellement avec la plus stricte intégrité. Ne violez jamais votre parole. A l'égard d'un étranger une promesse ne se fait jamais à la légère et on la tient soigneusement ; il doit en être de même entre mari et femme en toute circonstance. Ce sont les petits riens qui font la vie. Si l'on veille à tout, il n'y a rien dans la vie que l'on puisse dire sans importance. Tous les plus petits détails contribuent à faire de la maison un paradis ou un enfer ; le sourire, le ton de la voix, le regard, tout cela a sa signification et il en est toujours tenu compte. Surveillez les sous, disent les économistes, et les dollars sauront bien prendre soin d'eux-mêmes ; prenez soin des minutes, disent les diligents, et les heures sauront bien prendre soin d'elles-mêmes ; prenez soin des bagatelles, des plus petites choses, des moindres détails et alors les grandes choses, les grandes questions recevront sûrement l'attention qu'elles exigent. Le manque de soin et la négligence n'engendrent que la méfiance et le doute.

L'expérience et la raison nous enseignent que nous devons non seulement paraître, mais encore être scrupuleusement droits dans tout ce que nous faisons. La flirtation, si innocente qu'elle soit, est toujours de la flirtation ; elle engendre du malaise, suscite dans le cœur du mari ou de la femme du soupçon et du doute. Quoiqu'il n'y ait peut-être rien de radicalement mauvais dans la flirtation, elle laisse une trace qui ne s'efface pas facilement. D'ailleurs il ne faut pas oublier que si purs

et si innocents que puissent être les commencements de la flirtation, ils amènent souvent des résultats désastreux. Elle commence à saper les barrières qui protègent l'innocence. C'est absolument l'histoire du papillon qui voltige autour de la chandelle allumée, sans se douter du danger qui le menace. Il finit toujours par se brûler les ailes et par se mutiler enfin pour toute sa vie. Celui qui aime le danger périra par le danger. " Ne nous induisez pas en tentation ", est une prière très sage, mais lorsque nous demandons à ne pas être induits, il serait bon de ne pas nous induire nous-mêmes. Ces remarques peuvent passer pour de la prudence, mais nous croyons bon de les faire quand même.

Le but définitif de la vie conjugale ne peut pas être atteint s'il existe des soupçons ou des doutes du côté de la femme ou du mari. L'intérieur ne peut pas être heureux si l'on en chasse tout ce qui provoque ou fait vivre l'amour. Les censeurs sont toujours prêts à faire de sinistres observations et le soupçon seul de la mauvaise conduite peut provoquer des désastres tout aussi grands que la mauvaise conduite elle-même. Que l'on s'observe également des deux côtés et que l'on s'efforce consciencieusement de réaliser le sublime idéal du mariage.

Un écrivain charmant, Miss Bremer, exprime les sentiments suivants, qui sont beaux et sincères : " Ne vous trompez jamais l'un l'autre, même dans les plus petites choses. Un petit mensonge, un seul mensonge a troublé déjà des existences conjugales bien avant vous ; une cause infime produit quelquefois les effets les plus grands. Ne vous croisez pas les bras et ne vous asseyez pas sans rien faire : la paresse est le fauteuil du diable, l'oisiveté est la mère de tous les vices. Ne vous éloignez

pas trop de la maison. Un cœur vaut mieux que tout l'or du monde. Bien des mariages commencent par une claire matinée et finissent par une tempête de neige. Et pourquoi ? Parce que le jeune couple ne cherche pas à se plaire après le mariage autant qu'avant le mariage. Cherchez à vous aimer sans oublier de mettre le bon Dieu de la partie. N'épuisez pas tout votre amour en un jour, n'oubliez pas que le mariage a des lendemains et même des surlendemains. Economisez, comme l'on peut dire, du chauffage pour l'hiver. Examinez bien ce que veut dire ce mot : ma femme. L'épouse est la foi vivante de son mari ; il doit lui confier la clef de son cœur comme il lui confie celle de sa caisse. Quant à la femme, qu'elle n'oublie pas que l'honneur de la maison est remis à sa garde, que le bonheur intérieur dépend d'elle. Pensez-y ! Et vous aussi, messieurs, soyez des maris fidèles et de bons pères de famille. Conduisez-vous de façon que vos femmes vous estiment et vous aiment."

LE MARI ET LA FEMME.

Il est au cœur de l'homme un sentiment d'un charme indicible et d'une inconcevable puissance : c'est le sentiment de la famille, l'amour du foyer domestique. En ce mot, la famille, en cette chose, le foyer, se résument toutes les affections généreuses qui sont comme les titres de noblesse de l'humanité : l'amour, le patriotisme, la religion : Dieu, la patrie, les parents, tout est là !

Auprès du foyer se tiennent, origine et centre de tous ces sentiments qui rayonnent autour d'eux pour ainsi dire et les illuminent, deux êtres : l'homme, mari et chef de famille, la femme, épouse et mère ; l'un est le protecteur, l'autre la providence. A côté du soldat, l'ange.

C'est la nature qui trace à chacun des époux son rôle respectif : énergique, actif, intelligent, l'homme a pour mission de subvenir aux besoins de la communauté, de la protéger et de la défendre contre les attaques extérieures, d'en assurer la prospérité et la vie par son travail et par son courage. Faible de corps, condamnée au repos par son organisation, douée d'assiduité plutôt que d'initiative, la femme doit rester au logis ; mais les fonctions qui lui incombent dans cette sphère étroite, pour être moins étendues, moins vastes, n'en sont ni moins impérieuses, ni moins pénibles.

Les devoirs de l'homme varient suivant sa position sociale et s'élèvent avec elle ; nous ne saurions entrer dans les détails des obligations qui pèsent sur chaque classe de citoyens. La direction matérielle de la famille n'est donc point de notre ressort ; quant à la direction spirituelle, il y a deux voix éloquentes qui la dictent : la morale et la religion. Avec ces deux conseillers, avec une conscience ferme et éclairée pour guide, l'homme ne faillira jamais à ses devoirs d'époux et de père. Que si une règle de conduite semble pourtant nécessaire, nous dirons à l'époux : " Sois honnête homme ; respecte la dignité du mariage, celle de ta compagne, la tienne propre, tu maintiendras ainsi la sainteté de la famille et la paix du foyer. Si tu ne veux pas que l'amour s'envole de la maison conjugale, aie soin d'y retenir

l'estime. Les mauvais maris font les mauvaises femmes."

A cela se borneront nos conseils ; dans la pratique des choses, il y a un *criterium* invariable, le sens moral ; c'est à lui que nous renvoyons, et le rôle de l'homme sera tracé lorsque nous aurons dit avec un publiciste, M. Chévenia, qui a parfaitement résumé en quelques phrases les obligations du mari : "*Chef de famille* est un titre qui oblige celui qui en sent l'importance et la dignité. Le chef de famille est responsable de l'association et de ses suites ; il est responsable de sa propre personne et de chaque membre de la famille ; il est la clef de voûte de la maison, il est son conseil, son défenseur, son protecteur, son pourvoyeur ; lui seul peut et doit lutter pour tous et pour chacun ; il fait partie, comme simple soldat, du clan qu'il commande comme général. L'homme vraiment digne d'être chef de famille, doit donc, suivant le mot antique, être aussi brave au combat que prudent au conseil. Belliqueux à l'extérieur, il doit être pacifique à l'intérieur ; et c'est précisément là que commence à se dessiner le rôle de la femme, qui a spécialement dans son département le droit et le devoir d'être la consolation, le repos, la joie, le bonheur de celui qui, loin d'elle, lutte pour elle."

Les temps sont loin de nous où la femme n'était que l'esclave de l'homme ; le christianisme l'a réhabilitée ; l'Evangile est sa charte d'affranchissement. Dans notre société, la femme est donc plus qu'une compagne, qu'une obscure ménagère, c'est l'égale de l'époux, la maîtresse de la maison. A cette mission nouvelle correspondent des devoirs nouveaux : les obligations ont grandi avec les devoirs. C'est là une condition plus favorable à l'amour ; "notre ennemi, c'est notre maître",

a dit le fabuliste ; ce mot est profondément vrai et nous doutons que, malgré les prescriptions de la loi, elles adorassent leurs maris celles qui ne devaient leur donner d'autre nom que " Mon maître, mon seigneur et mon Dieu.

Le servilisme de la femme a disparu pour jamais du sein de nos sociétés ; nos mœurs ont fait raison de cette prétendue morale qui n'avait pour fondement qu'une triste immoralité : l'abus de la force. Qu'on ne dise point qu'il s'agit ici d'Indiens, l'épouse du moyen âge tremblait devant son maître et seigneur. La réaction s'est fait sentir, il est vrai, dans les siècles qui ont suivi. A la pauvre femme ployée sous le gantelet de fer du baron a succédé la dame, *la reine des pensées* ; mais enveloppée d'un respect factice, reléguée comme une idole sur un autel idéal, la femme s'est vite lassée de ces stériles adorations et le mysticisme de l'amour et du mariage a dégénéré en faciles galanteries. Le mal fit de rapides progrès, et au dix-huitième siècle, l'adultère et la débauche, qui gangrenaient les hautes classes sociales, gagnèrent même les masses et se répandirent. Le mouvement révolutionnaire de la fin du siècle, faisant surgir le sentiment inconnu jusqu'alors de l'égalité a totalement modifié la situation de la femme et donné à la famille un caractère nouveau. Le but de toutes les institutions démocratiques, c'est la famille ; se régénérant aujourd'hui, elle tend vers un idéal qu'elle n'a point encore atteint, mais dont les contours se dessinent déjà et semblent apparaître dans un horizon prochain aux yeux de ceux qui ont foi dans l'avenir et la perfectibilité de l'humanité.

La classe bourgeoise étant celle où nous devons trou-

ver le plus de lecteurs, c'est elle que nous prendrons comme type. C'est dans cette classe qu'on rencontre peut-être le plus grand nombre de ces familles patriarcales qui réconcilient avec l'humanité l'observateur des plaies et des hontes sociales. N'étant point complètement absorbés par la nécessité de subvenir à la vie, les époux peuvent davantage être l'un à l'autre ; il leur est loisible d'établir entre eux cet échange de pensées, cette fusion de sentiments sans lesquels l'union est incomplète et comme avortée. L'initiation qui a débuté dans les heures fécondes de la lune de miel, s'achève et porte des fruits.

Si cet intérieur n'existe pas, c'est la faute de la femme bien plus que du mari. Qui n'a vu ces ménages malheureux ? La pluie a condamné monsieur à rester au logis, il baille, il s'ennuie, il attend une éclaircie pour filer au cercle, lire les journaux et faire une partie de cartes. Madame gourmande la servante, prépare des pâtisseries ou des sucreries, s'occupe de mille détails oiseux. La présence de son mari la gêne, elle se sent mal à l'aise de l'*avoir sur le dos*. Elle risque des mots aigres sur les gêneurs, il riposte et la querelle arrive.

Fait-il beau, monsieur court à ses affaires. Le voilà qui part tout d'un trait. La maîtresse du logis se sent à l'aise, elle sait qu'il ne rentrera qu'à l'heure du repas, le plus tard possible. Elle fouille la maison, cherchant une occupation, dérangeant tout pour avoir le plaisir de ranger ensuite. Il serait beau qu'on la vît inactive. Quand elle est lasse de toutes ces allées et venues sans but, elle éprouve le besoin de caqueter un peu. Il faut visiter les amies ; il y a toujours quelque vieille fille bien renseignée sur les bruits du jour, chez qui les nouvel-

listes en jupon se rencontrent. Après les cancans insignifiants ou anodins, après les discussions sur les chiffons, sur les exigences des maris, sur la cherté des œufs et du beurre, viennent les médisances, puis les calomnies ont leur tour. Alors c'est un concert à rendre jaloux Basile en personne. Après cette bonne séance où s'est dépensée toute la verve banale de son esprit, madame rentre au logis. Le mari, fatigué ou préoccupé, l'accueille avec indifférence. La table est dressée, les deux compagnons de chaîne y prennent place : le mérite des mets, voilà le sujet quotidien de la conversation conjugale. Quand on est bien repu, on digère chacun de son côté en se décrochant la mâchoire en bâillements à qui mieux mieux.

A qui la faute ? à la femme n'hésiterons-nous pas à dire ; à son ignorance dont elle eût pu avoir raison sans peine ; à son étroitesse d'esprit résultant de l'absence volontaire de culture ; à sa nullité intellectuelle et morale qu'elle n'a point tenté de faire disparaître. Il ne faut pas croire que la bonne ménagère doive nécessairement consacrer toutes ses pensées à pourvoir aux exigences matérielles de chaque jour ; ce serait une grave erreur. Elle doit vivre hors de certains travaux dont il convient de laisser l'exécution aux domestiques. Qu'elle surveille, soit ; mais qu'elle prenne le temps de s'instruire. Un esprit borné ne saura jamais conduire avec succès un ménage : le jugement qui fait assigner à chaque détail son importance, à chaque devoir son étendue, la prudence, l'empire sur soi-même, l'intelligence qui permet d'économiser le temps et l'argent, voilà les qualités essentielles dont il est privé. La maîtresse de maison se voit à elle-même de les acquérir, ne fût-ce que

pour finir à bout des calculs, des plans, des arrangements que réclame la bonne direction du ménage. Nous ne partageons pas entièrement l'opinion de Molière quand il dit :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler sa dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.

Jusque-là nous sommes de son avis, mais ça change quand il ajoute :

..... Qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Outre l'ennui pour un homme, nous dirons même l'impossibilité pour un être intelligent, d'aimer une personne dont il sent l'infériorité à chaque instant, il est d'autres considérations que nous emprunterons à l'auteur de *l'Histoire philosophique de la femme* : " L'homme et la femme, dit-il, ont la même âme, la même destinée ; un même compte leur sera demandé de l'emploi de leurs facultés, et c'est à l'homme une barbarie, et à la femme un opprobre de dégrader ou de laisser dégrader en elle ces dons que Dieu lui a faits." Et il ajoute : " Encore une fois, ou la femme n'est pas faite pour être la compagne de l'homme, ou c'est une contradiction inique et absurde de lui interdire les connaissances qui lui permettent d'entrer en commerce spirituel avec celui dont elle doit partager la destinée. Qu'elle apprenne donc à comprendre au moins ses travaux, à sentir ses luttes et

ses souffrances pour les soulager. Laissons-la cultiver son esprit et son âme pour toutes sortes de belles connaissances, pourvu que soit invariablement gardée la loi suprême de son sexe, la pudeur, qui fait sa grâce." Cette étude, qui doit lui livrer une âme au lieu d'un corps, c'est à l'époux de la provoquer : sinon, il n'a point lieu de se plaindre de rester seul dans la vie ; mais, hélas ! combien de fois la femme résiste-t-elle à ces enseignements qui sont une sorte de communion intellectuelle et comme la consommation même du mariage spirituel ! Si leurs maris s'éloignent d'elles, que celles là ne se plaignent point ; elles l'auront voulu.

Il est toujours bien entendu que ces heures de distraction studieuse que nous aimerions à voir prendre à la femme, sont celles des loisirs que lui laissent les soins bien compris du ménage. Ce que nous proscrivons, ce sont le désœuvrement, la coquetterie. Ne vaut-il pas mieux faire ce métier d'initiateur que laisser une femme couchée sur une causeuse, s'échauffant l'imagination avec les pages les plus brûlantes du roman moderne et vivant d'émotion et d'extases dangereuses dans ce milieu chimérique ? Les occupations de l'étude à deux ne sont-elles pas préférables à ces longues séances devant une glace, à ces contemplations de chiffons et de falbalas ? L'esprit s'ouvrant aux pensées sérieuses aura honte de s'être torturé à découvrir une parure nouvelle ; et le cœur plein d'élanx généreux n'osera plus battre de crainte ou d'espoir à l'essai d'une robe ou d'une coiffure inédite.

Ne sont-ce pas ces deux vices, désœuvrement et coquetterie, qui sèment le plus souvent le désordre et la guerre dans les ménages ? La femme qui possède une

certaine fortune, trouvera contre eux un refuge dans l'association aux travaux de son mari ; mais, répétons-le bien, répétons-le surtout pour les épouses de cette classe trop portées à négliger les soins du ménage, il faut avant tout avoir pourvu à l'ordre intérieur et à tous les besoins de la famille. Les travaux domestiques, fussent-ils manuels, ne dégradent point une épouse, et sur ce point nous en appellerons à une autorité qu'une chrétienne ne discutera pas, à saint Clément d'Alexandrie : "Les travaux physiques, dit-il dans le *Divin Maître*, ne doivent point être épargnés aux femmes : tous les ouvrages d'aiguille et de broderie, tous les soins divers que réclame d'elle le bien-être de la famille dont elles sont les protectrices naturelles et obligées rentrent dans leur lot et leurs attributions. Leur devoir est de veiller aux objets dont leurs maris ont besoin et de les leur apporter elles-mêmes." Nous nous en tiendrons là, mais nous rappellerons, avant de terminer, combien sont justes, sages et empreintes de la divine morale de l'Evangile les nobles instructions que voici :

"Conserver et entretenir en bon état les vêtements de la famille, présenter à leurs maris le boire et le manger avec une aimable honnêteté, se faire ainsi à elles-mêmes une santé facile et habituelle, voilà leurs soins les plus doux et leurs exercices les plus agréables. Dieu aime les femmes de ce caractère. Il aime à les voir toujours occupées d'utiles travaux, tenir d'une main le fuseau et l'aiguille, de l'autre recevoir le pauvre, le soutenir dans sa faiblesse, le nourrir dans son indigence et ne pas rougir de donner au voyageur fatigué, à l'imitation de Sarah, tous les soins d'une hospitalité secourable."

Encore un point délicat :

Il y a des personnes qui ont leur place marquée près des époux et une influence favorable ou pernicieuse sur leur union : ce sont les parents des deux conjoints. De quelles épigrammes la belle-mère est-elle poursuivie, de combien de drames et de comédies est-elle le sujet, qui pourrait le dire ? Ce n'est pas à tort qu'elle est devenue ainsi le bouc émissaire des fautes des époux ; car si elle peut beaucoup pour l'harmonie et la paix du ménage, trop souvent elle apparaît au contraire comme un élément de discorde. D'où vient cela ? la plupart du temps de l'exagération de bons sentiments. Cette mère qui vient de se séparer d'une fille qu'elle aime et sur laquelle elle concentra pendant vingt années les plus ardents rayons de son amour, comment supporterait-elle froidement l'idée de l'abandonner à elle-même ? Le mari, en quelque haute estime qu'elle le tienne, n'est après tout qu'un étranger à ses yeux : saura-t-il guider sa fille, la soigner, l'aimer comme il faut ? Elle en vient à donner des avis, des conseils, une règle de conduite, jusqu'au jour où elle prendrait la direction matérielle elle-même du ménage. La mère du mari est animée de sentiments analogues ; de là des chocs et des tiraillements dangereux pour la paix de l'intérieur. N'y eût-il qu'une belle-mère au lieu de deux en présence, le gendre ou la bru seront heurtés et opprimés par la même raison. A ces prétentions de domination se joindra parfois un autre sentiment, la jalousie : la mère verra avec déplaisir que sa fille a donné à l'époux de son choix ce cœur sur lequel elle régnait jusqu'alors en souveraine ; et des sentiments d'hostilité, de haine peut-être, surgiront à l'égard de celui qui se place en travers de son amour maternel.

En présence de ces luttes continuelles, le mari déteste la maison ou la femme s'éloigne de son mari ; la discorde règne en maîtresse. Au milieu de ce conflit de droits également respectables, également sacrés, quelle pénible situation pour l'homme de cœur, pour la jeune femme aimante ! Que fera l'épouse si une discussion s'élève entre sa mère et son mari ? Quel parti prendra ce dernier dans une altercation entre sa mère et sa femme ?

Le seul moyen d'écarter d'un intérieur ce ferment de discorde, c'est, à notre avis, de transporter le jeune ménage hors de la sphère de famille ; cette sage détermination, quelque pénible qu'elle semble d'abord, évitera de plus grandes douleurs. Elle resserrera d'ailleurs les liens du mariage et sera de nature à augmenter la bonne harmonie des époux, obligés de s'appuyer l'un sur l'autre pour le rude voyage de la vie ; ils connaîtront mieux leurs forces respectives, et s'en estimeront, s'en aimeront davantage. L'expérience qu'avaient leurs parents eût pu les guider et leur épargner des épreuves ; mais ces épreuves seront fécondes s'ils les traversent ensemble.

Dans cet isolement les époux développeront mieux leur personnalité ; l'intérieur se constituera plus solidement, plus étroitement, mais pour arriver à ce résultat, il faut aux époux toutes les qualités dont la nécessité nous a été successivement révélée par le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur les conditions de trouble ou de bonheur des ménages.

Au mari donc :

L'activité, qui le met à même de subvenir aux besoins de la communauté ;

L'énergie, qui lui permet de la défendre ;

La *prudence*, qui garde la famille des dangers du présent et des éventualités de l'avenir ;

L'*honnêteté*, première condition de la dignité du mariage, de la paix du foyer, de la sainteté de la famille.

A la femme :

La *chasteté*, cette couronne de roses blanches, le plus riche diadème au front de l'épouse ;

L'*économie*, l'indispensable élément de la prospérité du ménage ;

La *vigilance*, qui fait régner l'ordre et dérive de l'amour du travail, cette source vive de richesse et de joie ;

La *propreté*, qualité extérieure si l'on veut, mais qui est indispensable ;

La *douceur* et la *justice*, sans lesquelles les relations mutuelles entre époux perdraient leur harmonie si désirable.

A tous deux enfin :

La *confiance* et surtout l'amour, ce sentiment moins inexplicable qu'on ne pense et dont la continuité est peut-être une des vertus du cœur.

Dans un intérieur où les deux époux s'appliqueront à faire régner toutes les qualités dont nous exigeons le concours, la vie conjugale se passera dans un continuel enchantement.

LE MARIAGE CHEZ DIFFÉRENTS PEUPLES.

Dans l'antiquité la plus reculée, chez les peuples les plus matérialistes comme chez ceux où règnent l'idéal et

les symboles mystiques, l'hyménée a toujours servi de prétexte aux réjouissances, aux repas sans fin et aux danses prolongées pour les deux familles unies par ce lien de chair, duquel une troisième doit bientôt sortir. Il serait curieux et intéressant de rechercher quel fut et quel est aujourd'hui le cérémonial en usage dans les différentes races pour cette solennité intime. Le cadre de ce guide ne permet pas une telle étude, mais après avoir donné les règles qui président au mariage moderne dans les pays chrétiens, il est intéressant de donner quelques détails sur ce qui se passe chez les nations primitives ou polygames.

Tout d'abord, parlons des Hébreux, qui eux aussi étaient polygames, Moïse, qui n'eut lui qu'une seule femme, ayant permis, dans le but d'accroître la population de son peuple, à tous les Israélites, hormis aux prêtres, d'en avoir plusieurs. Le cérémonial usité chez eux était des plus simples et des plus primitifs ; la Genèse nous en donne un exemple au sujet du mariage d'Isaac et de Rébecca :

“ Or Abraham était vieux et plein de jours et le Seigneur l'avait béni en toute chose. Et il dit au serviteur le plus ancien de sa maison qui présidait sur tout ce qu'il possédait : “ Jure par le Seigneur de partir pour la terre où sont mes parents et de recevoir là une épouse pour mon fils Isaac.” Le serviteur lui jura d'accomplir ses ordres. Et il prit dix chameaux du troupeau de son maître et s'en alla portant avec lui les présents les plus précieux, et il se dirigea en Mésopotamie vers la ville de Nachor. Et comme il faisait reposer ses chameaux hors de la ville, près d'un puits, sur le soir, à l'heure où les jeunes filles ont coutume de sortir pour

puiser de l'eau, il dit : Seigneur Dieu de mon seigneur Abraham, seconde-moi. Me voici près de cette fontaine ; la fille à qui je dirai : Inclinez votre vase afin que je boive, et qui répondra : " Buvez et je donnerai encore à boire à vos chameaux," sera celle que vous destinez à Isaac votre serviteur. Il n'avait pas encore achevé ces mots en lui-même que Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, sortit ayant un vase sur son épaule. C'était une jeune fille pleine de pudeur, vierge très belle, inconnue à tout homme. Elle puisa de l'eau et s'en retournait quand le serviteur lui dit : Donnez-moi un peu d'eau à boire de votre vase. Elle répondit : Buvez, mon seigneur, et elle ajouta : Je puiserai encore de l'eau pour vos chameaux jusqu'à ce que tous aient bu. Et après que les chameaux eurent bu, Eliézer lui présenta des pendants d'oreille qui pesaient deux demi-sicles et deux bracelets du poids de dix sicles. Et il lui dit : De qui êtes-vous la fille ? Elle répondit : Je suis la fille de Bathuel.... Or Rébecca avait un frère nommé Laban qui sortit en hâte vers l'homme du côté de la fontaine.... et lui : Je suis, dit-il, serviteur d'Abraham. Il *raconta sa mission*. Laban répondit : Voilà Rébecca devant vous, prenez-la et partez et qu'elle soit la fille de votre seigneur puisque le Seigneur l'a voulu, et le serviteur sortant des vases d'or et d'argent et des vêtements, les donna à Rébecca en présent et il offrit aussi des présents à ses frères et à sa mère. Ils demeurèrent là mangeant et buvant ensemble. Le serviteur s'étant levé le matin, leur dit : Laissez-moi partir afin que j'aille vers mon maître. Et ils dirent : Appelons la jeune fille et demandons-lui ce qu'elle veut. Appelée, elle vint et ils lui demandèrent : Veux-tu aller avec cet

homme ? Elle dit : J'irai. Rébecca donc et ses servantes étant montées sur des chameaux, suivirent l'homme. En même temps, Isaac était sorti dans la campagne au déclin du jour, et comme il levait les yeux, il vit de loin venir les chameaux. Rébecca aussi ayant aperçu Isaac, descendit de son chameau. Elle dit à Eliézer : Quel est cet homme qui vient au-devant de moi ? Et il lui dit : C'est mon maître. Elle prit aussitôt son voile et s'en couvrit. Or le serviteur raconta à Isaac tout ce qu'il avait fait et celui-ci la conduisit dans la tente de sa mère. Il prit Rébecca, elle devint sa femme et il l'aima tellement que la douleur que lui avait causée le mort de sa mère fut adoucie."

Telle est toute la cérémonie ; cela est naïf, mais cela est beau à force d'être simple. Nous avons cru devoir rapporter ce passage qui montre ce qu'était le mariage dans l'origine. Les juifs actuels se présentent devant le rabbin, qui leur lit le contrat en langue hébraïque et les différents textes de la loi. Le fiancé donne un anneau à la fiancée en lui disant : Par cet anneau, soyons unis devant la loi de Moïse. On leur présente une coupe pleine de vin à laquelle ils boivent successivement pendant que le rabbin prononce quelques paroles qui sont un remerciement envers le créateur de toutes choses. Un enfant brise la coupe et la cérémonie religieuse est finie ; la fête commence. Les juifs ont conservé les coutumes de leurs ancêtres, et il n'est pas rare encore de voir les noces israélites durer sept jours consacrés aux jeux, aux festins et à la danse. La loi juive fait même de la danse une condition essentielle pour l'accomplissement du mariage. Le soir, la mère et toutes les autres femmes mariées conduisent l'épouse à la

couche nuptiale qui a été dressée dans l'appartement de la mère. Le mari vient bientôt la rejoindre et le plus religieux silence les entoure. Les juifs comprennent que c'est là une heure sacrée, et ils ne la troublent, ni par des cris ni par des chants, ni par de sottes plaisanteries, de peur de l'avilir.

Dans l'Inde, les fêtes nuptiales durent généralement trois jours et l'on choisit l'époque du printemps, suivant la coutume de presque toutes les nations orientales. On construit devant la maison des parents du fiancé un *pandel* ou pavillon de verdure ; on fait des sacrifices en l'honneur de Brahma ; les femmes chantent les louanges des époux et procèdent à la toilette de la mariée. Lorsque tout est prêt, les deux familles se réunissent en face du *pandel*, où un brasier a été allumé ; le futur attache un morceau de safran au poignet gauche de la future qui, à son tour, lui en attache un au poignet droit. Tous les assistants font le tour du feu en récitant des prières et en y jetant du bétel, puis le père prend la main de sa fille et, la mettant dans celle du jeune homme, il lui donne en même temps une poignée de bétel, ce qui veut dire : Prends ma fille, elle est à toi comme bétel que je te donne et tu peux en disposer suivant ta volonté.—A partir de ce moment, tout est fini, le mariage est accompli et les réjouissances commencent. On échange des présents et le père de l'époux réunit tous les parents et amis dans un festin qui doit durer trois jours, à peine interrompu par la nuit. Le troisième jour, l'épouse est admise, pour la première et la seule fois de sa vie, à s'asseoir à côté de l'époux et à manger avec lui sur la même feuille de bananier, pendant que les matrones font couler sur leur tête l'huile

parfumée, que les musiciens font entendre les mélodies les plus douces et qu'autour d'eux les bayadères mêlent leurs danses variées. Enfin on pare une seconde fois la mariée, on fait un dernirr sacrifice et l'on conduit les époux à la chambre nuptiale. En ce moment, pendant qu'ils sont renfermés, la fête atteint son paroxysme ; tous se mettent à courir dans les rues en portant des torches, en tirant des coups de fusil, en faisant partir des pièces d'artifice et en poussant des cris en signe de joie. Il est rare que toutes ces bruyantes manifestations ne se terminent pas par des querelles sanglantes.

En Perse, le cérémonial est à peu près le même que dans l'Inde. La coutume des fiançailles est répandue dans les deux pays, mais surtout dans le premier. Il est rare d'y trouver une fille de trois ans sans fiancé. Lorsque le jeune homme et la jeune fille sont parvenus tous deux à l'âge de puberté, on les conduit devant un magistrat ou cadi qui procède au mariage, et l'époux s'engage à constituer à l'épouse un douaire pris sur le meilleur de son bien. Après l'accomplissement de cette formalité, la mariée est placée sur un chameau et les femmes, musiciens en tête, la conduisent à la maison conjugale. Alors les fêtes commencent et, comme chez les Indiens, durent pendant plusieurs jours.

C'est en Chine que les coutumes nuptiales sont les plus curieuses à étudier. Les femmes y sont élevées dans le plus grand secret et, le jour où on les marie, aucun homme n'a encore aperçu leur visage. Quelquefois deux jeunes gens ont été fiancés avant même d'être nés. Ce premier engagement, quoique des plus sérieux, n'est cependant pas un empêchement formel à d'autres liens, car plusieurs circonstances peuvent annu-

ler les fiançailles, comme, par exemple, le cas d'infirmité de l'un des futurs, l'opposition des dieux manifestée par les augures et même la répulsion incontrôlable du jeune homme.

Il existe en Chine une loi qui ordonne aux fiancés de faire avant les noces la déclaration des infirmités dont ils sont atteints, et à la louange de ces peuples que nous appelons barbares, les fraudes sur ce point sont excessivement rares.—Combien une pareille loi serait utile chez nous et quels désastres conjugaux n'empêcherait-elle pas ! A la vérité, notre vanité est poussée à un tel degré qu'il nous en coûterait de dévoiler ces petites misères que nous prenons tant de soin à cacher, et que beaucoup aimeraient mieux se condamner à un éternel célibat que de s'exposer au ridicule ; la loi serait trop souvent éludée.—Lorsque les deux familles chinoises se sont entendues, lorsque les présents ont été agréés par le père de la future et par elle-même, qui n'apporte en dot que sa personne, on attend la saison où les pêchers fleurissent, et par une belle journée de printemps, à l'heure où les rayons du soleil couchant dorent les toits des maisons et où la brise embaumée rafraîchit les airs, le fiancé, paré de ses plus beaux vêtements, vient en grande pompe frapper à la porte de la vierge qu'il veut nommer sa femme. On l'introduit dans la maison du père, devant qui il se prosterne en expliquant le sujet de sa visite, et la jeune fille, voilée, est amenée de l'appartement des femmes, et à son tour, elle se prosterne devant son père. On la fait monter dans un palanquin et de nouveau le cortège se met en marche. On s'arrête à la porte du fiancé ; celui-ci pénètre dans le palanquin, et la jeune fille, relevant son

voile, lui montre pour la première fois son visage. S'il la trouve laide, si elle lui déplaît, il peut encore la renvoyer à ses parents ; si au contraire sa beauté l'éblouit, il lui tend la main, l'aide à descendre, et lui fait franchir son seuil. Une fois dans la maison, la femme se prosterne quatre fois devant son mari en signe de subordination et d'obéissance, comme devant son seigneur et maître, et lui se prosterne une seule fois devant elle en signe de respect. Désormais ils sont unis. Un festin a été préparé dans trois salles, destinées, celle du milieu aux époux, celle de gauche aux femmes et celle de droite aux hommes. A la fin du repas, on apporte aux époux deux coupes remplies de vin, ils en prennent chacun une, la vident à moitié, puis mêlent dans celle du mari ce qui reste dans les deux et boivent tour à tour. La nuit est venue, des lanternes de couleur ont été allumées à l'intérieur et à l'extérieur ; les convives se retirent un à un après avoir salué les nouveaux mariés.

Dans toutes les contrées soumises à la loi du Coran, les cérémonies du mariage sont, sauf quelques légères modifications qu'il serait inutile de signaler, les mêmes que dans l'Inde et dans la Perse. La situation de la femme étant, chez les Mahométans, comme dans le reste de l'Asie, une dépendance absolue, une sorte d'esclavage. On s'explique pourquoi les formalités du mariage tendent, chez eux, à simuler une acquisition, un contrat de vente par le père au mari. Du reste, chez eux comme partout ailleurs, les noces sont le prétexte de réjouissances publiques, de danses, de chants, de festins, et, bien que Mahomet défende rigoureusement le vin et les liqueurs à ses sectaires, on prétend qu'en pareille occasion ils ne s'en font pas faute.

Si maintenant, avant de parler des noces chrétiennes, nous étudions les coutumes et les mœurs des peuplades encore complètement sauvages de l'Amérique et du centre de l'Afrique, nous ne trouvons pas entre elles et les tableaux qui précèdent une énorme différence. Là aussi la femme, condamnée à la servitude, est achetée par le mari, qui fait des présents à ses parents et à elle-même. La vierge et le jeune guerrier ont entendu l'oiseau qui chante dans le cœur des amoureux, ils ont brisé le rameau sacré et appelé sur leurs têtes, par leurs prières, la protection de celui qui a la sagesse et la puissance infinies ; en échange de la colombe symbolique, la jeune fille a donné une ceinture de coquillages qu'elle a préparée elle-même, un arc et des flèches, hommage rendu au courage et à la force. Puis, ce sont des simulacres de combat, des danses, des festins que termine l'ivresse, et le sauvage époux, après une lutte qui est le dernier acte de cette comédie, emporte sa femme, fier comme s'il l'avait réellement conquise. Il y a là une certaine grandeur, une certaine poésie que l'on ne rencontre pas dans l'Orient. Au moins les deux époux se connaissent, ils se sont choisis mutuellement, leur cœur a parlé et, longtemps avant la cérémonie, ils ont murmuré, dans cette langue harmonieuse et naïve des peuples enfants d'amour sous le dôme des forêts vierges. Il est vrai d'ajouter que la femme, une fois mariée, ne sera plus qu'une bête de somme, qu'elle nourrira les enfants, tressera les nattes, portera les fardeaux, préparera les repas, prendra soin des troupeaux pendant que le mari pour qui tous ces travaux seraient trop viles, n'aura d'autre occupation que la chasse et la guerre.

Le mariage chrétien présente sur toutes ces coutumes le caractère suprême de la bénédiction divine et à ce propos nous ne croyons jamais mieux faire que de citer cette page remarquable de l'auteur du *Génie du Christianisme* :

“ Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint ? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion. Sa pompe est grave et solennelle : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie, qu'il va devenir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : “ Eve sais-tu bien ce que tu fais ? Sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe ? Sais-tu ce que c'est que de porter dans tes entrailles l'homme immortel et fait à l'image de Dieu ? ” Chez les anciens un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire. Le christianisme seul en a rétabli la dignité. L'homme, en s'unissant à la femme, ne fait que reprendre une partie de sa substance ; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans elle : il a la force, elle a la beauté ; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques ; il a des chagrins et sa compagne est là pour les adoucir. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes

des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent, meurent ensemble ; ensemble ils élèvent les fruits de leur union, en poussière ils retourneront ensemble, et ils se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau."

La loi chrétienne dit à l'homme : va, humilie-toi, si c'est là s'humilier, et tu t'épargneras des douleurs.

A la femme elle dit : il est donc à toi, celui que tu choyait dans tes rêves de jeune fille ; il est à toi et tu es à lui ; comme ton cœur bat près du sien et comme tu l'aimes ! N'est-ce pas que pour lui tu serais heureuse de mourir et que pourtant tu voudrais vivre ainsi, ta main dans sa main, pendant l'éternité ? Eh bien, si tu tiens à ce que cette joie délicieuse ne soit pas une joie d'un jour, d'une heure, va t'agenouiller avec lui au pied de cet autel, courbe la tête sous la parole du prêtre, prends Dieu à témoin du serment de fidélité que tu fais au fond de ton cœur à ce mari bien-aimé, et en échange, Dieu te gardera son amour.

Puis nous ajouterons encore avec le grand poète :

Va donc prier pour lui ! — Dis pour toute prière :
Seigneur, Seigneur, mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand ! —
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend !
Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente :

Le fleuve jusqu'aux mers, dans les plaines serpente,
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.

Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel !

LES ENNUIS DES NOUVEAUX MARIÉS.

“Sauvez-moi de mes amis,” dit le proverbe et ce proverbe doit trouver un écho dans le cœur de tous les nouveaux mariés. Il est rare que les amis des deux côtés soient satisfaits du mariage ; la situation de fortune, les habitudes, les manières, la généalogie, tout cela peut paraître satisfaisant à un observateur ordinaire aussi bien qu’aux vrais intéressés, mais on peut être sûr que les amis trouveront un accroc. Les amis naturellement se croient le droit d’intervenir dans votre bonheur. Une grande tante par alliance se croit le devoir d’être votre tortionnaire, elle se figure que vous devez la consulter sur les moindres détails et sur tous les arrangements que vous avez l’intention de faire. Il y a encore quelque autre vieux parent éloigné que vous n’avez jamais vu, si ce n’est aux enterrements de famille, qui vous tombe subitement sur le dos et vous offre ses conseils sur la façon de faire marcher votre maison ; une amie de votre femme, une cousine au vingtième degré, mademoiselle Untel s’attend à être consultée sur le choix de votre vaisselle et critique sévèrement le tapis acheté par votre femme. Même votre dîner de noces devient presque un banquet de funérailles par suite du nez que font tous les mécontents. Mlle Dupin se marie la semaine prochaine ; mais elle a une peur terrible d’avoir des ennuis avec ses amis. Elle ne voudrait pas voir survenir des querelles et puis sa maison est si petite. Mais comment faire un triage ? Elle ne peut pas avoir la famille de la tante Dubois sans avoir celle de l’oncle

Dupont. Elle doit avoir autant de Martin que de Dupuis et vous savez que, depuis l'hiver dernier, les Martin et les Dupuis sont à couteau tiré. Enfin, elle est dans un vrai dilemme.

La liste des visites à faire devient une autre source d'ennuis graves. La jeune femme éprouve un plaisir très naturel et très explicable de se débarrasser, dans le cercle de vieilles bavardes, de quelques types plus ennuyeux que les autres, mais elles forment une chaîne magnétique tellement sensible qu'en en touchant une elle risque de donner un choc terrible à toute la compagnie. D'un autre côté, le mari a quelques amis, vieux garçons, excellents amis pour aller aux régates ou aux courses, ou bien encore pour passer une nuit joyeuse ou pour quelques divertissements du même genre, mais qui ne sont pas du bois dont on fait des compagnons d'intérieur. C'est un ennui sérieux d'espérer l'éclaircissement dans ces rangs-là, mais l'épuration est indispensable à votre tranquillité future. Nous devons bien nous soumettre aux graves affections, c'est la loi, mais rien ne nous oblige à nous sacrifier aux petits déboires sans essayer d'en triompher.

Il survient aussi quelquefois des ennuis de la monotonie de l'existence si l'on s'astreint à un genre de vie trop régulièrement amoureux : il ne faut pas oublier que l'ennui naquit un jour de l'uniformité. Lorsque la passion devient une habitude et si le seul fait pour un des époux de s'occuper de quelque chose qui n'est pas la contemplation ou la conversation amoureuse suffit pour provoquer des accusations de manque d'affection, alors survient le vrai tourment. Quand les époux cherchent le bonheur non pas dans la vie rationnelle mais dans l'exal-

tation des passions et l'exagération des compliments. Le bonheur ne consiste pas à se soumettre aux désirs des oncles, des tantes et des cousins, c'est une impossibilité ; la vie réelle consiste à ne pas perdre de vue qu'en prenant des engagements nouveaux, vous avez assumé une position nouvelle qui est absolument indépendante des goûts et des caprices des autres personnes.

BAPTÊMES.

La coutume exige que les enfants catholiques soient baptisés le plus tôt possible, et cette cérémonie s'accomplit généralement le lendemain ou le surlendemain de la naissance de l'enfant. Il importe donc de prendre à l'avance toutes les dispositions nécessaires pour cet intéressant événement, afin d'éviter tout ce qui pourrait avoir un air de précipitation, ou d'embarras.

Le grand-père maternel et la grand'mère maternelle sont de droit parrain et marraine du premier né et le père de la jeune femme avec la mère du mari, parrain et marraine du second, ainsi de suite dans les deux familles, par rang d'âge, avec alternance de sexe.

Des considérations particulières peuvent faire souhaiter aux parents d'assurer des appuis à leurs enfants en dehors de la famille où ils sont sûrs de rencontrer des soutiens naturels. C'est alors aux grands parents à décharger les nouveaux père et mère du devoir de déférence qui leur était dû. Ils le font généralement très

volontiers lorsqu'ils savent que c'est agir dans l'intérêt de l'enfant, lequel leur est plus précieux que leur propre satisfaction.

Quelquefois aussi les grands parents sont morts et c'est alors forcément qu'on prend des amis ou des étrangers. Ce choix demande beaucoup de tact ; car au fond c'est un service qu'on réclame et on serait vexé d'essayer un refus, mais plus encore de sentir qu'on a été indiscret en imposant des frais à des personnes peu charmées d'en faire.

D'un autre côté, si l'on vous demande d'agir comme parrain ou marraine d'un enfant, vous ne devez refuser que pour les raisons les plus graves et vous devez avertir sans retard le père et la mère du nouveau-né, de l'impossibilité où vous vous trouvez d'accepter leur invitation, afin de leur donner le temps de vous trouver un remplaçant.

Il est malséant et désobligeant de refuser le service lorsqu'il vous est demandé parce que l'enfant, par suite de la modestie de la position des parents ou pour tout autre motif, est destiné à occuper dans le monde une position sociale inférieure à la vôtre.

Pour satisfaire pleinement au désir de l'Eglise catholique, les personnes chargées de tenir un enfant sur les fonts baptismaux doivent être âgées d'au moins douze ans ; cependant, on accepte de plus jeunes enfants, tels que des frères et sœurs du petit nouveau-né ; mais le prêtre s'assure qu'ils peuvent réciter le *Pater* et le *Credo*.

Il est bon lorsque ces petits parrains sont très jeunes de les faire agréer à l'avance par le prêtre qui doit administrer le baptême, et avec lequel le père de l'enfant a le devoir d'aller s'entendre pour fixer le jour et l'heure de la cérémonie.

Il est inutile d'ajouter que l'on ne peut inviter à être parrain ou marraine de l'enfant des personnes d'une autre religion que l'enfant.

La marraine est choisie la première et c'est à elle d'agréer le parrain qui doit être donné à l'enfant. Cette démarche doit se faire avec toute la délicatesse possible et demande beaucoup de tact pour éviter tout froissement. Il est par conséquent nécessaire de s'attacher à réunir des personnes du même cercle de relations. En tout cas, nous le répétons, si le nom soumis à la *commère* ne lui convient pas, c'est à elle de désigner le compère de son choix.

Il est de bon goût, lorsque le parrain et la marraine occupent un certain rang et que le baptême doit se faire avec un certain éclat, que le parrain envoie à sa *commère*, la veille de la cérémonie, un bouquet de fleurs naturelles ; si la marraine est une femme mariée ou une jeune fille et que les relations entre parrain et marraine autorisent l'échange de cadeaux, le parrain envoie à sa *commère* quelques paires de gants enfermées dans un sachet ou un coffret de fantaisie. L'opportunité de cet envoi est une question de tact.

Avant la cérémonie on règle la question des noms et prénoms de l'enfant, afin de n'éprouver aucun embarras au cours de la cérémonie.

On choisit généralement trois prénoms, l'un venant du parrain, l'autre de la marraine et le troisième désigné par les parents. Un seul est porté et l'usage veut que l'on adopte pour un fils le nom du parrain et celui de la marraine pour une fille.

Cette façon est une preuve d'affection ou tout au moins de déférence plus grande que celle qui consiste à prier un parrain de donner un nom pour le dédaigner aussi vite au profit d'un autre qu'on a soi-même choisi.

Les parrain et marraine doivent à leur filleul ou filleule un cadeau dont l'importance et la valeur est réglée par la position sociale et financière des parents et par la leur propre.

Si le nouveau-né est un garçon, le parrain lui donne une timbale, avec son nom gravé au long, ou un bol à soupe en argent ou en vermeil, mais toujours marqué au nom du bébé. La marraine donne de son côté quelque morceau d'argenterie, comme couvert, cuiller, ou hochet. Si c'est une fille, alors la marraine donne la timbale et le parrain fait un autre cadeau. La marraine ajoute souvent à son cadeau la robe et le bonnet de baptême, qui doivent être absolument blancs, car l'enfant ne doit porter aucune autre couleur pour la cérémonie.

Le jour de la cérémonie le père de l'enfant envoie une voiture chercher le parrain et celui-ci se rend chez sa commère qu'il amène lui-même à la demeure des parents. Il est plus convenable, si c'est une jeune fille, qu'elle soit accompagnée, dans cette circonstance, d'un chaperon, mais ceci est une question laissée à l'appréciation personnelle. Si la marraine a reçu un bouquet, elle le tient à sa main.

Pour quitter la maison paternelle les parrain et marraine montent dans la première voiture avec la garde-malade portant l'enfant sur ses bras. Dans une autre voiture prennent place le père et les invités. Si le baptême se fait sans cérémonie, le père prend place avec le parrain et la marraine dans la même voiture.

En entrant dans l'église, la nourrice ou garde-malade portant l'enfant passe la première, les parrain et marraine suivent, côte à côte, mais sans se donner le bras, puis viennent le père et les invités s'il y en a.

Rappelons que l'exactitude, qui est la politesse des

rois, s'impose pour ces cérémonies, qui perdent toute dignité lorsqu'elles sont expédiées avec précipitation et avec une apparence de bousculade.

Lorsque la cérémonie commence, le parrain et la marraine se placent de chaque côté de l'enfant, le parrain à droite et la marraine à gauche.

Le bébé repose sur les bras de la nourrice, la tête sur le bras droit. Le bonnet doit être noué de façon à pouvoir être délié et enlevé facilement.

Lorsque le prêtre demande quels sont les parrain et marraine de l'enfant, il suffit pour eux d'incliner la tête sans parler.

Comme leur rôle est de tenir l'enfant sur les fonts baptismaux, ils prennent d'une main un pli de ses vêtements. Ils étendent l'autre (la droite), qu'ils ont dégantée, sur la tête de l'enfant en même temps que le prêtre qui prononce les paroles sacramentelles. Ensuite, ils tiennent ensemble un cierge allumé qu'ils rendent après la bénédiction du nouveau-né.

Ils ont encore à réciter en français le *Pater* et le *Credo* quand l'officiant les y convie ; puis ils répondent ensemble aux questions qui sont faites à l'enfant.

Voici ces questions et ces réponses, que souffle d'ailleurs complaisamment l'assistant :

— Que demandez-vous ?

— Le baptême.

— Qu'est-ce que procure le baptême ?

— La vie éternelle.

— Renoncez-vous à Satan ?

— J'y renonce.

— A ses pompes

— J'y renonce.

- Et à ses œuvres ?
- J'y renonce.
- Croyez-vous en Dieu, créateur du ciel et de la terre ?
- J'y crois.
- Croyez-vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ, son fils, mort pour nous sur la croix ?
- J'y crois.
- Croyez-vous au Saint-Esprit ?
- J'y crois.
- Voulez-vous être baptisé ?
- Je le veux. ”

L'officiant procède ensuite au baptême, et la cérémonie une fois terminée, on remonte en voiture pour ramener l'enfant à la maison paternelle.

Le baptême est une cérémonie gratuite, mais la coutume veut que le père fasse un cadeau au prêtre officiant au nom de l'enfant. Si les parents sont riches, il est convenable qu'ils déposent un chèque entre les mains du curé pour les pauvres de la paroisse.

Les parrain et marraine sont tenus de s'intéresser à l'enfant qu'ils ont présenté au baptême. Au nouvel an, à sa première communion, à son premier succès, ils lui doivent un cadeau selon leur fortune. A moins d'impossibilité, ils voient souvent leur *fils spirituel*, le conseillent, le dirigent, le réprimandent au besoin.

Le filleul écrit ou rend en personne ses devoirs à ses parrain et marraine au jour de l'an... (à tout le moins). En dehors de la famille propre, c'est à eux les premiers qu'il annonce sa première communion, son mariage, en leur demandant d'y assister. Il leur apprend ses succès et les tient au courant de tous les événements importants de sa vie. Si ses parrain et marraine ne sont pas

des amis intimes de sa famille, s'ils occupent une position au-dessus de la sienne, le filleul fait preuve de bon goût et de dignité en s'abstenant de toute familiarité qui pourrait déplaire. Il remplit ses devoirs, mais se tient à l'écart et se laisse appeler. En leur écrivant, il les traite de " Monsieur et cher parrain, Madame et chère marraine."

LES VIEUX GARÇONS.

L'espèce humaine spéciale que l'on appelle "vieux garçons" est sujette à des appréciations bien diverses. Les uns considèrent le vieux garçon comme un sage, comme un malin, comme un gai compère ; on dépeint sa vie comme une suite ininterrompue de plaisirs ; pas de liens, pas d'obligations domestiques, pas de femme, pas d'enfants, pas de maison à tenir, libre comme l'air ; l'abeille ouvrière de la ruche humaine, suçant les fleurs les plus douces, voltigeant dans les flots dorés de l'atmosphère, sans soucis, sans embarras.

Ce sont les vieux garçons eux-mêmes qui disent tout cela en se riant de la jeunesse aux cheveux bouclés, au cerveau léger, qui roucoulent comme des tourterelles sous la fenêtre de leur bien-aimée. Mais, monsieur le vieux garçon, vous savez bien que tout cela est de la farce, votre joie est bruyante, mais creuse comme un tambour ; votre rire est bruyant, mais il n'est pas sain ; vous savez fort bien que dans la plus spacieuse des chambres à coucher, reposant sur la couche la plus douce, votre tête enfoncée dans des oreillers du duvet le plus fin, une

nappe de la toile la plus précieuse étendue sur votre table, votre café préparé à la française avec le plus grand soin, arrosé du lait le plus pur, ou enfoncé dans un fauteuil des plus moelleux, les pieds chaussés des plus chaudes pantoufles, bourré des mets les plus exquis du club le plus délicat, servi par les garçons les plus obligeants, vous savez fort bien, disons-nous, que vous n'êtes qu'un pauvre être, qu'une épave sur l'océan de la vie et que vous ne pouvez pas vous empêcher de songer au mariage et à l'amour et d'y rêver. Il n'y a rien dans le monde qui ne soit pas pour vous une leçon ; les oiseaux qui voltigent dans l'air ont des compagnes, les bêtes de la forêt et des champs s'accouplent, la saison venue, et les fleurs elles-mêmes vous enseignent la même leçon.

LA TIMIDITÉ.

Aucune émotion mentale n'est plus pénible que la timidité. Sans se sentir coupable, celui qui souffre de cette affection se sent terrorisé. Elle existe à différents degrés et se traduit de différentes façons suivant les sujets ; elle se produit méthodiquement ou suivant le tempérament ou l'organisme de ses victimes. Une personne nous écrit : " Comment se fait-il que je pleure de me sentir critiquée ou ridiculisée, tandis que je ne me sens pas envie de pleurer si l'on m'annonce la mort d'un ami sincère ? " Une autre, un jeune homme, nous dit : " Je me sens invariablement saisi de honte et de

timidité en société, spécialement à table, si l'on me parle subitement ; quelle que soit la situation de mon interlocuteur, inférieur ou supérieur, je rougis, de ma cravate jusqu'à la pointe de mes cheveux, je deviens rouge sang et l'idée même, la sensation de ma rougeur, la conviction que tout le monde s'en aperçoit contribuent à renforcer encore la teinte jusqu'au cramoisi et à augmenter mon embarras. Maintenant, je vous parle franchement, je suis d'une belle apparence, d'un physique agréable (et il nous envoyait son portrait qui justifiait ses prétentions). Je jouis d'une bonne éducation ; j'occupe dans la société une position enviable, j'ai même été nommé à une situation officielle importante que je me crois de taille à remplir et quand je suis aux affaires je ne ressens ni timidité ni embarras ; je puis causer des heures entières avec des personnes de talent et de connaissances supérieures et je n'ai aucune honte de la façon dont je m'acquitte de ma part ; pourtant si au milieu de la conversation on s'adresse à moi subitement ou brusquement, cette terrible défiance de moi même arrive aussitôt et me fait bégayer ; ma tête semble se fendre, tellement l'excitation est intense ; mon visage devient rouge, mon cœur bat à se rompre, aussitôt je ne me sens plus moi-même. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de cela et quel remède il faut employer."

CAUSES DE LA TIMIDITÉ.

La timidité provient de différentes particularités constitutionnelles. La cause la plus ordinaire de la

timidité chez des personnes qui ne sont entourées que d'égaux et pas de supérieurs, est la sensibilité du tempérament et la méfiance accompagnées d'une confiance en soi très limitée et généralement de peu d'énergie.

Le tempérament ou le teint qui indique le plus sûrement la timidité est celui des blonds, généralement plus sensitifs, impulsifs et impressionnables. On sait que ces personnes-là rougissent plus facilement ; effrayées, elles pâlisent plus rapidement et sont plus exposées à défaillir sous l'influence de la douleur, de la peur ou toute autre influence. Le tempérament est donc déjà une source antérieure d'embarras et de timidité. La circulation du sang est plus capricieuse, les sujets sont plus prédisposés aux affections inflammatoires ; un léger froid ou un autre contretemps leur cause une fièvre grave ; toutes les maladies qu'ils contractent se développent sous forme d'inflammation des organes vitaux. Lorsqu'une personne ainsi constituée est attaquée dans ses droits et sa réputation, sa colère est immédiate et violente ; dans des circonstances particulièrement excitantes, le cœur bat à se rompre, le sang afflue au cerveau au point de causer la suffocation. L'action spasmodique du cœur et de ses vaisseaux produit une confusion mentale excessive, on ne peut plus penser posément, ni raisonner sainement, ni faire agir la mémoire ; on reste muet, confondu, hagard, incapable de prononcer même son propre nom, à plus forte raison incapable de se défendre si l'on est accusé et de se souvenir des faits nécessaires pour fournir une explication raisonnable. Lorsqu'un timide se trouve dans le cas d'être blâmé ou d'être accusé d'une faute ou d'une erreur, il redoute aussitôt les conséquences de son

tempérament et devient terriblement embarrassé. Bien plus, la conscience de son innocence, ou de l'exagération du blâme qui lui est infligé et de son incapacité absolue de s'expliquer et de se défendre, est destinée à augmenter encore son embarras. Lorsqu'une personne avec un tempérament de ce genre est soudainement introduite dans une société étrangère et qui lui est supérieure, les mêmes sensations se produisent et les mêmes phénomènes cérébraux existent. Qu'y a-t-il de plus embarrassant et de plus propre à provoquer la timidité que de se trouver introduit brusquement dans un salon brillamment éclairé et garni de personnes d'une position supérieure à la vôtre et au courant de toutes les habitudes du monde et de la société. Une jeune fille ou un jeune homme délicats, sans beaucoup d'éducation, habillés et parlant à la paysanne, ignorants de l'étiquette et de la mode, de la conversation et de la tenue élégantes, introduits tout à coup en présence de messieurs et de dames du grand monde, ne savent plus que faire de leurs mains ou de leurs pieds, ils ne savent s'il faut s'asseoir ou rester debout, ou même se cacher. Il ne faut pas s'étonner si ces pauvres gens se tiennent comme des coupables et se sentent petits ou rapetissés ou même criminels.

Il y a des personnes que leur organisation garantit contre la timidité et l'embarras. Bien qu'ils comprennent peut-être leur infériorité en talent, en connaissances et en qualités, ils ne se sentent jamais écrasés, ou honteux, ou timides. Ces personnes ressentent généralement peu le besoin d'être approuvées, elles s'occupent fort peu de ce que l'on peut dire d'elles, elles sont douées à un haut degré de l'énergie, du goût de la bataille et de la

destruction qui est la base du courage, de beaucoup de confiance en soi et d'estime personnelle qui donnent à l'individu confiance dans sa valeur propre, dans son importance et dans son pouvoir physique ; un homme de cette catégorie, bien qu'il n'ignore pas combien il est loin de pouvoir prétendre aux manières et aux habitudes de la société dans laquelle il peut être présenté, saura cependant se tenir droit avec une noblesse et une dignité naturelles qui ne dépareront pas le milieu dans lequel il se trouve, montrant bien qu'il est un homme, s'il n'est pas un raffiné, et qu'il possède une valeur personnelle respectable, si même il ne jouit pas de tous les caractères distinctifs du mondain et de l'élégant. Si avec cela il jouit d'une dose d'intelligence moyenne, il ne s'en trouvera que plus à son aise au milieu de ceux qui lui sont supérieurs.

Un homme avec beaucoup de méfiance et de besoin d'encouragement, avec peu d'énergie et de confiance en lui-même, qui possède une intelligence supérieure et un talent indéniable, ne sentira que plus la différence qui existe entre lui et les raffinés. Son intelligence intuitive et son goût naturel lui feront sentir plus cruellement encore sa faiblesse et tendront à augmenter son embarras. Un paysan qui peut râcler sur un violon une douzaine d'airs de danse peut-être un peu mieux que ses compagnons, n'hésitera pas à se faire entendre devant une convention de musiciens ; mais, laissez-le s'instruire suffisamment pour se rendre compte un peu de l'immense champ qu'occupe l'art de la musique et il n'osera pas jouer en présence du plus modeste professeur de violon.

REMÈDE CONTRE LA TIMIDITÉ.

Le meilleur moyen de se garantir de la timidité est de cultiver et de fréquenter la bonne société pour se familiariser avec elle. Si le tempérament ne se prête pas à la confiance en soi, à la sûreté de tenue et de décision, la culture du monde aura deux effets : d'abord de nous familiariser avec ce que l'on attend de nous et ensuite de nous faire faire ce que la société réclame de nous ; ensuite cette familiarisation et cet exercice des devoirs sociaux accroîtra en nous les qualités qui donnent la sûreté de soi-même, accroîtra aussi l'estime de soi-même en modifiant sinon en réduisant la force du besoin d'approbation qui est une des formes de la timidité et de la honte. D'un autre côté, on trouvera à cette culture et à cette fréquentation progressive une joie qui ira en augmentant jusqu'à l'enchantement.

Ceux qui souffrent de la timidité devraient éviter toutes les conditions physiques propres à troubler la circulation du sang. Ils devraient se garder bien de prendre du thé fort, du café ou de fumer, toutes choses qui dérangent la circulation du sang et rendent l'action du cœur irrégulière en précipitant hors de propos le sang au cerveau et en produisant un étouffement des poumons qui empêchent de penser, d'agir et d'être sûr de soi.

Nous connaissons un homme qui est aujourd'hui un vieillard, aux dimensions énormes, un vrai bloc ; il pesait cent quatre-vingts livres à l'âge de seize ans et mesurait six pieds un pouce de haut. Il était si gauche, pour employer ses propres termes, qu'il ne pouvait pas entrer dans une pièce où quelques personnes étaient

réunies sans se heurter aux deux côtés de la porte et il ne pouvait s'asseoir sur une chaise sans la faire craquer, incapable de savoir quoi faire de ses pieds, de ses mains ou de son corps. Il lui arriva de pouvoir suivre une école de danse pendant trois mois, et pourtant elles étaient rares alors les écoles de danse dans les environs. Il apprit là les règles élémentaires de la courtoisie et de la tenue en société ; il apprit à entrer dans une pièce, à se présenter, à sortir avec politesse, à recevoir et à congédier la bonne compagnie. Bien qu'il soit simple fermier, qu'il ne fréquente pas le monde, il possède encore une aisance, presque une grâce et un poli de manières qui le feraient recevoir partout ; il attribue tout cela à ses courtes leçons de danse. Il est bien probable qu'il ne se souvient plus de ce qu'il a appris en fait de danse, mais il n'a rien oublié de ce qui lui a été enseigné pour se tenir avec dignité dans un salon. Il y a certaines personnes qui sont nées timides et qui ne peuvent pas espérer faire disparaître complètement ce défaut ; mais enfin il leur est possible de le modifier considérablement. Il n'y a certainement rien de plus pénible que l'embarras, si ce n'est la combinaison du remords et de la honte dans ce cas il y a l'action naturelle des facultés qui produisent la timidité et de plus la conscience malade qui produit le remords.

Il faut une prévoyance incessante pour remporter la première victoire sur la timidité, mais une fois que l'on a atteint un degré même modeste de sûreté, elle ne fait que s'accroître au point de devenir bientôt de la confiance complète.

MARIAGES POUR LA MONTRE.

Voici quelques réflexions pleines d'honnêteté et de bon sens dont nous recommandons l'étude aux amoureux et aux amoureuses.

Lorsqu'on demande à un jeune homme pourquoi il ne se marie pas, il répond souvent : "Je ne suis pas capable de faire vivre une femme." Sa réponse est peut-être juste une fois sur trois, mais en général la vraie réponse devrait être celle-ci : "Je ne suis pas capable de faire vivre une femme suivant l'idée que je me fais de la façon dont elle devrait vivre." Ici encore nous voyons une façon fausse d'envisager le mariage, la préoccupation de faire figure dans le monde, au lieu de rechercher une union avec une femme aimante, uniquement pour l'attrait de son amour.

Il y a peu d'hommes ayant des habitudes de travail qui ne soient pas à même de faire vivre une femme s'ils consentent à mener une existence économique et ne s'occupent pas de l'opinion du monde qui les entoure. Le grand malheur c'est qu'ils ne consentent pas à commencer la vie modestement, à garder une position effacée en commençant et à faire leur chemin dans le monde, lui par un travail assidu dans ses occupations. elle en employant prudemment l'argent qu'il gagne, Mais il faut qu'ils se montrent, qu'ils attirent l'attention des autres par de belles maisons et de beaux habits.

LE JEU DU MOUCHOIR.

“ Le mouchoir ! le mouchoir ! ” s’écrie le Maure jaloux, et il égorge Desdémone parce qu’elle refuse de répondre.

L’éventail a son langage, mais on ne se promène pas toujours avec un éventail et pourquoi le mouchoir ne le remplacerait-il pas ? Ce mode de correspondance a été découvert bien avant que nous en parlions. Cependant ce code de signaux est limité maintenant à quelques privilèges. Nous n’entendons pas qu’il en soit ainsi plus longtemps et nous allons dévoiler le secret-

On peut employer ce jeu de signaux partout, au bal, au théâtre, à la promenade, à l’église même ; cependant nous conseillons la discrétion ; d’ailleurs nous sommes persuadés que notre conseil ne sera pas suivi.

Voici le code le plus récent :

Passé sur les lèvres,

Pris par le milieu,

Passé sur les yeux,

Plié,

Passé sur la main gauche,

Passé sur la main droite,

Passé d’une main à l’autre,

Passé par-dessus l’épaule,

Passé sur le front,

Placé sur l’oreille droite,

Placé sur l’oreille gauche,

Porté sur la bouche,

Porté en le touchant avec les

Je désire faire connaissance.

Vous demandez trop.

Chagrin et tristesse.

Je désire vous parler.

Je vous aime.

Vous êtes aimable.

Je vous déteste.

Suivez-moi.

On nous surveille.

Vous êtes changé.

J’ai un message pour vous.

Un baiser.

doigts, Vous êtes charmante.

Laisser tomber,	Nous serons amis.
Passé sur la joue droite,	Oui.
Passé sur la joue gauche,	Non.
Les coins opposés dans les 2	
 mains,	Vous êtes cruelle.
Tourné dans les 2 mains,	Indifférence.
Tourné dans la main gauche,	Je vous prie.
Tourné dans la main droite,	J'en ai un autre.
Roulé autour du poignet gauche,	Votre compagnie me plaît.
Roulé autour du poignet droit,	Loin de vous je languis.
Autour du doigt indicateur,	Je suis engagé.
Autour du troisième doigt,	Je suis marié.
Renfermé dans la main,	Discrétion.
Le mordre,	Rage, désespoir.
Le mettre dans sa poche,	Vous êtes à moi.

LE LANGAGES DES FLEURS.

Nous ne voulons pas empiéter sur les ouvrages spéciaux qui sont bourrés de détails sur le langage des fleurs et fournissent de vrais dictionnaires ; cependant voici la composition de quelques bouquets symboliques qui peuvent servir à exprimer une foule de phrases usuelles peut-être fort utiles.

Rose mousseuse, bleuet, œillet jaune. — *Votre amour n'a pas de durée.*

Camélia, pensée, violette. — *Votre souvenir me sera toujours précieux.*

Lis, lilas, primevère.—*Je n'ai jamais aimé que vous.*

Immortelle, camélia. — Reconnaissance, elle sera éternelle.

Chèvrefeuille, œillet rouge et rose jaune.—*Je vous aime trop pour être infidèle.*

Liseron, pois de senteur. — *Fidélité, elle ne se démentira jamais.*

Rose blanche, lis. — *Innocence, vous êtes son image.*

Marguerite blanche, primevère. — *Candeur, c'est la vertu des âmes pures.*

Myosotis, immortelle rouge. — *Souvenir, je ne vous oublierai jamais.*

Rhododendron, pervenche, lilas blanc. — *Vous souvenez-vous de moi qui vous aime et qui n'ose vous le dire ?*

Tulipe, géranium rouge. — *Votre beauté me fait désirer d'être votre époux.*

Sceau de Salomon. — *Sagesse, soyez mon modèle.*

Myosotis, coquelicot, héliotrope. — *Aimez-moi comme je vous aime.*

Violette. — *Humilité, plus je m'humilie, plus je m'élève.*

Aubépine, pensée. — *Sincérité, mes lèvres sont d'accord avec mon cœur.*

Trois pensées. — *Attachement, le mien s'accroît chaque jour.*

Trois tulipes. — *Admiration, qui vous connaît vous admire.*

Fleur de grenadier. — *Amour, qui vous connaît vous aime.*

Capucine, reine marguerite. — *Dévouement, il est sans bornes.*

Fleur d'oranger, giroflée. — *Douceur, c'est le lien des âmes.*

Fleur des champs. — *Simplicité, c'est la vertu des belles âmes.*

Œillet rouge. — *Ardeur, elle me consume.*

Pervenche, chèvrefeuille. — *Aimez-moi comme je vous aime.*

Bouton de rose, renoncule. — *Espérance, ranimez mon espoir.*

L'ALLIANCE.

La coutume de l'échange des alliances ou jonc de mariage est bien ancienne ; elle prend son origine chez les Romains. Avant la célébration des noces, il y avait une réunion des amis chez le père de la fiancée pour régler les différents articles du contrat de mariage, et quand

on était convenu du douaire à payer et de la date du paiement, le jour des noces était vite fixé.

A cette occasion, il y avait généralement une fête à la fin de laquelle le nouvel époux donnait à l'épousée comme gage un anneau qu'il lui mettait au *quatrième* doigt de la main gauche, parce que l'on croyait alors qu'il partait de ce doigt *un nerf aboutissant au cœur*, puis le jour du mariage était désigné.

Nous avons fait remarquer cette erreur vulgaire qui croyait à l'existence d'une artère de ce quatrième doigt au cœur, et cependant c'est cela qui lui a valu d'être nommé en français l'annulaire. Le clergé a consacré cette coutume ; cependant en Angleterre on lui attribue une autre origine. D'après l'ancien rituel des mariages anglais, l'idée de la sainte Trinité était évoquée à cette occasion. L'alliance était d'abord placée par l'époux au pouce de la main gauche, avec ces mots : " Au nom du Père " ; puis retiré et mis à l'index, en disant : " Au nom du Fils " , ensuite au médium, en ajoutant : " Et du Saint-Esprit " ; enfin il était posé au quatrième doigt, à l'annulaire, avec ces mots : " Amen. "

En France, les deux époux portent deux alliances semblables ; au Canada, les femme seules portent l'alliance.

TÉLÉGRAPHIE AMOUREUSE.

Si un jeune homme cherche une femme, il porte une bague au *premier* doigt de la main gauche ; s'il est fiancé, il la porte au *deuxième* doigt ; s'il est marié, au

troisième, et au *quatrième* s'il ne veut jamais se marier. Si une jeune fille a le cœur libre, elle porte un anneau ou un diamant au *premier* doigt ; si elle est fiancée, au *deuxième* ; si elle est mariée, au *troisième*, et au *quatrième* si elle ne veut pas se marier. Lorsqu'un jeune homme présente un éventail ou une fleur ou un objet quelconque à une jeune fille, de la main *gauche*, c'est de sa part une avance, une invitation à s'exprimer ; si elle le prend de la main *gauche*, c'est considéré comme une acceptation ; mais si c'est de la main droite, le refus est formel. Ainsi avec quelques signes connus et convenus d'avance, il est facile d'exprimer toutes les phases de la passion. De cette façon l'homme le plus timide peut exprimer télégraphiquement à une jeune fille ses sentiments, et si ses avances sont repoussées, il a toujours l'avantage d'éviter la cruelle expérience d'un refus de vive voix.

ANNIVERSAIRES DE MARIAGES.

Il est d'habitude au Canada de célébrer les anniversaires successifs du mariage. Cette coutume, qui en France se limite aux *noces d'or* et *d'argent*, se subdivise à l'infini chez nous, où l'on connaît :

- Les *noces de bois*, au bout de cinq années de mariage ;
- Les *noces de fer-blanc*, au bout de dix années ;
- Les *noces de cristal*, au bout de quinze ans ;
- Les *noces d'argent*, au bout de vingt-cinq ans ;
- Les *noces d'or*, au bout de cinquante ans ;
- Les *noces de diamant*, au bout de soixante ans.

La coutume veut que pour les trois premières cérémonies les amis ou les invités, s'il y a réunion spéciale, envoient aux mariés des cadeaux suivant la nature de l'anniversaire.

Pour les noces de bois, les cadeaux sont en bois : ustensiles de cuisine, jardinières, boîtes. Les invitations s'envoient écrites sur des feuilles minces de bois ou sur de l'écorce de bouleau.

Pour les noces de fer-blanc, tout est au fer-blanc ; on fait des cartes d'invitation sur fer-blanc vernissé où l'impression peut prendre.

Pour les noces de cristal, on trouve une foule de jolis objets pour cadeaux en verrerie ou cristal.

Les noces d'argent et d'or sont généralement accompagnées d'une cérémonie religieuse renouvelant la cérémonie primitive : c'est une nouvelle consécration de l'union à la suite de laquelle il y a généralement banquet de noces avec les mêmes formalités qu'à la première occasion.

CORRESPONDANCE AMOUREUSE.

Le but de cet ouvrage, comme nous l'avons dit au début, est de créer une sorte de code de la galanterie en amour. Nous nous sommes attachés à suivre les amoureux dans les diverses phases du développement de leur amour jusqu'à l'achèvement suprême de leur vœu, jusqu'au mariage et même au delà.

Nous avons intentionnellement écarté de cet ouvrage les textes de correspondance amoureuse qui tiennent une place trop importante pour être condensés dans les quelques dernières pages. Un volume spécial leur sera consacré sous le titre de "Secrétaire des amoureux," où l'on trouvera des modèles entièrement nouveaux de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Ce recueil, comme d'ailleurs celui-ci pour les questions d'étiquette, contiendra une partie spéciale réservée aux gens du monde qu. . . qui ne sont pas amoureux... mais qui pourraient le devenir.

Cependant, si nous n'incluons pas de modèles, nous pouvons tracer certaines lignes générales sur la nature de la correspondance qui peut s'échanger entre deux amoureux et tracer les points principaux à observer dans ces exercices épistolaires.

Empruntons d'abord un principe aux poètes :

Une lettre d'amour écrite avec esprit,
Echauffe un cœur glacé, l'entraîne, le séduit,
Fait passer dans les sens un plaisir délectable
Et d'un amant haï, fait un amant aimable.

La lettre d'amour demande donc à être écrite avec esprit, mais n'a pas d'esprit qui veut ; l'essentiel est qu'elle arrive à point et qu'elle soit rédigée comme il convient au caractère de celle qui la doit recevoir.

Un peu d'étude permettra à tout individu d'une intelligence ordinaire de réunir ces deux conditions : à-propos et convenance.

Une lettre n'est nullement un habit à toutes les tailles ; il faut au contraire, et ceci est une règle générale qui s'applique à toutes les lettres, vous attacher à

ce que toutes vos idées soient bien en harmonie avec les idées de l'objet adoré. La jeune personne est-elle naïve, ingénue, sans art et sans coquetterie, conformez votre style à ce caractère doux, innocent et aimable. Ne faites pas de phrases gigantesques. Epiez donc ses inclinations, ses goûts favoris ; la nature se décèle toujours par quelque endroit ; et quand vous aurez reconnu par la conversation ce que celle que vous préférez blâme ou loue, ce qu'elle préfère, ce qu'elle hait, soyez son écho, dites comme elle ; elle vous aimera d'autant plus qu'elle se réfléchira en quelque sorte dans vous-même. C'est là le manuel épistolaire de l'amant qui veut être couronné des roses de l'hymen, mais qui cherche, du moins, d'abord tous les moyens de plaire, ensuite ceux de connaître celle avec qui il doit passer sa vie.

Ce dernier conseil qui cadre entièrement avec l'idée intime de cet ouvrage, résume à peu près tout ce que nous avons à dire sur ce sujet. Heureux nous serons si nous pouvons pour de longues années à venir conduire une longue file d'heureux amants au suprême bonheur et à la félicité complète !

FIN

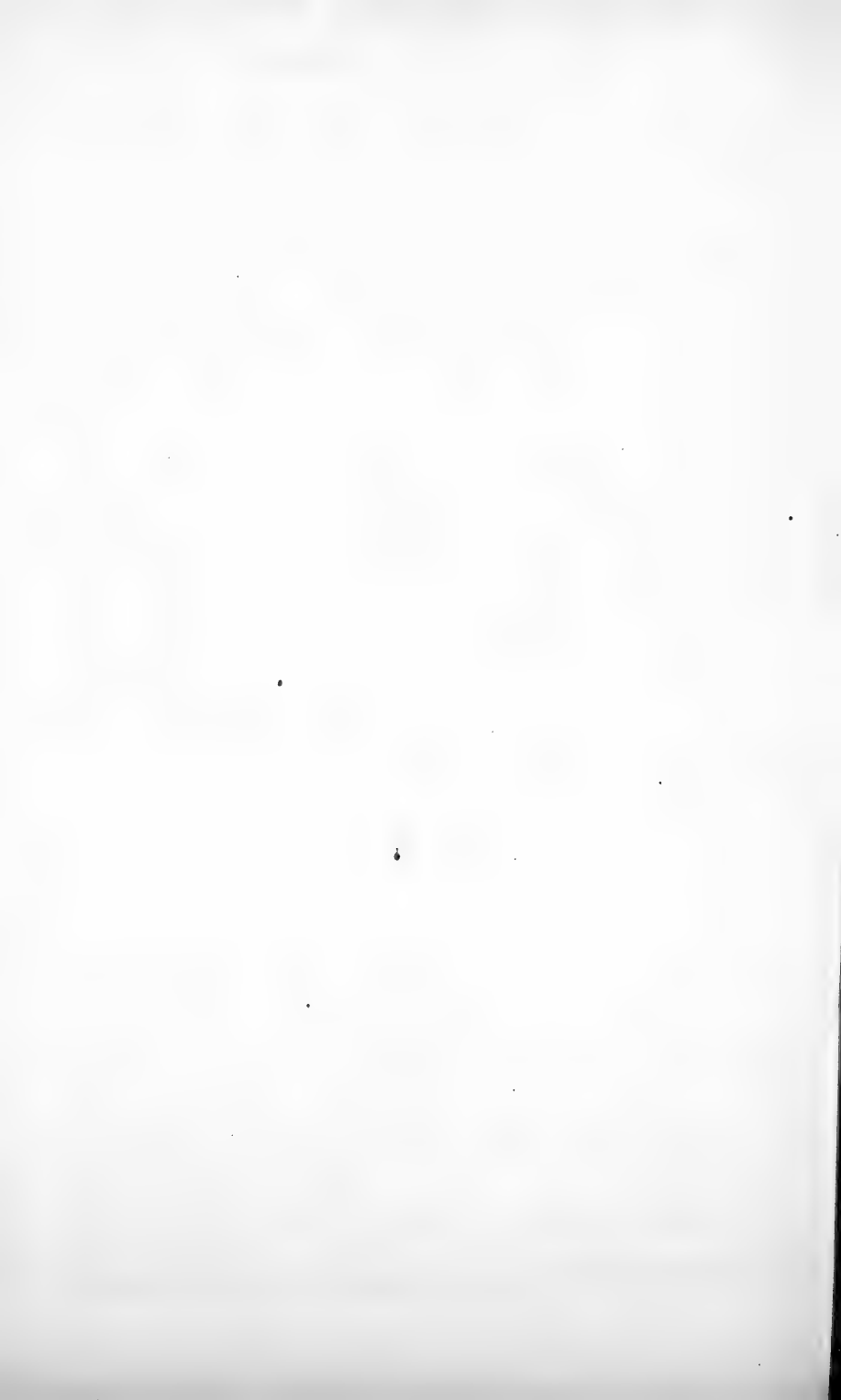
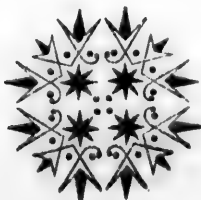
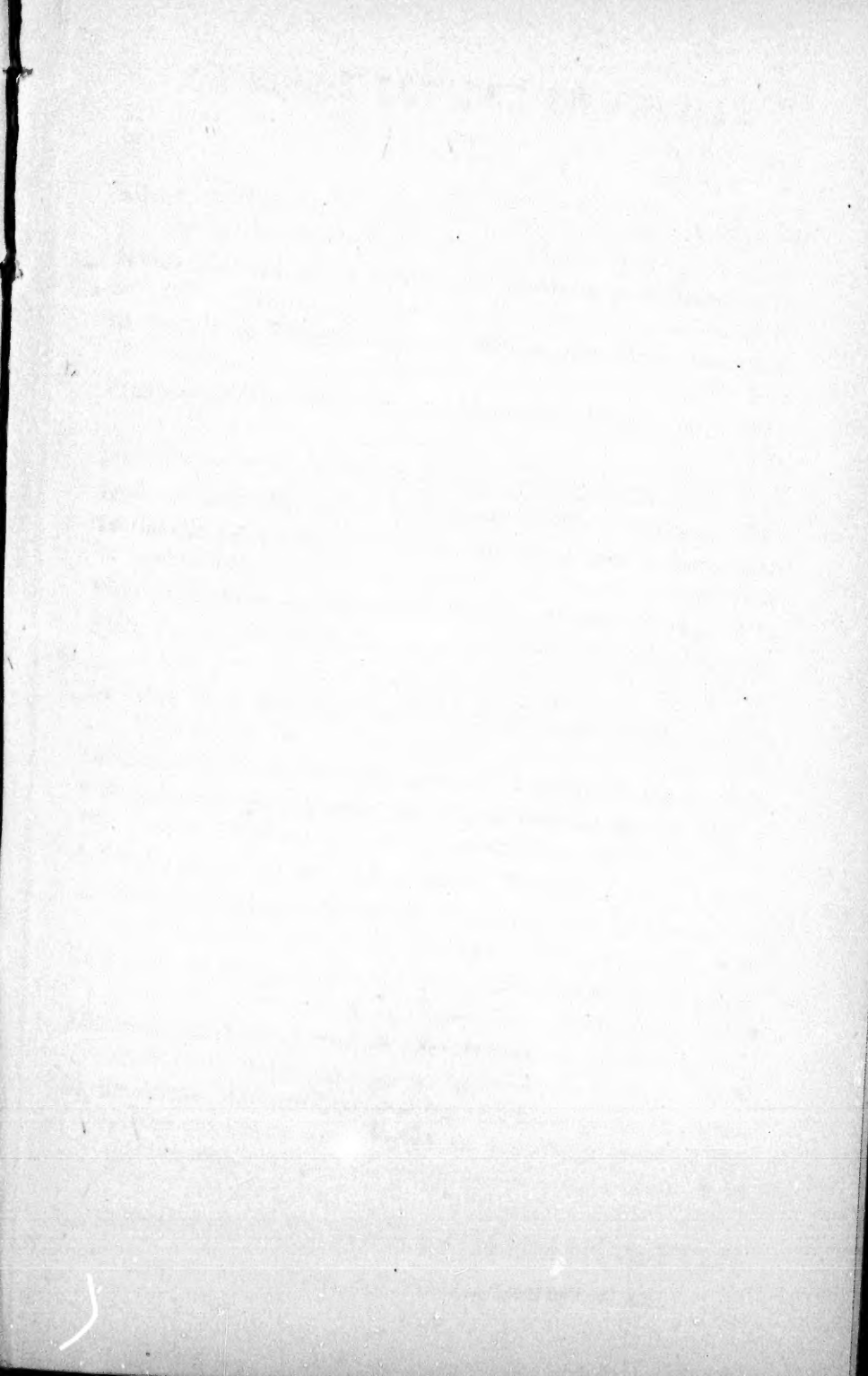


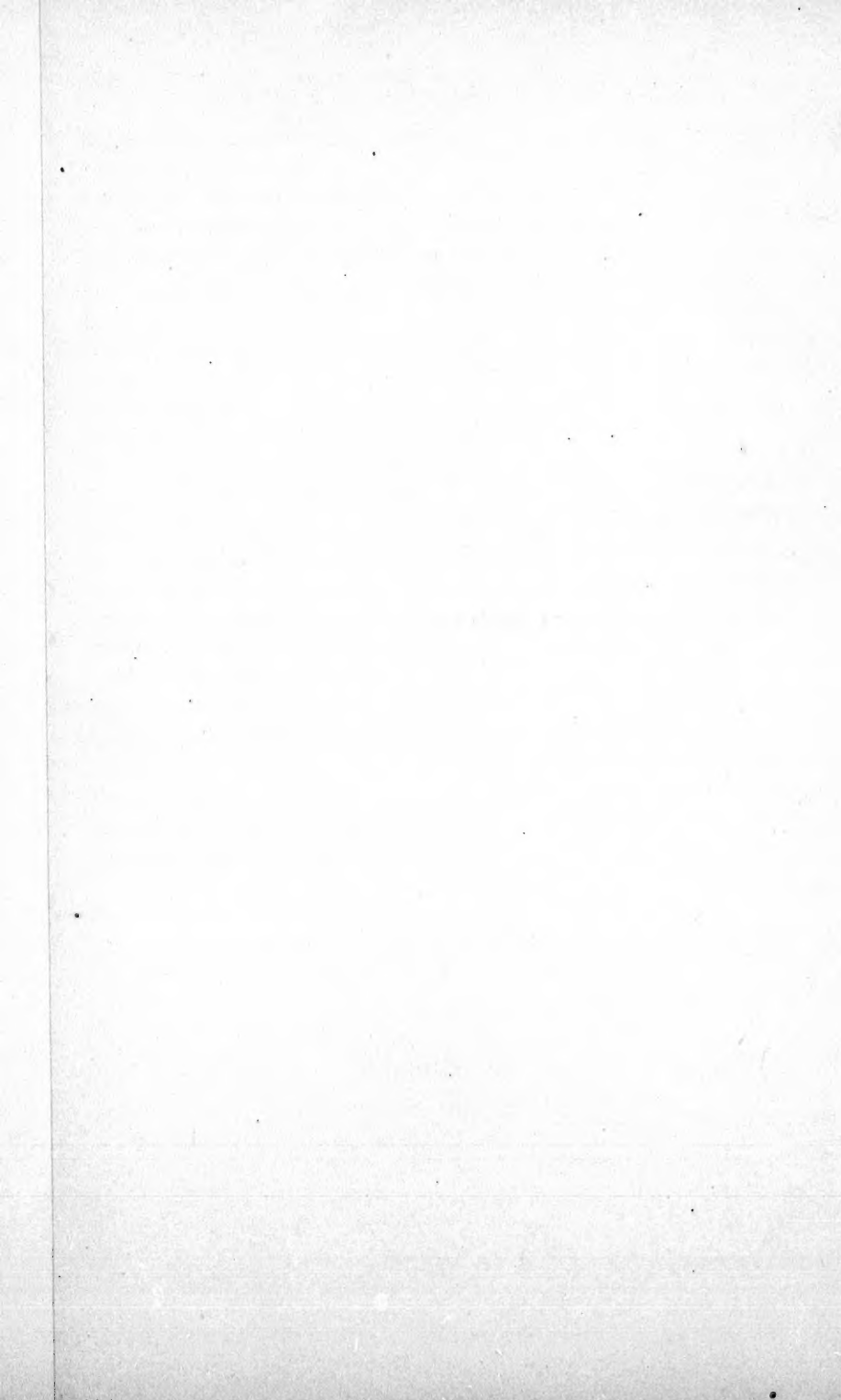
TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	1
La passion maîtresse.....	1
L'amour romanesque.....	5
L'amour conjugal.....	10
Choix d'un amoureux.....	19
<i>Ce qu'une femme doit rechercher.....</i>	19
Choix d'une amoureuse.....	28
<i>Ce qu'un homme doit rechercher.....</i>	28
Des conditions sociales.....	32
Premier amour.....	45
L'amour secret.....	49
Coquetterie et galanterie.....	52
Le caractère des femmes.....	60
Désappointements amoureux.....	67
La cour.....	73
Durée de la cour.....	80
Flirtation.....	83
Présentation et déclaration.....	88
Le moment critique.....	91
Rejet ou refus.....	93
L'art de plaire.....	97
Demande en mariage.....	99
Demande acceptée.....	106
<i>Conseils au jeune homme.....</i>	106
<i>Conseils à la jeune fille.....</i>	111
Demande rejetée.....	118
<i>La jeune fille.....</i>	118
<i>Le jeune homme.....</i>	122
Rupture des fiançailles.....	125

Les compagnes. — <i>Avis aux dames</i>	129
Les présents	130
L'étiquette pendant les fiançailles.....	132
Lettres de faire-part.....	138
Demoiselles et garçons d'honneur.....	141
Le costume de la mariée et du marié.....	142
Le mariage	143
Le dîner de noce et le départ.....	146
La lune de miel.....	146
La vie conjugale.....	153
Le mari et la femme.....	157
Le mariage chez différents peuples.....	168
Les ennuis des nouveaux mariés.....	179
Les baptêmes.....	181
Les vieux garçons.....	187
La timidité.....	188
Causes de la timidité.....	189
Remède contre la timidité.....	193
Mariage pour la montre.....	195
Le jeu du mouchoir.....	196
Le langage des fleurs	197
L'alliance.....	198
Télégraphie amoureuse.....	199
Anniversaires de mariages.....	200
Correspondance amoureuse.....	201







LA BONNE LECTURE EN FAMILLE.

Albert, ou l'orphelin catholique , par A. Thomas, auteur de <i>Gustave ou un héros canadien</i> . 1 vol.....	0 50
Armand Durand, ou la promesse accomplie , par Mme Leprohon. 1 vol.....	0 25
Le Manoir de Villeral , roman canadien, par Mme Leprohon 1 vol.....	0 25
François de Bienville , scènes de la vie canadienne, par J. Marquette. 1 vol.....	0 50
Le Médecin des Pauvres , grand roman dramatique. 1 vol.	0 50
La Forêt de Bondy , roman historique illustré. 1 vol.....	0 25
Le Chemin des larmes, ou un amour déçu , beau roman illustré. 1 vol.....	0 25
Paul et Virginie , par Bernardin de Saint-Pierre. 1 vol...	0 25
Félix Poutré, échappé de la potence. Mémoires d'un prisonnier d'état canadien . 1 vol.....	0 25
Le Siège de la Rochelle, ou le Malheur et la conscience , par Mme de Genlis. 1 vol.....	0 25
Corinne ou l'Italie , par Mme de Staël. 1 vol.....	0 50
L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet , par M. l'abbé Proulx. 1 vol.....	0 40
Les Mille et une nuits. Contes arabes, illustrés . 1 vol....	0 50
La Muse populaire. Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques, avec musique . 1 fort vol.....	0 50
Le Succès du salon. Romances nouvelles à grand succès, avec musique . 1 vol.....	0 35
Album du Chanteur. Les plus jolies romances modernes, avec musique . 1 vol.....	0 35
La Gaudriole. Recueil de chansons comiques et de chansonnettes suivies de Monologues en vers et en prose . 1 vol. avec musique.....	0 40

LIBRAIRIE C. O. BEAUCHEMIN & FILS

236 & 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL

A LA MÊME LIBRAIRIE



ŒUVRES DU CHANOINE SCHMID

Agnès, ou la Petite Joueuse de luth.

Bague trouvée (la), ou les Fruits d'une bonne éducation.

Cent petits Contes pour les enfants.

Chartreuse (la).

Croix de Bois (la).

Eustache. Episode des premiers temps du christianisme.

Famille chrétienne (la).

Fernando. Histoire d'un jeune Espagnol.

Fridolin (le bon) et le méchant Thierry.

Fridoline (la bonne).

Geneviève.

Guirlande de Houblon (la).

Henri (le jeune).

Itha, comtesse de Toggenbourg.

Louis, le petit émigré.

Marie, ou la Corbeille de Fleurs.

Mouton (le petit), suivi du Ver luisant.

Nouveaux petits Contes.

Œufs de Paques (les), suivi de Théodora.

Rose de Tannebourg.

Rosier (le), suivi de la Mouche.

Rossignol (le), suivi des deux Frères.

Sept nouveaux Contes.

Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt.

Théophile, le petit ermite.

Veille de Noël (la).

La Vallée d'Almería, par M. E. W.